

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

4^e LIVRAISON.—PRIX 15 SOUS.

LA RUCHE LITTÉRAIRE

ILLUSTRÉE,

OU RECUEIL DE ROMANS, POÉSIE CANADIENNE, &c., INEDITS.

La distraction vaut à l'esprit ce que le délassement
vaut au corps : il faut de l'une et de l'autre.

H. EMILE CHEVALIER, *Rédacteur-en-chef.*

G.-H. CHERRIER, *Editeur-gérant.*

← MAI 1853. →

AVIS.

L'extension que prend chaque jour notre publication nous fait un devoir d'avertir MM. les Editeurs de journaux que tous ceux qui, désormais, ne nous enverront pas régulièrement leur feuille ne recevront plus *La Ruche Littéraire*.

MONTREAL,

DES PRESSES A VAPEUR DE JOHN LOVELL, RUE ST. NICOLAS.

Par permission spéciale du Directeur Général des Postes, *La Ruche Littéraire* est expédiée par la poste à raison de deux sols par numéro.

TABLE DES MATIÈRES.

La case du père Tom (suite), par MAD. H. BEECHER STOWE.
Les deux proscrits au Niagara, poésie, par J. GENTIL.
Un quart d'heure de Rabelais (suite), par H. E. CHEVALIER.
Devinez-vous pourquoi ? poésie, par V. BARON.
Agronomie, par OSSAYE.
Les brigands Zerbinos, par PONSON DU TERRAIL.
Comment on s'habille à Paris, par L. JOURDAN.
Tablettes éditoriales, par X. Y. Z.

LE RÉPUBLICAIN

Journal du Soir,

PUBLIÉ A NEW YORK.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

AU CANADA.

Affranchi jusqu'à la frontière.

Un an.....\$9.50
 Six mois..... 4.75
 Trois mois..... 2.50

ANNONCES :

Première insertion, 60 cents le carré de 10 lignes.
 Insertions suivantes, 35 „ „ „

	TOUS LES JOURS.	3 FOIS LA SEMAINE.	2 FOIS LA SEMAINE.
Un mois.....	\$ 5.....	\$ 3.....	\$ 2.50
Trois mois.....	12.....	6.....	5
Six mois.....	24.....	12.....	10
Un an.....	36.....	24.....	20

Les abonnements et les insertions sont payables d'avance.
 Agence à Montréal : RUCHE LITTÉRAIRE, Rue Sainte-Thérèse.

LE PAYS,

Journal des intérêts démocratiques.

Ce Journal, d'un grand format, a deux Editions: l'une, paraissant trois fois par semaine, les Mardi, Jeudi et Samedi, à QUATRE PIASTRES par année; l'autre, une fois par semaine, le Mercredi, à DEUX PIASTRES: l'abonnement est payable par semestre et d'avance.

Le PAYS est le Journal commercial de Montréal: il est celui qui a le plus d'annonces, et conséquemment le plus répandu. Sa matière à lire embrasse la politique, la littérature, le commerce, l'agriculture et généralement tout ce qui intéresse le lecteur canadien.

On s'abonne au bureau du *Pays*, rue Ste. Thérèse, et aux adresses suivantes:—

MM. FABRE et GRAVEL, No. 3, rue St. Vincent.
 JOS. ROY, No. 25, rue St. Gabriel.
 ROM. TRUDEAU, No. 111, rue St. Paul.

JACQ. AL. PLINGUET,
 Propriétaire,

MONTRÉAL, Mai, 1858.

LE PERE TOM. (1)

CHAPITRE XV.

LE NOUVEAU MAITRE DE TOM. (Suite)

C'est une grande erreur que de supposer qu'une femme sans cœur se montrera de composition facile en matière d'affection. Elle exige l'amour en créancière impitoyable ; moins elle est aimable, plus elle veut être aimée. Elle est aussi jalouse qu'égoïste. Saint-Clare était galant auprès des dames ; il leur prodiguait par habitude des attentions délicates. Sa sultane s'en formalisa. Il y eut des pleurs, des bouderies, des orages, des accès de colère. Saint-Clare, qui avait un bon caractère, essaya de calmer sa femme par des flatteries ou par des présents ; et quand elle devint mère, il éprouva momentanément pour elle une sorte de tendresse.

La mère de Saint-Clare avait été remarquable par la pureté de son cœur et l'élevation de ses idées. Il espéra qu'elle revivrait dans sa petite-fille, à laquelle il donna le nom qu'elle avait porté. Le dévouement qu'il témoigna à la petite Evangéline excita le mécontentement de sa femme. Elle semblait croire que la tendresse accordée à l'enfant était ravie à la mère. Depuis la naissance de cette fille, sa santé déclina sensiblement : l'inaction constante de l'esprit et du corps, l'ennui, la mauvaise humeur, l'état valétudinaire qui suit la parturition transformèrent promptement la jeune belle en une femme jeune et fanée, assaillie d'une multitude de maladies imaginaires, et disposée à se regarder comme la plus misérable des créatures humaines. Elle se plaignit de toutes sortes de maux, et surtout de la migraine, qui la prenait régulièrement au moins trois fois par semaine. Alors elle gardait la chambre, et tous les soins du ménage retombaient exclusivement à la charge des domestiques. La maison de Saint-Clare était mal tenue et peu agréable. Sa fille unique, excessivement délicate, pouvait être victime de l'incapacité d'une mère indifférente. Dans un voyage qu'il avait fait à Vermont, il avait emmené Evangéline, et il avait décidé sa cousine, miss Ophélie Saint-Clare, à revenir avec lui. Il rentrait dans sa résidence du Sud quand nous l'avons présenté à nos lecteurs.

Maintenant que les dômes et les clochers de la Nouvelle-Orléans sont en vue, il est temps d'esquisser le portrait de miss Ophélie.

Quiconque a voyagé dans les Etats de la Nouvelle-Angleterre doit avoir vu dans quelque frais village plus d'une grande ferme, précédée d'une cour herbeuse, ombragée par l'épais feuillage de l'érable à sucre. Rien n'est perdu ni en désordre ; il n'y a pas un piquet de travers dans les barrières, pas une parcelle de litière sur le gazon de la cour. Des buissons de lilas croissent sous les fenêtres. La maison se divise en vastes pièces, où tout est rigoureusement à sa place, où tous les soins du ménage s'accomplissent avec la ponctualité de la vieille horloge qui tinte dans un coin ; contre les murs de la salle où se tient la famille, se dresse un corps de bibliothèque vitré, qui renferme l'*Histoire ancienne* de Rollin, le *Paradis perdu* de Milton, la *Marche du pèlerin* de Bunyan, l'abrégé de la Bible, et quelques autres livres également respectables. On ne voit point de domestiques errer dans la maison ; la maîtresse du logis, coiffée d'un bonnet blanc, les lunettes sur le nez, coud dans l'après-midi au milieu de ses filles, comme si elles n'avaient pas autre chose à faire. Elles ont achevé leur ouvrage durant la première partie de la matinée, à une heure qu'elles ont eu déjà le temps d'oublier.

(1) Voir *La Ruche Littéraire* des mois de Mars et d'Avril.

Qu'on les visite n'importe à quel instant du jour, elles ont toujours fini. Le pieux carrelage de la cuisine semble n'avoir jamais été souillé d'une seule tache : les tables, les chaises, les ustensiles de cuisine semblent n'avoir jamais été dérangés ; et pourtant on fait en ce lieu quatre repas par jour, on y lave la vaisselle, on y fourbit des casseroles, on y fabrique du beurre et du fromage ; mais quand ? comment ? c'est un mystère.

C'était dans une ferme de ce genre que miss Ophélie avait vécu pendant quarante-cinq ans environ, lorsque son cousin l'invita à l'accompagner. Aînée d'une nombreuse famille, elle était encore regardée comme une enfant par ses parents, et la proposition de l'emmener à la Nouvelle-Orléans fut accueillie avec stupeur. Son vieux père à tête grise prit dans la bibliothèque un atlas, pour calculer exactement la longitude et la latitude d'une contrée aussi lointaine ; et afin de connaître les mœurs et les coutumes, il lut un recueil de voyages dans le Sud-Ouest. La bonne mère demanda avec inquiétude si Orléans n'était pas une ville de perversité. Elle n'hésitait pas à la comparer aux îles Sandwich, ou à tout autre pays occupé par des païens.

Le ministre, le médecin, la marchande de modes, surent bientôt que miss Ophélie Saint-Clare parlait de partir avec son cousin pour la Nouvelle-Orléans, et tout le village ne manqua pas de suivre son exemple en parlant de ce projet. Le ministre, qui était partisan de l'abolition de l'esclavage, se demanda si la présence d'une habitante de l'Etat de Vermont parmi les colons du Sud ne les autoriserait pas à persister dans leur déplorable système. Le docteur, auquel l'esclavage était loin de déplaire, fut d'avis que miss Ophélie devait aller à Orléans, pour faire savoir aux indigènes qu'en définitive l'Etat de Vermont ne les jugeait pas trop défavorablement. Il ajouta que les gens du Sud avaient besoin d'être encouragés. Quand on apprit que le voyage était décidé, les amis et voisins de miss Ophélie l'invitèrent à prendre le thé pendant quinze jours consécutifs, et l'interrogèrent à tour de rôle sur ses intentions. Miss Moseley, qui était venue à la maison pour contribuer à la confection de divers ajustements, remarqua l'accroissement prodigieux de la garde-robe de miss Ophélie. On découvrit que Saint-Clare avait donné cinquante dollars à sa cousine pour acheter les vêtements qu'elle désirerait, et qu'il était déjà venu de Boston un chapeau avec deux robes de soie. Tant de faste était-il convenable ? Sur ce point l'opinion publique se partagea. Les uns prétendaient que les circonstances excusaient cet étalage, que c'était bon pour une fois. D'autres soutenaient qu'on aurait mieux fait d'envoyer les cinquante dollars à la société des missions. On s'accordait à admirer une des robes de soie, qui se tenait toute seule, et un parasol envoyé de New-York. On citait aussi un mouchoir de poche orné de dentelle, on ajoutait même que les coins en étaient brodés ; mais ce dernier fait n'a jamais été constaté, et reste obscur encore aujourd'hui.

Miss Ophélie, telle que nous la voyons à bord du steamer, était vêtue d'un habit de voyage de toile brune. Elle était grande, carrée, anguleuse. Elle avait des traits maigres et pointus, des lèvres serrées, indiquant des résolutions bien arrêtées ; ses yeux noirs et perçants erraient sur tout ce qui l'environnait, avec une expression d'inquiétude perpétuelle, comme si elle eût cherché quelque chose à mettre en ordre. Tous ses mouvements étaient secs, décidés, énergiques. Elle ne causait pas volontiers, mais ses paroles allaient droit au but. C'était dans toutes ses habitudes un type d'ordre, de méthode, d'exactitude. Elle était réglée comme une pendule, inexorable comme une locomotive, et elle avait un souverain mépris pour tous les caractères con-

traires au sien. Le plus grand des péchés, à ses yeux, l'abomination des abominations, c'était la légèreté. Quand elle avait dit de quelqu'un qu'il était léger, inconséquent, il était perdu à ses yeux. Elle dédaignait quiconque ne marchait pas en droite ligne, sans se détourner, vers un but déterminé d'avance. Les gens qui ne faisaient rien, qui ne savaient pas exactement ce qu'ils allaient faire, ou qui ne prenaient pas le court chemin pour réaliser leurs desseins, étaient indignes de son estime. Elle ne daignait pas même leur témoigner verbalement sa mauvaise humeur; mais elle était avec eux d'une froideur glaciale, d'une froideur de statue.

Sous le rapport intellectuel, miss Ophélie avait l'esprit actif, clair et vigoureux. Elle était instruite en histoire; elle connaissait à fond les anciens classiques anglais, et ses pensées avaient de la force dans les étroites limites qui les circonscrivaient. Ses opinions religieuses étaient nettement formulées, étiquetées et inventoriées avec minutie, disposées en paquets comme ses bagages. Elle en avait juste un certain nombre qui ne devait jamais être dépassé. Elle avait encore des idées faites sur la vie pratique, sur les diverses branches de l'économie domestique, sur les affaires politiques, restreintes à son village natal. Sa principale qualité était d'être consciencieuse; c'était le principe dominant de son être, comme de celui de la plupart des femmes de la Nouvelle-Angleterre. C'était, dans sa conformation morale, ce qu'est dans notre globe la couche de granit, dont on constate la présence à la plus grande profondeur, et qui se retrouve sur le sommet des plus hautes montagnes.

Miss Ophélie était l'esclave absolue du devoir. Lorsqu'elle était sûre de marcher, suivant son expression favorite, dans le sentier du devoir, le feu et l'eau n'auraient pas été capables de l'en détourner. Elle serait allée se jeter dans un puits, ou à la bouche d'un canon chargé, s'il lui avait été démontré que ce sentier y passait. Elle s'était créé un idéal de justice et de perfection si élevé, si complet, qu'elle ne l'avait jamais atteint malgré ses efforts héroïques, et qu'elle était constamment tourmentée du sentiment de son insuffisance. Jamais elle ne faisait de concessions à la fragilité humaine. Aussi ses dispositions ordinaires donnaient-elles à sa piété une tournure sévère et même un peu sombre.

Mais comment pouvait-elle sympathiser avec Augustin Saint-Clare, homme sceptique, railleur, tolérant, irrégulier dans toutes ses habitudes? La raison en est simple: elle l'aimait sincèrement. Lorsqu'il était enfant, c'était elle qui lui avait enseigné le catéchisme, qui avait raccommoqué ses habits, qui lui avait donné tous les soins qu'exige le jeune âge. Elle avait pour lui une affection réelle, dont Augustin avait su profiter pour lui persuader que le sentier du devoir allait dans la direction de la Nouvelle Orléans; qu'elle devait s'y rendre, afin de veiller à l'éducation d'Évangéline, et de sauver la maison de la ruine à laquelle l'exposaient les fréquentes indispositions de sa femme. L'idée d'un ménage dont personne ne prenait soin toucha le cœur de miss Ophélie. Quoiqu'elle regardât Augustin comme une espèce d'idolâtre, elle lui portait intérêt, riait de ses saillies, prévoyait ses erreurs, les empêchait même plus souvent qu'auraient pu le supposer ceux qui le connaissaient.

Nos lecteurs jugeront mieux encore du caractère de miss Ophélie par ses actions. Nous la revoyons assise dans la chambre qu'elle occupait pendant la traversée; elle est environnée d'une multitude de sacs de nuit, de boîtes, de paniers, qu'elle se hâte d'attacher ensemble avec des ficelles.

—Allons, Eva, dit-elle, comptez vos affaires; vous n'y avez pas songé,

j'en suis sûre ; vous êtes étourdie comme tous les enfants. Le sac en tapisserie taché, le carton bleu qui contient votre beau chapeau, ça fait deux ; la malle de caoutchouc, trois ; mon nécessaire, mon carton, ma boîte de cols, six ; la petite malle de cuir, sept. Où avez-vous mis votre ombrelle?... Donnez-la-moi, que je l'enveloppe de papier, et que je l'attache avec la mienne...

—Mais, ma cousine à quoi bon tout cela?... nous sommes à notre porte....

—Il faut prendre soin de ses effets, ma chère, si on veut les conserver. Qu'est devenu votre dé ?

—Je ne sais pas, ma cousine.

—Retrouvons-le ; examinons votre boîte à ouvrage. Un dé, de la cire, deux euillers, des ciseaux, un couteau, un paquet d'aiguilles.... c'est bien tout. Que faisiez-vous, mon enfant, quand vous voyageiez avec votre papa?... Je suis sûre que vous perdiez la moitié de vos affaires ?

—C'est vrai, ma cousine ; mais papa m'en achetait d'autres, lorsque nous nous arrêtions quelque part.

—Miséricorde ! quelle manière d'agir !

—Elle était très commode, ma cousine.

—C'était une légèreté impardonnable, repartit miss Ophélie.

—Mais, cousine, reprit l'enfant, comment allez-vous faire ? Cette malle est trop pleine pour se fermer....

—Il faut qu'elle se ferme, dit miss Ophélie d'un ton impérieux en pesant de toutes ses forces sur le couvercle. Cependant en dépit de ses tentatives répétées, une légère ouverture bâillait entre le dessus et la partie inférieure.

—Eva, montez ici ! s'écria la courageuse Ophélie. Ce qu'on a fait déjà peut se recommencer. Cette malle doit être fermée à clef, il n'y a pas à dire !

Intimidée sans doute par tant de résolution, la malle céda. Le loquet craqua en entrant dans le trou de la serrure. Miss Ophélie tourna la clef, et la mit triomphalement dans sa poche.

—Maintenant, nous voilà prêtes. Où est votre papa?... Je crois qu'il serait temps de faire emporter ces bagages... Voyez-vous votre papa, mon enfant ?

—Oui ; il est là-bas dans la cabine des messieurs, en train de manger une orange.

—Il ignore que nous approchons. Ne seriez-vous pas bien d'aller lui parler ?

—Papa n'est jamais pressé, dit Evangéline ; et puis nous ne sommes pas encore au débarcadère. Mettez-vous à la fenêtre, cousine, voilà notre maison en haut de cette rue.

Le steamer, en poussant de sourds grondements comme un monstre fatigué, se frayait un passage à travers les bateaux qui encombraient les abords du quai. Evangéline indiquait avec joie les clochers, les monuments, les édifices, qui lui faisaient reconnaître sa ville natale.

—Oui, oui, ma chère, dit Miss Ophélie, c'est magnifique, assurément ; mais miséricorde ! le bateau est arrêté... où est votre père ?

Le tumulte ordinaire d'un débarquement succéda à ces paroles. Des domestiques coururent de tous côtés, des hommes enlevèrent les malles, les caisses, les sacs de nuit ; des femmes appelèrent avec anxiété leurs enfants, et tout le monde se rua sur la planche qui menait à terre.

—Faut-il prendre votre malle, madame ?

—Voulez-vous me charger de ces paquets ?

—C'est à moi que ça revient, madame.

—Non, madame, c'est moi qui vais porter ça pour vous.

Telles furent les paroles qui assaillirent miss Ophélie, qui, après avoir rangé tous ses effets en bataille, semblait disposée à les défendre jusqu'à la mort. Elle fit la sourde oreille. Droite comme une aiguille piquée dans une planche, tenant à la main son paquet d'ombrelles, elle répondit négativement, avec une résolution propre à déconcerter un cocher de fiacre.

—Mais à quoi donc pense votre papa? disait-elle à Evangéline : il ne peut être tombé à l'eau, et, partant, il faut qu'il lui soit arrivé quelque chose. En vérité, je commence à m'inquiéter.

Sur ces entrefaites, Saint-Clare s'avança d'un pas indolent, et donna à sa fille un quartier d'orange en disant :

—Eh bien, ma cousine, je suppose que vous êtes prête?

—Si je le suis ! Il y a près d'une heure que je vous attends.

—La voiture nous attend ; la foule s'est écoulée, et nous pouvons maintenant nous en aller tranquillement, sans être bousculés. Ici, cocher ! emportez ces bagages !

—Je vais veiller à ce qu'on les place dans la voiture, dit miss Ophélie.

—Bah ! à quoi bon ? reprit Saint-Clare.

—En tout cas, je vais emporter ceci, cela, et puis cela, dit miss Ophélie en mettant à part trois boîtes et un sac de tapisserie.

—Ma chère cousine, il ne faut pas nous apporter ainsi les habitudes des montagnes vertes. Adoptez un peu les mœurs du Sud, et ne vous promenez pas avec tous ces fardeaux, qui vous feraient prendre pour une femme de chambre. Donnez-les au cocher ; il les emportera aussi doucement que des œufs.

Miss Ophélie jeta un coup d'œil de désespoir sur Augustin, qui lui ravissait ses trésors : mais elle fut consolée par la pensée d'être auprès d'eux dans la voiture.

—Où est Tom ? dit Evangéline.

—Sur le siège, répondit Saint-Clare. Je veux lui donner la place de l'ivrogne qui nous a versés il y a quelque temps.

—Oh ! Tom fera un excellent cocher, dit Evangéline ; je sais qu'il ne boit jamais.

La voiture s'arrêta en face d'une ancienne maison, bâtie dans ce style moitié français, moitié espagnol, dont il reste encore des échantillons dans diverses parties de la Nouvelle-Orléans. La cour, où l'on pénétrait par une porte cintrée, était un carré parfait, environné d'arcades mauresques. De frêles piliers soutenaient des galeries ornées d'arabesques, et portaient la pensée aux romanesques splendeurs de la domination orientale en Espagne. Cette cour avait évidemment été disposée pour satisfaire les caprices d'un homme voluptueux et ami du pittoresque. Au centre, un jet d'eau s'élevait en pluie argentée, et retombait dans un bassin de marbre entouré d'une large bordure d'odorantes violettes. Dans l'eau du bassin, limpide comme le cristal, nageaient des milliers de poissons dorés, qui étincelaient comme autant de bijoux vivants. La fontaine était encadrée d'une mosaïque qui formait des dessins fantastiques ; un gazon, uni comme du velours vert, s'étendait à l'enour, et une voie carrossable régnait le long des portiques. Deux grands orangers, couverts de fleurs, jetaient sur cet ensemble une ombre délicieuse. Des vases de marbre, rangés en cercle autour du gazon et ciselés comme ceux de l'Alhambra, contenaient les plus belles plantes du tropique. D'énormes grenadiers aux feuilles lustrées, aux fleurs écarlates ;

des géraniums, des rosiers courbés sous le faix de leurs touffes embaumées ; des jasmins d'Arabie au feuillage sombre, semé d'étoiles d'argent ; des jasmins jaunes, des verveines, confondaient leurs parfums et leurs ombrages. Ça et là, d'antiques aloès dressaient bizarrement leurs pointes massives, mystérieux et sombres comme de vieux enchanteurs, regardant du haut de leur grandeur la végétation moins durable qui les entourait.

Toutes les arcades étaient festonnées de tentures en tapisserie orientale, qu'on pouvait baisser à volonté pour intercepter les rayons du soleil. La résidence tout entière avait un aspect somptueux et romantique.

Au moment où l'on mit pied à terre, Evangéline en extase avait l'air d'un oiseau prêt à s'enfuir de sa cage.

— Ma maison n'est-elle pas magnifique ? dit-elle à sa cousine.

— Elle est jolie, sans doute, répondit miss Ophélie, mais je ne puis m'empêcher de la trouver un peu païenne.

Tom, en descendant du siège, promena autour de lui des regards pleins d'admiration. Il jouit avec calme des beautés qui lui étaient offertes. Le nègre, il faut se le rappeler, est originaire des plus fécondes et des plus belles contrées du monde. Il aime avec ardeur l'éclat, la richesse, l'étrangeté. Cette passion à laquelle il s'abandonne sans réserve, et qui n'est point réglée par le goût, lui attire même les railleries de la race blanche, plus froide et plus méthodique.

Saint-Clare, qui avait l'imagination poétique, sourit du jugement que miss Ophélie avait porté sur sa propriété, et se tournant vers l'esclave, dont la physionomie était radieuse de plaisir, il lui dit :

— Tom, mon ami, cela paraît vous convenir ?

— Oui, monsieur, ça me paraît comme il faut.

Cependant, une foule de serviteurs de tout âge et de toute taille se montraient dans les galeries, au rez-de-chaussée et au premier, pour voir rentrer leur maître. Au premier rang était un jeune mulâtre, qu'on reconnaissait pour un personnage de distinction à sa toilette recherchée, à ses habits coupés suivant la dernière mode, et au mouchoir de batiste parfumé qu'il tenait avec grâce à la main. Ce dignitaire, nommé M. Adolphe, faisait tous ses efforts pour repousser la multitude qui encombraient le vestibule.

— En arrière ! en arrière, tous ! criait-il d'un ton impérieux. Vous me faites honte, en vérité ! Osez-vous bien vous immiscer aux affaires de votre maître dans les premiers instants de son retour ?

Etonnés de cette phrase élégante, les esclaves reculèrent tous à une distance respectueuse, excepté deux robustes porteurs, occupés au transport des bagages. Grâce à l'arrangement systématique de M. Adolphe, au moment où Saint-Clare se retourna après avoir payé le cocher, il n'eut devant lui que M. Adolphe en personne, remarquable par sa veste de satin, sa chaîne d'or, son pantalon blanc, et l'exquise délicatesse de ses manières.

— Ah ! c'est vous, Adolphe, dit son maître en lui tendant la main ; comment allez-vous, mon garçon ?

Adolphe débita avec volubilité un discours improvisé, qu'il ruminait dans sa tête depuis une quinzaine.

— C'est bien, c'est bien, dit Saint-Clare avec son air habituel de négligence et de moquerie, votre harangue est digne d'éloges, Adolphe. Veillez à ce qu'on mette les bagages en place ; dans une minute, je vais être auprès des domestiques.

Il introduisit miss Ophélie dans un vaste salon, pendant qu'Eva, légère comme un oiseau, courait ouvrir la porte d'un boudoir où était couchée, sur un lit de repos, une grande femme blême aux yeux noirs.

—Maman ! dit Eva transportée d'aise en se jetant à son cou et en l'embrassant à plusieurs reprises.

La mère l'embrassa languissamment, et lui dit ensuite :

—C'est assez, mon enfant : prenez garde de me faire mal à la tête. Survint Saint Clare, qui embrassa sa femme d'une façon tout orthodoxe et maritale, et lui présenta miss Ophélie. Marie Saint-Clare examina sa cousine avec une certaine curiosité, et la reçut avec une indolente politesse.

Un groupe de domestiques se pressait à la porte du vestibule ; on y voyait entre autres une mulâtresse d'un âge mûr, d'une physionomie prévenante, que l'attente et la joie faisaient trembler.

—Voilà Mammy ! s'écria Evangéline en se précipitant dans les bras de la mulâtresse. Celle-ci ne dit pas qu'elle avait mal à la tête : elle étreignit la petite fille en riant, en pleurant, de manière à faire douter de sa raison. De Mammy, Eva passa à une autre, distribuant des poignées de main et des baisers.

—Ma foi, dit mis Ophélie, les enfants du Sud font des choses dont je serais incapable.

—Quoi ? demanda Augustin.

—Je suis bonne avec tout le monde, et je ne voudrais nuire à personne ; mais, quant à embrasser....

—Des nègres ? vous ne sauriez vous y résoudre ?

—Vous l'avez dit. Comment peut-elle faire ?

Saint-Clare se mit à rire, et se présentant aux nombreux serviteurs qui l'attendaient.

—Holà ! venez tous, Mammy, Jimmy, Polly, Sukey ! cria-t-il en donnant la main aux uns et aux autres ; vous êtes donc contents de voir votre maître ? Gare, les enfants, ajouta-t-il en heurtant un petit garçon fuligineux qui se traînait sur les pieds et les mains. Si je marche sur quelqu'un, qu'on m'avertisse !

Les esclaves rirent aux larmes et remercièrent Saint-Clare, qui leur distribua de menues pièces de monnaie ; puis ils s'éloignèrent, suivis d'Evangéline, qui portait dans son sac des pommes, des noix, des rubans, du sucre candi, des dentelles, des jouets de toute espèce, recueillis pendant son voyage.

Tom, assez embarrassé de sa personne, se tenait dans un coin, et Adolphe, appuyé contre la rampe de l'escalier, le regardait avec une lorgnette, d'un air qui eût fait honneur à un dandy.

—Eh bien, faquin, lui dit Saint-Clare en lui enlevant la lorgnette, est-ce ainsi que vous vous permettez de traiter ma compagnie ?.... Qu'est-ce que c'est que cette belle veste de satin brodé ? Il me semble qu'elle est à moi ?

—Oh ! maître, dit Adolphe, elle était toute tachée de vin, et vous n'auriez pas dû comment pu la porter. Elle ne convenait plus qu'à un pauvre noir comme moi.

En prononçant ces mots, Adolphe balança la tête avec grâce, et passa la main dans ses cheveux parfumés.

—Ce qui est fait est fait, reprit Saint-Clare. Je vais présenter Tom à sa maîtresse, et vous le conduirez ensuite à la cuisine. Ayez bien soin de ne pas prendre de grands airs avec lui, il vaut deux freluquets comme vous.

—Maître aime toujours à plaisanter, dit Adolphe en riant : je suis enchanté de le voir d'aussi bonne humeur.

—Venez, Tom, dit Saint-Clare.

Tom entra dans l'appartement. Les tapis moelleux, les glaces, les ta-

bleaux, les statues, les rideaux, le frappèrent d'étonnement. Il resta stupéfait, comme la reine de Saba devant Salomon. Il osait à peine poser le pied sur le sol.

— Marie, dit Saint-Clare à sa femme, je vous ai enfin acheté un bon cocher. Il n'a pas son pareil pour la sobriété ; il est aussi noir et vous mènera aussi doucement qu'un corbillard. Ouvrez les yeux, regardez-le, et ne dites plus que je ne songe jamais à vous quand je suis absent.

Marie leva les yeux, et les fixa sur Tom.

— Je suis sûr qu'il se grisera, dit-elle.

— On m'a garanti sa piété et sa tempérance.

— Je souhaite qu'on ne vous ait pas trompé ; mais j'en doute.

— Adolphe, reprit Saint-Clare, menez Tom en bas, et souvenez-vous de ma recommandation.

Adolphe se retira en sautillant, et Tom le suivit d'un pas lourd.

— C'est un vrai mastodonte, dit Marie.

— Allons, ma chère, fit Saint-Clare s'asseyant sur un tabouret auprès du sofa, soyez gracieuse, et dites quelque chose d'agréable à votre ami.

— Vous êtes resté dehors quinze jours de plus que le temps fixe.

— Je vous en ai écrit les motifs.

— Votre lettre était si courte, si froide !

— Mon Dieu ! la malle portait ; il fallait donner cette lettre telle quelle ou rien.

— On a toujours des prétextes pour allonger les voyages et raccourcir les lettres.

— Tenez, dit Saint-Clare en montrant à Marie une boîte de velours, voici un présent que je vous ai apporté de New-York ; c'est un daguerréotype, aussi fini qu'une gravure, où je suis représenté avec Eva.

Marie regarda le portrait d'un air mécontent.

— Pourquoi avoir pris une position si gauche ? dit-elle.

— La position peut n'être pas du goût de tout le monde ; mais que dites-vous de la ressemblance ?

— Si mon opinion vous est indifférente dans un cas, je suppose qu'elle doit l'être également dans l'autre, dit la dame en remettant le daguerréotype dans sa boîte.

— Que le diable t'emporte ! pensa Saint-Clare ; mais il ajouta tout haut : Allons, Marie, point de mauvaises chicanes, que pensez-vous de la ressemblance ?

— Vous avez grand tort, Saint-Clare, d'exiger de moi que je m'occupe de pareilles bagatelles. Vous savez que j'ai eu la migraine toute la journée ; et il y a eu tant de vacarme ici depuis votre arrivée, que je suis à moitié morte.

— Vous êtes sujette à la migraine, madame ? dit miss Ophélie sortant brusquement des profondeurs d'un fauteuil où elle était assise, occupée à dresser l'inventaire des meubles et à en calculer le prix.

— Oui, répondit Marie, j'en souffre comme une martyre.

— Le thé de genièvre est excellent contre cette affection, dit miss Ophélie ; c'est du moins ce que m'a souvent affirmé la femme d'Abraham Perry, et elle savait soigner les malades.

Saint-Clare sonna gravement, en disant : — Je ferai récolter tout exprès les premières baies de genévrier qui mûriront dans mon jardin et sur les bords du lac. En attendant, cousine, vous devez avoir besoin de vous reposer des fatigues du voyage... Adolphe, dites à Mammy de venir.

La mulâtresse qu'Évangéline avait si tendrement embrassée parut, coiffée d'un grand turban rouge et jaune dont l'enfant venait de lui faire présent.

— Mammy, dit Saint-Clare, je confie cette dame à vos soins. Elle est lasse, et désire se reposer. Conduisez-la à sa chambre, et veillez à ce qu'il ne lui manque rien.

Et après avoir pris congé des deux époux, miss Ophélie suivit la mulâtresse.



CHAPITRE XVI.

LA MAÎTRESSE DE TOM.

— A présent, Marie, dit Saint-Clare, des jours heureux vont luire pour vous. Votre cousine de la Nouvelle-Angleterre est une femme positive, entendue. Elle vous dispensera de tous les soins du ménage ; elle réglera votre budget, vous permettra de vous reposer, vous donnera le temps d'être jeune et belle. Il faudra d'abord lui remettre les clefs en cérémonie.

Ces observations étaient faites à déjeuner quelques jours après l'arrivée de miss Ophélie.

— Elle est la bienvenue, dit Marie appuyant nonchalamment sa tête sur sa main. Elle s'apercevra, je crois, d'une chose, c'est que ce sont les maîtresses qui sont les esclaves ici.

— Oh ! certes, elle s'en apercevra, et découvrira bien d'autres vérités.

— On nous reproche de garder des esclaves, comme si nous les avions pour notre avantage, dit Marie. Si nous ne consultations que notre intérêt, nous leur donnerions à tous la liberté.

Évangéline fixa ses grands yeux pleins de gravité sur les traits de sa mère, et dit avec simplicité :

— Pourquoi donc les gardez-vous, maman ?

— Je ne sais trop ; car ils font le malheur de ma vie. Ce sont eux surtout, j'en suis convaincue, qui me rendent malade. Ah ! les êtres insupportables !

— Quelle mouche vous a piquée ce matin ? s'écria Saint-Clare. Vous ne rendez pas justice à vos noirs. Est-ce que Mammy, par exemple, n'est pas la meilleure des créatures ? Vous serait-il possible de vous en passer ?

— Je reconnais les qualités de Mammy ; mais, comme tous les gens de couleur, elle est d'un égoïsme ! . . .

— Ah ! l'égoïsme est un grand défaut, dit gravement Saint-Clare.

— N'est-ce pas une horreur, reprit Marie, de dormir si profondément toutes les nuits ? Mammy sait qu'il me faut des soins presque à toute heure, et pourtant elle ne se décide jamais à se lever. Si je suis ce matin plus malade qu'à l'ordinaire, c'est à cause des efforts que j'ai dû faire pour la réveiller.

— N'a-t-elle point dernièrement passé plusieurs nuits blanches auprès de vous ? demanda Évangéline.

— Comment le savez-vous ? dit Marie avec aigreur : elle se plaint donc à vous ?

— Elle ne se plaint pas ; seulement elle m'a dit que vous aviez passé successivement de fort mauvaises nuits.

— Pourquoi Jeanne ou Rosa ne la remplacent-elles pas, dit Saint-Clare, afin de la laisser reposer ?

—Comment pouvez-vous faire une proposition pareille? En vérité, Saint-Clare, vous êtes bien irrésolû. Je suis si nerveuse, que le moindre soufle m'agace, et la présence d'une personne à laquelle je ne serais pas habituée me donnerait des convulsions. Si Mammy avait de l'intérêt pour moi, elle se réveillerait plus aisément. J'ai entendu parler de gens qui avaient des serviteurs dévoués; mais j'en suis réduite à envier leur sort.

Marie soupira. Miss Ophélia avait écouté ce dialogue d'un air de finesse et de dignité, sans y prendre part. Avant d'exprimer une opinion, elle voulait observer les positions et savoir à quoi s'en tenir.

—Mammy a quelques qualités sans doute, reprit Marie: elle est douce et respectueuse, mais foncièrement égoïste. Elle ne peut se consoler d'être séparée de son mari. Voyez-vous, lorsque, après mon mariage, je vins habiter la Nouvelle-Orléans, j'ai été obligée de l'emmener, et mon père ne pouvait se passer de son mari, habile forgeron, dont les services étaient indispensables. Je tâchai de décider Mammy à rompre franchement son union. Je suis fâchée de n'avoir pas insisté, car je l'aurais mariée à un autre; mais j'ai tant d'indulgence! Je dis à Mammy qu'elle ne devait pas s'attendre à revoir son époux plus d'une ou deux fois dans sa vie; que l'air du pays de mon père étant contraire à ma santé, je n'y retournerais pas. Je lui conseillai de se pourvoir ailleurs; croyez-vous qu'elle s'y refusa? Moi seule sais à quel point elle est entêtée.

—A-t-elle des enfants? demanda miss Ophélia.

—Oui, elle en a deux.

—Elle doit être privée de ne plus les voir.

—Je ne pouvais pas les emmener. C'étaient deux petits êtres malpropres, dont la vue me faisait horreur, et qui d'ailleurs lui prenaient trop de temps; mais je crois que Mammy a toujours conservé un chagrin secret de toute cette affaire. Elle n'a pas voulu prendre un autre époux; et quoiqu'elle sache combien elle m'est nécessaire, combien ma santé est délabrée, je crois que demain, si elle pouvait, elle retournerait auprès de son mari. Ah! les meilleurs nègres sont d'un épouvantable égoïsme.

—On ne peut y songer sans frémir, dit sèchement Saint-Clare.

Miss Ophélia le regarda d'un œil pénétrant. Il avait la figure animée par un dépit concentré, et un sourire sarcastique plissait ses lèvres.

—Mammy a toujours été ma favorite, dit Marie. Je voudrais pouvoir montrer à vos domestiques du Nord ses robes de soie et de mousseline, ses mouchoirs de batiste. J'ai passé quelquefois la moitié de la journée à lui arranger ses chapeaux. Toujours bien traitée, elle n'a pas reçu le fouet plus de quatre ou cinq fois dans sa vie. Elle a tous les matins du thé ou du café très-forts, avec du sucre blanc. C'est un grand abus sans doute; mais Saint-Clare veut qu'on mène grand train à la cuisine, où chacun fait ce qu'il lui plaît. La vérité est que nos esclaves sont gâtés; et si on a tant d'égoïsme à leur reprocher, c'est un peu de notre faute. Mais j'en ai si souvent parlé à Saint-Clare, que j'en suis fatiguée.

—Et moi aussi, dit Saint-Clare en prenant un journal.

Evangéline avait écouté sa mère avec l'expression de mystérieuse rêverie qui lui était particulière. Elle s'approcha doucement de Marie, et se mettant sur ses genoux, elle lui dit:—Maman, ne pourrais-je prendre soin de vous une seule nuit, rien qu'une seule? Je sais que je n'irriterais pas vos nerfs, et que je ne dormirais pas. Je passe souvent des nuits sans dormir, à penser....

—Quelle folie! dit Marie. Vous êtes une étrange enfant!

—Me le permettez-vous, maman ? reprit timidement la petite fille. Mammy ne se porte pas bien, elle m'a dit hier qu'elle avait mal à la tête.

—Encore un caprice de Mammy ! Tous ces nègres se croient morts quand ils ont le moindre mal à la tête ou au doigt. Je ne le supporterai jamais, non jamais ! J'ai des principes bien arrêtés là-dessus, miss Ophélie, et vous comprendrez que c'est de toute nécessité. Si vous encouragez vos serviteurs à se plaindre des plus légères indispositions, à exprimer les moindres désagréments qu'ils éprouvent, ils vous en rebatteront les oreilles du matin au soir. Pour ma part, je ne me plains jamais ; personne ne sait ce que j'endure ; je crois que mon devoir est de supporter patiemment mes peines, et c'est aussi ce que je fais.

A cette étrange péroraison, les yeux ronds de miss Ophélie peignirent sans détour un étonnement si comique, que Saint-Clare ne put retenir un éclat de rire.

—Saint-Clare rit toujours, reprit Marie d'une voix d'agonisante, quand je fais allusion à ma mauvaise santé ! Je souhaite qu'il ne vienne pas trop tôt un jour où mes plaintes soient justifiées.

Marie porta languissamment un mouchoir à ses yeux, et il y eut un moment de silence, après lequel Augustin se leva. Il consulta sa montre, et dit qu'il était obligé de sortir pour une affaire importante. Evangéline le suivit ; Marie et miss Ophélie restèrent seules à table. La première, dès que l'époux fut parti, se hâta de retirer son mouchoir, désormais inutile, puisque le coupable pour lequel elle posait avait disparu.

—Voilà bien Saint-Clare ! dit-elle. Il ne se rendra jamais compte de ce que je souffre, de ce que j'ai souffert depuis longues années. Si j'étais de ces femmes qui gémissent sans cesse, qui crient pour la moindre indisposition, je le concevrais, un homme se lasse bien naturellement d'une femme qui se plaint toujours ; mais j'ai gardé le silence sur toutes mes douleurs, je les ai courageusement étouffées, et mon mari a fini par s'imaginer que j'étais capable de tout supporter.

Miss Ophélie ne savait pas précisément quelle réponse elle devait faire. Pendant qu'elle y rêvait, Marie essuya ses larmes et rajusta ses vêtements, à peu près de même qu'une colombe lisse ses plumes après un orage. Elle entra ensuite dans de longues explications sur les armoires, les commodes, le linge, les garde-mangers, les fruitiers, dont il était convenu que miss Ophélie prendrait soin. Ses recommandations, observations, injonctions, furent tellement multipliées, qu'elles auraient bouleversé le cerveau d'une femme moins systématique que l'indigène de Vermont.

—Je crois que je vous ai tout dit, ajouta Marie. La première fois que je tomberai malade, vous pourrez agir sans me consulter. Seulement, ayez l'œil sur Eva ; elle a besoin de surveillance.

—Il me semble qu'elle a le meilleur caractère du monde.

—Elle est très-originale, dit sa mère. Il y a chez elle des particularités si excentriques, que je n'y comprends absolument rien. Elle ne me ressemble pas du tout.

Marie poussa un profond soupir, comme si c'eût été réellement une circonstance des plus fâcheuses. Miss Ophélie se dit qu'il était heureux pour l'enfant de ne pas ressembler à sa mère ; mais la prudence l'empêcha d'exprimer tout haut cette opinion.

—Eva a toujours aimé la société des domestiques, et cela n'a peut-être pas d'inconvénients. Moi-même je jouais avec les petits nègres de mon

père, et je n'y voyais aucun mal. Mais Eva se met sur le pied de l'égalité avec tous ceux qui l'approchent ; c'est une étrange manie dont je n'ai pu la déshabituer, et que son père a l'air d'approuver. Le fait est que Saint-Clare gâte tout ce qui est chez lui, excepté sa femme.

Miss Ophélie continua à garder le silence de la tombe.

—Voyez-vous, reprit Marie, il n'y a qu'une chose à faire avec les esclaves, c'est de leur faire sentir leur infériorité, et de les mater solidement ; cela m'était naturel dès mon enfance. Mais Eva est capable de jeter le désordre dans toute une maison ; quand elle sera à la tête de celle-ci, je ne sais ce qui arrivera. Je ne demande pas mieux que d'être bonne avec mes domestiques ; mais il faut savoir les mettre à leur place. Eva ne le sait point ; il n'y a pas même moyen de lui faire comprendre ce que c'est que de mettre un domestique à sa place. Vous l'entendez me proposer de me veiller la nuit pour laisser dormir Mammy ! Voilà un échantillon de la conduite qu'elle tiendrait si on l'abandonnait à elle-même.

—Mais, dit miss Ophélie, je suppose que vous regardez vos esclaves comme des créatures humaines qui doivent avoir quelque repos quand elles sont fatiguées.

—Assurément ; je leur accorde volontiers tout ce qui peut contribuer à leur bien-être sans les éloigner de leur devoir. Je ne m'oppose pas à ce que Mammy dorme dans un temps ou dans un autre ; elle ne mourra jamais faute de sommeil, car elle dort assise, debout, en marchant, à toute heure et partout. Mais il est vraiment ridicule de traiter des esclaves comme des fleurs exotiques ou des vases de porcelaine.

Marié se plongea dans les profondeurs d'un volumineux coussin, respira un flacon d'odeurs en cristal taillé, et reprit d'une voix faible :

—Vous voyez cousine Ophélie, que je ne parle pas souvent de moi ; ce n'est pas mon habitude, cela ne m'est pas agréable, et je n'ai pas même la force de le faire. Mais je ne suis pas d'accord avec Saint-Clare sur les points que je vous ai indiqués. Saint-Clare ne m'a jamais comprise, jamais appréciée, et c'est la principale cause de mes souffrances. Il a de bonnes intentions, j'en suis convaincue ; mais les hommes sont tous foncièrement égoïstes et inconsiderés envers les femmes : telle est du moins mon impression.

Miss Ophélie, comme la plupart de ses compatriotes de la Nouvelle-Angleterre, craignait à l'excès de s'immiscer dans des discussions de famille. Elle prévit qu'elle était menacée d'une fâcheuse confidence ; aussi se composait-elle un visage impassible. Pour mieux prouver sa neutralité, elle tira de sa poche un bas qu'elle tenait en réserve comme spécifique contre l'empoisonnement, et se mit à tricoter avec énergie. Ses lèvres serrées disaient aussi clairement que ses paroles : N'essayez pas de me faire causer ; je ne veux pas me mêler de vos affaires. Elle témoignait aussi peu de sympathie qu'un sphinx de pierre ; mais Marie ne s'en inquiéta pas ; elle trouvait à qui parler ; elle croyait de son devoir de parler, et elle poursuivit son discours après avoir respiré de nouveau son flacon pour se donner des forces.

—Voyez-vous, dit-elle, lorsque j'ai épousé Saint-Clare, je lui ai apporté en dot mes biens et mes esclaves, et j'ai légalement le droit d'en user à ma fantaisie. Saint-Clare a sa fortune et ses esclaves, je serais charmé qu'il appliquât sur eux seuls son système ; mais il s'occupe aussi des miens. Il a des idées extravagantes sur beaucoup de sujets, et particulièrement sur la manière de mener des esclaves. On dirait qu'il les met au-dessus de lui et au-dessus de moi. Ils lui donnent souvent de l'embarras, et il le

tolère. Sous certains rapports, Saint-Clare a réellement des opinions qui m'épouvantent; il a décidé, quoiqu'il advienne, que pas un coup ne serait donné dans la maison, à moins que ce ne soit de sa main et de la miennne. Qu'en résulte-t-il? Vous le voyez! Mon mari ne frapperait pas ses nègres, quand même ils lui marcheraient sur le corps, et pour moi il y aurait de la barbarie à me demander un pareil effort physique. Ces esclaves, vous le savez, ne sont que de grands enfants.

—Je n'en sais rien et j'en rends grâces au ciel, dit laconiquement miss Ophélie.

—Vous l'apprendrez à vos dépens, si vous restez ici. Vous ne pouvez vous figurer la stupidité irritante, la négligence, l'ingratitude de ces misérables.

En traitant ce sujet, Marie semblait recouvrer miraculeusement ses forces et oublier son état valétudinaire.

—Vous n'avez pas idée, reprit-elle, des épreuves journalières auxquelles ils soumettent une maîtresse de maison. Je m'en plains à Saint-Clare; mais à quoi bon? Il prétend que nous les avons faits ce qu'ils sont, et qu'il faut les accepter tels quels. Il soutient que leurs défauts viennent de nous, et qu'il serait cruel de punir des fautes dont nous sommes complices. Il dit encore que nous n'agirions pas mieux à leur place; comme si l'on pouvait les juger d'après nous!

—Est-ce que vous ne croyez pas que le Seigneur les ait créés du même sang que les blancs?

—Non vraiment! La plaisante doctrine! Ils sont d'une race dégradée.

—Est-ce que vous ne croyez pas qu'ils aient des âmes immortelles? repar-tit miss Ophélie avec une indignation croissante.

—Si fait, répliqua Marie en bâillant, personne n'en doute; mais vouloir les comparer à nous, les regarder comme nos égaux, c'est une utopie chimérique. Saint-Clare s'est permis d'avancer que séparer Mammy de ses enfants, c'était absolument la même chose que me séparer des miens. Quelle absurdité! Mammy ne peut avoir les mêmes sentiments que moi; nous différons essentiellement, quoi qu'en dise mon époux. Est-ce que Mammy peut aimer ses vilains petits gamins comme j'aime Eva? Et pourtant Saint-Clare a voulu me persuader qu'il était de mon devoir, avec ma faible santé, de renvoyer Mammy dans sa famille! C'en était trop!... Je ne fais pas toujours connaître ce que j'éprouve: je souffre en silence, avec résignation; mais quand il m'a fait cette proposition, oh! alors, je n'ai pu m'empêcher d'éclater. Il ne m'en a plus reparlé, mais il y revient, de temps en temps, par allusion; je m'aperçois qu'il y pense toujours, et j'en suis révoltée!

Miss Ophélie n'osa pas répliquer à cette sortie; mais la précipitation avec laquelle elle conduisait ses aiguilles avait une éloquence que Marie était incapable de comprendre.

—Vous voyez donc, continua-t-elle, quelle maison vous avez à administrer. Point de règles, point d'ordre; des esclaves qui font toutes leurs volontés, excepté quand je me sens assez de force pour m'occuper du ménage. Quelquefois je prends le nerf de bœuf; mais la plupart du temps je suis trop faible pour en user. Ah! si Saint-Clare voulait imiter les autres propriétaires?...

—Que font-ils?

—Ils envoient leurs nègres à la Calebasse, où on les fouette. C'est le seul moyen d'en venir à bout: si je n'étais pas une pauvre et faible créature, comme je les ferais marcher!

—Mais comment Saint-Clare parvient-il à obtenir l'obéissance? Vous m'avez dit qu'il ne frappait jamais.

—Les hommes ont quelque chose de plus imposant que nous, vous le savez, il leur est plus facile de commander le respect. D'ailleurs, si vous avez remarqué ses yeux, on dirait qu'ils dardent des étincelles quand il parle d'un ton résolu. J'obtiens moins en me mettant en colère que Saint-Clare avec un coup d'œil; mais vous vous apercevrez qu'il est de toute impossibilité de dompter les nègres sans sévérité, ils sont si méchants, si fourbes, si paresseux!

—Vieille chanson! dit Saint-Clare apparaissant tout à coup. Quel compte ils auront à régler au dernier jour, surtout à cause de leur paresse! Ils sont vraiment inexcusables, car Marie et moi sommes loin de leur en donner l'exemple.

En disant ces mots, il s'étendit sur un canapé en face de sa femme.

—Que vous êtes méchant, Saint-Clare!

—Moi! je croyais, au contraire, bien parler, car j'abonde dans votre sens; je me suis donc trompé?

—En vérité, il semble que vous vouliez me mettre de mauvaise humeur.

—Dieu m'en préserve! Il fait chaud, et je viens d'avoir avec Adolphe une longue querelle qui m'a fatigué à l'excès. Soyez donc aimable, je vous prie, et honorez votre ami d'un sourire.

—Qu'a fait encore Adolphe? dit Marie. L'impudence de ce mulâtre devient intolérable; et s'il était un moment sous ma direction absolue, je me chargerais de le réduire!

—Ce que vous dites, ma chère, est marqué au coin de votre perspicacité habituelle. Voici ce qui a excité mon mécontentement: Adolphe s'est étudié si longtemps à imiter mes grâces et mes perfections, qu'il a fini par se prendre pour son maître, et j'ai été obligé de l'avertir de son erreur.

—Comment cela? demanda Marie.

—J'ai dû le prévenir que je tenais à conserver au moins quelques-uns de mes habits pour mon usage personnel. Je l'ai invité à être moins prodigue d'eau de Cologne, et à se contenter d'une douzaine de mes mouchoirs de batiste. Adolphe les portait avec une arrogance que j'ai dû réprimer par des reproches tout paternels.

—O Saint-Clare, quand donc traiterez-vous convenablement vos domestiques? Votre indulgence envers eux est une abomination!

—Après tout, si ce pauvre diable cherche à ressembler à son maître, où est le mal? Si, faute d'une éducation suffisante, il fait consister son bonheur en eau de Cologne et en mouchoirs de batiste, pourquoi ne lui en donnerais-je pas?

—Mais pourquoi son éducation a-t-elle été négligée? dit résolument miss Ophélie.

—Parce que ses maîtres sont paresseux, ma cousine; la paresse perd plus d'âmes que vous ne pouvez en corriger. Sans la paresse, je serais moi-même presque un ange. Le vieux docteur Botherein, votre compatriote, qualifie la paresse d'essence de mal moral, et il a raison.

—Les propriétaires d'esclaves assument une lourde responsabilité, je ne l'accepterais pas pour tous les trésors du monde! répartit miss Ophélie incapable de déguiser plus longtemps les pensées qui l'assiégeaient. Vous devez instruire vos esclaves, les traiter en créatures raisonnables, douées d'une âme immortelle, avec lesquelles vous comparâtes devant le tribunal de Dieu.

—Allons, allons, dit Saint-Clare en se levant précipitamment, avant de nous juger attendez que vous nous connaissiez.

Il se mit au piano, et joua un air vif et sautillant. Il avait un doigter brillant ; ses mains couraient sur les touches avec une légèreté d'oiseau, sans que son jeu perdît rien sous le rapport de la fermeté. Il exécuta successivement divers morceaux, comme un homme qui cherche à se mettre de bonne humeur ; puis, fermant ses cahiers, il dit gaiement :—Ma cousine, vous nous avez donné une bonne leçon, et je ne vous en estime que mieux. C'est une perle de vérité que vous m'avez jetée au nez : mais elle a touché si juste, que j'ai été un moment étourdi du coup.

—Pour ma part, reprit Marie, je ne partage pas entièrement cet avis ; personne ne fait plus que nous pour ses esclaves, mais ils n'en profitent pas ; au contraire, je leur ai parlé si souvent de leurs devoirs, que j'en ai été maintes fois enrôlée ; je leur permets d'aller à l'église, quoiqu'ils ne comprennent pas une syllabe du sermon ; ils ont donc tous les moyens possibles de s'améliorer : mais, comme je l'ai dit, c'est et ce sera toujours une race dégradée. Vous n'en ferez jamais rien, malgré tous vos efforts. Je le sais par expérience, cousine Ophélie, moi qui suis née et qui ai été élevée avec eux.

Miss Ophélie, croyant en avoir dit assez, jugea à propos de se taire, et Saint-Clare siffla un air.

—Saint-Clare, dit Marie, je vous prie de ne pas siffler ; vous augmentez ma migraine.

—Je cesse, ma chère ; y a-t-il encore quelque chose que vous désiriez que je fasse ?

—Je vous prierai d'avoir un peu de sympathie pour mes souffrances ; vous ne les avez jamais comprises !

—Oh ! cher ange accusateur !

—Vous m'irritez en me parlant de la sorte.

—Alors, comment voulez-vous que je vous parle ? Je suis disposé à prendre le ton qui vous plaira.

Le bruit de rires joyeux qui partaient de la cour pénétra à travers les rideaux de soie. Saint-Clare alla soulever la draperie, et fut aussi saisi d'un accès d'hilarité.

—Qu'y a-t-il ? dit miss Ophélie en courant au balcon.

Tom était assis dans la cour sur un siège de mousse, il avait des bouquets de jasmin à toutes ses boutonnières ; Evangéline lui passa en riant une guirlande de roses autour du corps, et s'assit sur ses genoux en riant toujours.

—O Tom, lui dit-elle, quelle drôle de figure vous avez !

Tom prenait autant de plaisir que sa jeune maîtresse à la plaisanterie, et souriait d'un air de bienveillance. Quand il aperçut son maître, ses yeux semblèrent réclamer de l'indulgence.

—Comment pouvez-vous tolérer cela ; demanda miss Ophélie.

—Et pourquoi pas ! dit Saint-Clare.

—Je ne sais, mais cela m'effraye !

—Vous verriez sans inquiétude un enfant caresser un gros chien ; mais si, à la place d'un animal, c'est un être capable de penser, de raisonner, de sentir, vous frémissez. Quelle inconséquence ! Je vous connais bien, vous autres, Américains du Nord ! vous détestez l'esclavage, mais vous avez involontairement des préjugés contre les esclaves ; vous en avez même plus que nous, en qui l'habitude opère ce que devrait opérer le christianisme. Vous êtes indignés de l'oppression des noirs, et pourtant ils vous inspirent

autant d'horreur que des crapauds ou des serpents. Vous ne voudriez pas les voir maltraiter, et pourtant vous répugneriez à avoir le moindre rapport avec eux. Il faudrait, pour vous complaire, les envoyer en Afrique, bien loin de vos yeux, et leur dépêcher quelques missionnaires, qui se chargeraient de leur éducation. N'est-ce pas ainsi ?

—Il y a quelque vérité dans ce que vous dites, répliqua miss Ophélie après avoir rêvé un instant.

Saint-Clare se pencha sur le balcon pour regarder Evangéline, qui se promenait en tenant Tom par la main.

—Que feraient les pauvres et les malheureux sans les enfants ? dit-il. Les enfants sont les seuls vrais démocrates. Tom est un héros pour Eva ; les histoires qu'il raconte sont des merveilles à ses yeux ; les hymnes méthodistes qu'il chante sont préférables pour elle à un opéra ; les petits jouets qu'il a dans sa poche valent pour elle les plus précieux bijoux. Eva est une de ces roses de l'Eden que le Seigneur a semées sur la terre pour les hommes de condition inférieure.

—C'est étrange, mon cousin, dit miss Ophélie, en vous entendant, on croirait parfois que vous avez de la religion.

—Malheureusement je ne pratique pas. Shakspeare fait dire à l'un de ses personnages : " J'aime mieux enseigner le bien à vingt personnes que d'être une des vingt qui suivront mes enseignements. " Il n'y a rien de tel que la division du travail : mon fort est de parler, ma cousine, et le vôtre de pratiquer.

Comme on le voit par ce qui précède, la situation de Tom était tolérable. L'amitié que lui portait Evangéline, cette reconnaissance instinctive d'un caractère généreux, l'engagèrent à demander à son père que le nouvel esclave l'accompagnât toutes les fois qu'elle avait besoin d'escorte dans ses promenades. Tom reçut l'ordre de négliger ses autres occupations pour se mettre à la disposition de Miss Eva, et l'on se figure sans peine que cet ordre ne lui fut nullement désagréable. On l'hâbilla proprement des pieds à la tête. Les services qu'il eut à rendre à l'écurie, réduits à une inspection quotidienne, furent une véritable sinécure. Marie déclara qu'elle n'entendait pas qu'il apportât avec lui une odeur de fumier ; elle demanda qu'on le dispensât de toute fonction capable de le lui rendre désagréable ; elle dit que si elle respirait des odeurs nauséabondes, la secousse imprimée à ses nerfs mettrait infailliblement un terme à ses souffrances terrestres. En conséquence, Tom eut un habit de drap brossé avec soin, un chapeau de castor, des bottes cirées, un col, des manchettes irréprochables ; et ainsi vêtu, avec sa bonne figure noire, il avait l'air assez respectable pour occuper le siège épiscopal de Carthage, qu'obtinrent autrefois des gens de sa couleur. Et puis, il habitait un charmant séjour : considération à laquelle sa race n'est jamais indifférente. Il jouissait doucement des fleurs, des oiseaux, des fontaines, des lustres, des statuettes, des dorures, qui faisaient du salon une sorte de Palais d'Aladin.

L'Afrique aura son tour dans la marche de la civilisation, et quand elle se sera élevée dans l'échelle humaine, la vie s'y éveillera avec une splendeur et une magnificence inconnues aux froides tribus de l'Occident. Sur cette terre de l'or et des pierreries, des épices et des palmiers, des fleurs merveilleuses, de la prodigieuse fécondité, naîtront de nouvelles formes d'art. La race nègre, cessant d'être méprisée et foulée aux pieds, nous apportera peut-être les dernières et les plus belles révélations de l'activité humaine. On verra fructifier les qualités qui distinguent les noirs, leur douceur, leur

docilité, leur simplicité enfantine, leur caractère affectueux, leur facilité à pardonner, leur déférence pour la supériorité de l'intelligence. Dieu, qui châtie ceux qu'il aime, a peut-être imposé tant de misères à la pauvre Afrique pour en faire un jour, après la chute des royaumes et des empires, la plus grande et la plus noble des nations.



—J'en appelle à Dieu tout-puissant !

Ce n'était pas de ces idées que se préoccupait Marie Saint-Clare en finissant sa toilette, un dimanche matin, pour se rendre à l'église ; elle s'était couverte de diamants, de soie, de dentelle. Marie se faisait un devoir de montrer beaucoup de piété tous les dimanches. Elle était si bien dans sa stalle ! Elle avait tant d'élégance et de souplesse dans les mouvements ; elle se drapait avec tant de goût dans l'écharpe de dentelle qui l'enveloppait

comme un brouillard ! Miss Ophélie formait avec elle un parfait contraste : l'indigène de Vermont avait aussi une robe de soie et un mouchoir brodé ; mais elle était roide, guindée, anguleuse, tandis que sa compagne possédait toutes les grâces, à l'exception de la grâce de Dieu.

— Où est Eva ? dit Marie.

— L'enfant, répondit miss Ophélie, s'est arrêtée sur l'escalier pour dire quelque chose à Mammy.

Voici ce que l'enfant disait :

— Chère Mammy, je sais que vous avez bien mal à la tête ; cette sortie va vous faire du bien, mais prenez mon flacon de sels.

— Quoi ! répliqua la mulâtresse, ce joli bijou d'or si brillant ! Ah ! miss, je ne puis accepter votre offre.

— Pourquoi ? vous avez besoin de ce flacon, qui ne me sert à rien. Ma mère l'emploie toujours contre le mal de tête. Prenez-le pour me plaire.

A ces mots, Evangéline lui mit le flacon dans le sein, l'embrassa et courut rejoindre sa mère.

— Vous êtes en retard, dit celle-ci.

— Je me suis arrêté pour remettre à Mammy mon flacon, qu'elle va emporter à l'église.

— Votre flacon d'or à Mammy ! s'écria Marie en frappant du pied ; quand saurez-vous donc ce qui est convenable ? Allez le lui reprendre tout de suite.

Eva prit une mine piteuse en se disposant à retourner sur ses pas.

— Marie, dit Saint-Clare, laissez-la libre.

— Ah ! Saint-Clare, comment fera-t-elle son chemin dans le monde ?

— Dieu le sait ! mais elle fera son chemin dans le ciel mieux que vous ou moi.

— Oh ! papa, dit Evangéline, vous faites de la peine à ma mère.

— Eh bien, cousin, dit miss Ophélie en se tournant vers Saint-Clare avec la roideur d'un soldat qui fait un demi-tour à droite, êtes-vous prêt à partir pour l'église ?

— Je vous remercie, je n'y vais pas.

— Je voudrais que Saint-Clare se décidât à venir aux offices, dit Marie, mais il n'a pas un atome de religion ; c'est vraiment déplorable et contraire aux usages des gens comme il faut.

— Je le sais, dit Saint-Clare ; vous autres dames, vous allez à l'église pour y apprendre comment on se conduit dans le monde et pour vous y faire remarquer. Si j'assistais au service divin, ce serait dans le même temple que Mammy ; il y a là du moins de quoi tenir un homme éveillé.

— Quoi ! s'écria Marie, vous aimeriez entendre brailler les méthodistes ?

Leur animation vaut mieux que le calme plat des églises à la mode, où je ne mettrai jamais le pied. Tenez-vous à y paraître, Eva ? restez à la maison et jouez avec moi.

— Merci, papa, mais je préfère aller à l'église.

— Pourtant vous vous y ennuyez, reprit Saint-Clare.

— Quelquefois, dit Evangéline ; mais je tâche de résister au sommeil.

— Pourquoi donc y allez-vous ?

— Ma cousine, murmura la petite fille, me dit que Dieu désire nous y voir ; comme c'est de lui que nous tenons toutes choses, vous le savez, il est tout simple que nous fassions ce qu'il désire. Après tout, ce n'est pas trop ennuieux.

— Vous avez un excellent caractère, reprit Saint-Clare en embrassant sa fille ; partez-donc, et priez pour moi.

—C'est ce que je ne manque jamais de faire, dit l'enfant en sautant dans la voiture à côté de sa mère.

Pendant que les trois femmes s'éloignaient, Saint-Clare se tint debout sur les degrés du perron, et envoya à sa fille des baisers avec la main. Il avait les larmes aux yeux.

—Ah? Evangéline! dit-il, tu es bien nommée; tu es pour moi comme une incarnation de l'Évangile!

Il se déroba bientôt à cette impression en fumant un cigare et en lisant le journal du matin.

—Voyez-vous, Eva, dit Marie chemin faisant, il faut toujours montrer de la bienveillance à l'égard des esclaves, mais il n'est pas convenable de les traiter comme des parents ou comme des personnes de notre condition. Par exemple si Mammy était malade, vous ne voudriez pas la mettre dans votre lit.

—Pourquoi pas? dit Evangéline; elle y serait mieux que dans le sien, et il serait plus facile de lui donner des soins.

Marie fut désespérée de l'absence totale de sentiment moral que dénotait cette réponse.

—Que puis-je faire, s'écria-t-elle, pour que cette enfant me comprenne?

—Rien, répliqua Miss Ophélie.

Evangéline fut un moment déconcertée; mais par bonheur les enfants ne conservent pas longtemps leurs impressions, et au bout de quelques instants elle riait de différents objets qu'elle apercevait à travers les glaces de la voiture.

—Eh bien, mesdames, dit Saint-Clare pendant le dîner, quel était le programme de l'église aujourd'hui?

—Le docteur Goodway nous a prêché un sermon magnifique que vous auriez dû entendre, qui répond parfaitement à toutes mes idées.

—Il traitait donc bien des sujets à la fois? dit Saint-Clare.

—Je parle des idées que j'ai sur la société, répondit Marie. Il avait choisi pour texte: "Le Seigneur a fait toutes choses belles dans leur saison." Il a prouvé que les distinctions sociales venaient de Dieu; que tout était ordonné de telle sorte qu'il y avait nécessairement des classes supérieures et des classes inférieures, des êtres nés pour gouverner et d'autres nés pour servir. Il a réfuté victorieusement les calomnies ridicules qu'on dirige contre l'esclavage; il a prouvé que la Bible était pour nous, et venait à l'appui de toutes nos institutions. C'est dommage que vous ne l'ayez pas entendu.

—Je n'en avais pas besoin; j'ai là mon journal et je fume mon cigare, ce qu'il m'eût été impossible de faire dans une église.

—Mais, dit Miss Ophélie, est-ce que vous ne croyez pas à ces assertions?

—Moi! j'avoue à ma honte que je ne suis pas très-édifié de la tournure religieuse qu'on donne à de pareilles questions. Si j'avais à parler de l'esclavage, je dirais carrément: Nous l'avons, nous en profitons, et nous voulons le maintenir pour notre convenance et notre intérêt. Voilà le problème résolu en deux mots et dégagé de tous les pieux arguments dont on affecte de l'étayer.

—Vraiment, dit Marie, vous manquez de respect pour les choses les plus sacrées.

—Je dis la vérité. Pourquoi ne pousse-t-on pas plus loin les explications religieuses? Toutes choses sont belles en leur saison: pourquoi ne pas démontrer en vertu de ce texte, qu'on fait bien de boire parfois un coup de

trop, de passer la nuit à jouer aux cartes, et de s'adonner à d'autres distractions que la Providence nous a ménagées ! Il nous serait agréable d'entendre dire qu'elles sont justifiées par le texte de l'Écriture.

—En définitive, dit miss Ophélie, pensez-vous que l'esclavage soit juste ou injuste ?

—Dans la Nouvelle-Angleterre, ma cousine, vous avez une droitre effrayante. Si je répondais à votre question, vous m'en poseriez immédiatement une demi-douzaine d'autres, plus compliquées, auxquelles il faudrait dire oui ou non.

—Vous n'en tirerez jamais rien, reprit Marie ; il s'esquive toujours par des faux-fuyants, et c'est, je crois, parce qu'il n'a pas de religion.

De religion ! s'écria Saint-Clare d'un ton qui fit lever les yeux aux deux dames. Est-ce une religion que la doctrine qui peut se plier à tous les caprices d'une société égoïste ? Est-ce une véritable religion que celle qui a moins de générosité, moins de justice, moins de considération pour l'homme, qu'un être comme moi, ignorant et sujet à l'erreur ? Pour trouver une religion je dois regarder au-dessus de moi et non au-dessous.

—Vous ne pensez donc pas que la Bible justifie l'esclavage ? demanda miss Ophélie.

—La bible était le livre de ma mère, dit Saint-Clare. Elle en a suivi les préceptes pendant sa vie et à l'heure de sa mort, et j'apprendrais avec peine que ce livre sanctionne l'esclavage. Ce serait comme si j'y cherchais la preuve qu'il était permis de jurer et de boire de l'eau-de-vie pour me convaincre que j'ai le droit de l'imiter. Sans changer d'opinion sur ces défauts, je perdrais le respect que j'ai pour la mémoire de ma mère, et c'est une douleur en ce monde d'avoir quelque chose à respecter. Ce que je veux, en somme, c'est que chacun tienne le langage qu'il doit tenir. L'édifice social, en Europe ou en Amérique, se compose de parties qui ne supportent pas l'examen, au point de vue de la moralité abstraite. On s'accorde à reconnaître que les hommes n'aspirent pas à la justice absolue, mais qu'ils essayent seulement de se maintenir à un certain niveau. Qu'un homme vienne me dire : "L'esclavage nous est nécessaire, nous ne pouvons nous en passer ; sans lui, nous serions réduits à la mendicité." C'est clair et net, j'honore sa franchise. Mais qu'un hypocrite me fasse à ce propos des citations de l'Évangile, je suis disposé à le juger défavorablement.

—Vous n'avez point de charité, dit Marie.

—Eh bien ! reprit Saint-Clare, si par une circonstance fortuite, le prix des cotons venait à baisser pour toujours, si les esclaves perdaient leur valeur vénale, croyez-vous qu'on ne fabriquerait pas immédiatement d'autres versions de l'Écriture ! Que l'esclavage devienne inutile, et vous verrez l'Église, éclairée de nouvelles lumières, découvrir qu'il était condamné par la Bible et par la raison.

—En tout cas, dit Marie penchée sur une chaise longue, je m'estime heureuse d'être née dans un pays où règne l'esclavage ; je le trouve légitime, je sens qu'il doit l'être, et je ne voudrais m'en passer sous aucun prétexte.

—Qu'en pensez-vous, petite ? demanda Saint-Clare à Evangéline, qui entraient un fleur à la main.

—De quoi s'agit-il, papa ?

—Aimeriez-vous mieux vivre comme votre oncle de Vermont, ou avoir comme nous un grand nombre d'esclaves ?

—Notre manière de vivre est plus agréable.

—Pourquoi ? dit Saint-Clare en frappant doucement sur la tête de sa fille.

— Parce que nous avons plus de monde à aimer.

— Je reconnais bien Eva à cette réponse, dit Marie ; elle tient toujours d'étranges propos.

— Est-ce un étrange propos ? murmura Evangéline en grim pant sur les genoux de son père.

— Assez étrange aux yeux du monde, reprit Saint-Clare. Mais où donc étiez-vous pendant le dîner.

— Dans la chambre de Tom, à l'entendre chanter ; et la mère Dinah m'a servi à manger.

— Vous avez entendu Tom chanter ?

— Oui ; il sait de belles hymnes sur la nouvelle Jérusalem, les anges, la terre de Canaan.

— Je suis sûr que vous les aimez mieux qu'un opéra.

— Oui, et il va me les apprendre. En revanche, je lui lis la Bible, et il m'en explique le sens.

— Sur ma parole, dit en riant Marie, c'est la meilleure plaisanterie de la saison.

Je parierais, répliqua Saint-Clare, que Tom n'est pas un mauvais commentateur de l'Écriture. Il a des dispositions naturelles à la piété ; j'avais besoin des chevaux ce matin de bonne heure, je me suis glissée dans la chambre où il couche, au-dessus des écuries, et je l'ai entendu tenir un *meeting* à lui seul. Sa prière était pleine d'onction, il m'y recommandait à Dieu avec un zèle vraiment apostolique.

— Il devinait peut-être que vous écoutiez, le tour ne serait pas nouveau.

— En ce cas, ce n'est pas un fin politique ; car il exprimait très librement son opinion sur mon compte. Il semblait croire que j'avais besoin de m'améliorer, et priait avec ardeur pour ma conversion.

— J'espère que vous y penserez, dit miss Ophélie.

— Je soupçonne que vous partagez ses idées, reprit Saint-Clare. Eh bien, nous verrons ; n'est-ce pas, Eva ?



CHAPITRE XVII.

LA DÉFENSE DE L'HOMME LIBRE.

Retournons maintenant chez les quakers. Dans l'après-midi du jour où eut lieu la réunion de Georges et d'Elisa, Rachel Halliday chercha dans ses grandes armoires tout ce qui pouvait être utile aux fugitifs, qui devaient partir dans la nuit. Les ombres du soir s'étendaient à l'est. L'orbe rouge du soleil se tenait pensif aux bords de l'horizon, et ses rayons jaunes brillaient avec calme sur la petite chambre où Georges et sa femme étaient assis. Le maître tenait la main de la quarteronne, et avait un enfant sur ses genoux. Tous deux avaient l'air grave, et l'on voyait sur leurs joues des traces de pleurs.

— Oui, Elisa, dit Georges, je sais que ce que vous dites est vrai. Vous valez mieux que moi, et j'essayerai de suivre la conduite que vous me tracez. Je veux qu'elle soit digne d'un homme libre et d'un chrétien. Dieu tout-puissant sait que mes intentions sont bonnes !

— Quand nous serons au Canada, dit Elisa, je pourrai contribuer aux charges du ménage. Je sais faire des robes, blanchir, repasser, et j'espère que nous trouverons à vivre.

—Où, Elisa, nous serons heureux tant que nous ne serons pas séparés. Ah! si nos ennemis savaient seulement quelle joie éprouve un homme en se disant que sa femme et ses enfants sont à lui! Je me suis souvent étonné de voir des gens qui ont femme et enfants à eux, bien à eux, se tourmenter d'autre chose. Je me sens riche et fort, quoique nous n'ayons que mes bras. Je ne demande pas d'avantage à Dieu. Je travaille depuis vingt-cinq ans avec une ardeur infatigable, et je n'ai ni argent, ni toit pour me couvrir, ni coin de terre qui m'appartienne; mais si l'on me laisse désormais ma liberté, je serai content de mon sort. Quant à mon ancien maître, je lui ai remboursé amplement ce qu'il a dépensé pour moi; je ne lui dois rien.

—Nous ne sommes pas encore hors de danger, dit Elisa; le Canada est loin.

—C'est vrai, reprit Georges; mais il me semble que je respire un air libre qui me fortifie.

En ce moment, on entendit des voix dans la grande cuisine; une minute après on frappa à la porte, qu'Elisa ouvrit en tressaillant.

Siméon Halliday était en compagnie d'un frère quaker, qu'il présenta sous le nom de Phinéas Fletcher. Phinéas était de haute taille, mince comme une latte; il avait les cheveux rouges; la finesse et la perspicacité étaient peintes sur sa figure. Il n'avait pas l'air calme, placide et rustique de Siméon Halliday; au contraire il semblait rempli d'assurance, de résolution; il connaissait son mérite, et il en était fier; dispositions qui s'accordaient mal avec son chapeau à larges bords et sa phraséologie de sectaire.

—Notre ami Phinéas, dit Siméon, a découvert quelque chose d'important pour toi, et il est bon que tu le saches.

—Voici le fait, dit Phinéas; il prouve qu'il est bon d'être toujours aux aguets, même en dormant. Hier au soir, j'étais dans une petite taverne isolée. Tu te la rappelles, Siméon; c'est celle où nous vendimes des pommes, l'an dernier, à une grosse femme qui avait de grands pendants d'oreilles. J'étais harassé de la route; après souper, en attendant que mon lit fut prêt, je me suis étendu dans un coin sur une pile de sacs; j'ai pris pour couverture une peau de bison, et je me suis endormi.

—Rien que d'un œil? fit Siméon.

—Non, ma foi! des deux yeux, et j'ai ronflé pendant plus d'une heure, car j'étais mort de fatigue. En revenant à moi, j'ai aperçu quelques hommes attablés au milieu de la chambre; ils causaient et buvaient; et comme il était question des quakers, j'ai prêté l'oreille sans faire semblant de rien. "Ils sont réfugiés dans l'établissement des quakers, a dit un des convives. —Ils n'y resteront pas longtemps, a dit un autre. Nous renverrons le jeune homme dans le Kentucky, chez son maître, qui en fera un exemple.—Moi, dit un troisième, je me charge de la femme; j'irai la vendre à la Nouvelle-Orléans, et j'espère en tirer seize ou dix-huit cents dollars. Quant à l'enfant, il est déjà vendu." Ils ont en outre parlé de l'esclave Jim et de sa mère, qu'on devait reconduire dans le Kentucky. Ils ont dit que deux constables allaient arriver pour diriger les opérations. Un de ces coquins, être chétif, à la parole mielleuse, est chargé de réclamer la jeune femme devant le juge, affirmer par serment que c'est sa propriété, et de se la faire remettre pour l'emmener au Sud. Ils connaissent la route que nous devons prendre ce soir, et nous poursuivront au nombre de six ou huit. Maintenant que faire?

Le groupe qui se tenait en diverses attitudes, après cette communication, aurait mérité d'être reproduit par un peintre. Rachel Halliday, qui venait de préparer une fournée de biscuits, levait au ciel ses mains parsemées de

farinée. Siméon était tombé dans une profonde rêverie ; Elisa s'était jetée au cou de son mari ; Georges, les poings serrés, les yeux étincelants, manifestait une indignation bien naturelle de la part d'un homme dont la femme et l'enfant sont menacés d'être vendus aux enchères publiques, sous la protection des lois d'une nation chrétienne.

—Que ferons-nous, Georges ? dit Elisa d'une voix éteinte.

—Je sais ce que je ferai, répondit Georges ; et, passant dans l'autre pièce, il en rapporta ses pistolets.

—Tu vois ce qui se prépare, Siméon, dit Phinéas.

—Je le vois, répliqua Siméon en soupirant : je souhaite qu'il n'en vienne pas à cette extrémité.

—Je ne veux compromettre personne, dit Georges ! si vous voulez me prêter une voiture et m'indiquer le chemin, j'irai seul jusqu'au prochain relais. Jim a la force d'un géant, le courage du désespoir ; et je suis comme lui.

—Fort bien, ami, dit Phinéas ; cependant, pour cela même tu as besoin d'un guide. Tu es libre de combattre, si bon te semble ; mais il y a des parties de la route que nous connaissons et que tu ne connais pas.

—Phinéas est un homme sage, ajouta Siméon ; tu feras bien, Georges, de t'en rapporter à lui. Surtout garde-toi bien d'employer tes armes mal à propos.

—Je n'attaquerai personne, répondit Georges. Tout ce que je demande à ce pays, c'est de me laisser tranquille ; alors j'en sortirai en paix ; mais ma sœur a été vendue à ce marché de la Nouvelle-Orléans, où je sais pourquoi l'on vend les femmes ; et je laisserais mettre la mienne aux enchères, quand il me reste une paire de pistolets pour la défendre ! Mais, Dieu m'en garde ! je combattrai jusqu'à mon dernier soupir, avant qu'on m'enlève ma femme et mon enfant ; qui oserait m'en blâmer ?

—Aucun mortel ne saurait te blâmer, dit Siméon. Tu suis les impulsions de la chair et du sang. Malheur au monde, à cause de ses péchés ! mais malheur surtout à ceux qui sont les auteurs du mal !

—N'agiriez-vous pas de même à ma place ?

—Je désire ne pas être mis à l'épreuve, dit Siméon : la chair est faible.

—Je crois que, dans un cas semblable, ma chair serait d'une force suffisante, dit Phinéas en agitant ses bras musculeux, comme les ailes d'un moulin à vent. Si tu as des comptes à régler avec quelqu'un, ami Georges, je me charge de te prêter assistance.

—On voit bien que tu n'as pas été dès ta naissance dans la société des quakers, dit Siméon en souriant ; ton naturel prend le dessus par intervalles.

De fait, Phinéas avait longtemps vécu dans les bois, adonné à la chasse, et redoutable aux bêtes fauves ; mais ayant épousé une jolie quakeresse, il s'était décidé à s'enrôler dans la colonie des amis. Il s'y montrait honnête et laborieux, on n'avait aucune accusation précise à formuler contre lui ; mais ceux qui avaient atteint le plus haut degré d'élévation spirituelle lui reprochaient de n'être pas à leur hauteur.

—L'ami Phinéas a des manières à lui, dit Rachel Halliday ; mais, en définitive, il a le cœur bien placé.

—Et bien, reprit Georges, n'est-il pas urgent de hâter notre fuite ?

—Je me suis levé à quatre heures du matin, dit Phinéas, et j'ai trois heures d'avance sur nos persécuteurs, s'ils mettent leurs plans à exécution. En tout cas, il serait dangereux de partir avant la brune ; il y a dans les villages de mauvaises gens, qui nous inquièteraient peut-être et retarderaient notre marche. Mieux vaut attendre ici, et nous embarquer dans deux

heures. Je vais aller trouver Michaël Crass ; je le prierai de nous suivre sur sa jument, d'avoir l'œil au guet, et de nous avertir dès qu'il verra une bande s'approcher. Sa jument est excellente, capable de distancer tous les autres chevaux, et il nous rattrapera sans peine au moindre danger. Nous avons des chances pour atteindre la première porte avant d'être attaqués. Bon courage donc, ami Georges ! ce n'est pas la première évasion que j'ai favorisée.

A ces mots, Phinéas ferma la porte derrière lui.

— Phinéas est rusé, dit Siméon ; laisse-toi mener par lui, il se mettra en quatre pour toi.

— Ce qui m'attriste, c'est le risque auquel vous vous exposez.

— Tu nous obligeras beaucoup en n'en parlant plus, ami Georges. Notre conscience nous dicte notre conduite, nous ne saurions agir autrement. Allons, mère, hâte tes préparatifs, il ne faut pas renvoyer ces amis à jeun.

Pendant que Rachel et ses enfants faisaient cuire du poulet et du jambon, et boulaigeaient des galettes de maïs, Georges et sa femme se retirèrent dans leur petite chambre, et ils confondirent leurs larmes en songeant qu'ils pouvaient être bientôt séparés pour jamais.

— Elisa, dit l'époux, les gens qui ont des amis, des maisons, des terres, de l'argent, ne peuvent s'aimer comme nous nous aimons, nous dont l'un n'a rien plus que l'autre. Avant de vous connaître, je n'avais été aimé par personne, excepté par ma mère et ma sœur. Le matin du jour où le marchand emmena Emilie, elle vint me trouver dans le coin où je couchais, et me dit : Georges, votre dernière amie s'en va ; que deviendrez-vous, pauvre enfant ? Je me levai, je lui sautai au cou en sanglotant, et elle pleurait aussi. Je passai dix ans sans entendre de nouvelles paroles d'affection ; mon cœur s'était racorni, il était devenu sec comme des cendres. Quand je vous rencontrai, je fus, grâce à votre amour, comme ressuscité d'entre les morts. Et maintenant, Elisa, je verserai la dernière goutte de mon sang, mais on ne vous arrachera pas de mes bras ; pour vous enlever, il faut marcher sur mon cadavre.

— Que le Seigneur nous prenne en pitié ! dit Elisa ; qu'il nous accorde de quitter ce pays ensemble ! c'est tout ce que nous lui demandons.

— Dieu est-il du côté des blancs ? reprit Georges, moins pour répondre à sa femme que pour épancher ses amères pensées. Voit-il tout ce qu'ils font ? Pourquoi laisse-t-il arriver de pareilles choses ? Certes la puissance est de leur côté : mais l'évangile y est-il comme ils le disent ? Ils sont riches et heureux ; ils sont membres d'une Eglise, et s'attendent à aller au ciel, tout en vivant doucement dans ce monde ; et de pauvres et humbles chrétiens, des chrétiens aussi bons ou meilleurs qu'eux-mêmes, sont couchés dans la poussière à leurs pieds. Ils les vendent et les achètent ; ils font trafic de leur sang, de leurs gémissements, de leurs larmes, et Dieu les laisse faire !...

— Ami Georges, cria Siméon du fond de la cuisine, écoute ce psaume, et fais-en ton profit.

Georges et sa femme se rapprochèrent, et Siméon lut le commencement du psaume 72 ;

“ Mais pour moi, mes pieds m'ont pensé manquer, et je suis presque tombé en marchant,

“ Parce que j'ai été rempli d'indignation en voyant la prospérité des méchants.

“ Ils ne participent point aux travaux et aux fatigues des hommes, et n'éprouvent point les fléaux auxquels les autres hommes sont exposés.

“ C'est pourquoi l'orgueil les lie comme une chaîne, la violence les entoure comme un vêtement.

“ Leurs yeux sont bouffis de graisse. Ils ont plus que leur cœur ne peut désirer.

“ Ils sont corrompus, et parlent méchamment en faveur de l'oppression. Leur langage est hautain.

“ C'est pourquoi mon peuple, tournant la vue vers eux, et leur trouvant une coupe pleine d'abondance,

“ Se laisse aller à dire : Comment est-il possible que Dieu sache ce qui se passe ! Le Très-Haut a-t-il réellement la connaissance de toutes choses ?

—Voilà le langage que tu tiens, ami Georges.

—Je serais prêt à signer ces lignes, répartit Georges.

—Eh bien ! écoute la suite, dit Siméon :

“ Quand j'ai réfléchi là-dessus, c'était pénible pour moi ; mais je suis entré dans le sanctuaire de Dieu, et j'y ai compris quelle devait être leur fin.

“ Il est très-vrai, ô Dieu, que cette prospérité où tu les as établis leur est devenue un piège ; tu les a renversés dans le temps même qu'ils s'élevaient.

“ Oh ! comment sont-ils tombés dans la dernière désolation ? Ils ont manqué tout d'un coup, et ils ont péri à cause de leur iniquité.

“ Seigneur, tu réduis au néant dans ta cité la vaine image de leur bonheur comme le songe de ceux qui s'éveillent...

“ Cependant je ne me suis point éloigné de toi.

“ Tu m'a tenu par la main droite, tu me guideras par ton conseil, et tu m'admettras ensuite à la gloire.

“ C'est mon avantage de demeurer attaché à Dieu, et de mettre mon espérance dans celui qui est le Seigneur mon Dieu.”

Ces paroles de vérité, proférées d'un ton solennel par le bon vieillard, produisirent sur l'esprit troublé de Georges l'effet d'une musique sacrée. La douceur et l'humilité remplacèrent la colère qui animait ses traits.

—S'il n'y avait que ce monde, reprit Siméon, tu pourrais demander avec raison : Où est le Seigneur ? Mais ce sont souvent ceux qui ont le moins sur cette terre qu'il choisit pour peupler son royaume. Aie confiance en lui ; quoi qu'il t'arrive en ce monde, il te rendra plus tard justice.

Si ces mots étaient venus de quelque sermonnaire à l'éloquence facile, accoutumé à débiter aux malheureux des lieux communs, des phrases de rhétorique creuses et sonores, ils n'auraient excité aucune émotion ; mais l'orateur, avec une intrépidité calme, s'exposait chaque jour à l'amende et à la prison pour la cause de Dieu et de l'homme, son langage fut compris et communiqua une énergie nouvelle aux fugitifs désolés.

Rachel prit affectueusement Elisa par la main, et la conduisit à table. On commençait à souper, lorsque Ruth entra.

—Je viens, dit-elle, apporter des bas pour l'enfant ; il y en a trois paires en laine, et très-chauds ; il fait si froid au Canada ! J'ai encore des friandises pour le petit Henri ; les enfants, tu le sais, mangent du matin au soir.

En disant ces mots elle glissa un gâteau dans la main du fils, et secoua cordialement celle de la mère.

—Oh ! merci ! vous êtes trop bonne ! dit Elisa.

—Allons, Ruth, mets-toi à table, dit Rachel.

—Je m'y refuse absolument. J'ai laissé John à la maison avec l'enfant et des biscuits au four ; si je m'arrête un seul instant, John laissera brûler tous les biscuits et donnera à l'enfant tout le sucre du sucrier ; voilà sa manière !

Ainsi donc, adieu, Elisa ! adieu, Georges ! que le Seigneur vous accorde un heureux voyage !

La petite quakeresse disparut en sautillant. Le souper s'acheva, et bientôt une grande charrette couverte s'arrêta devant la porte. Phinéas quitta précipitamment sa place pour s'occuper de disposer l'intérieur du véhicule. Georges sortit tenant son enfant d'une main et sa femme de l'autre. Il avait la démarche ferme, l'air calme et résolu. Rachel et Siméon le suivaient.

—Sortez un moment, dit Phinéas, à ceux qui étaient installés dans la voiture ; laissez-moi arranger le fond pour les femmes et pour l'enfant.

—Voici deux peaux de bison, dit Rachel ; recouvrez les bancs avec soin, car les cahots seront durs cette nuit.

Jim descendit de la charrette, et en fit descendre avec précaution sa vieille mère, qui promenait autour d'elle des regards inquiets, s'attendant sans cesse à voir ses persécuteurs à ses trousses.

—Jim, demanda Georges à voix basse, nos pistolets sont-ils en bon état ?

—Oui, vraiment.

—Et vous savez l'usage qu'il en faut faire si l'on nous attaque ?

—Sans aucun doute, répliqua Jim en se rengorgeant ; pensez-vous que je les laisserai reprendre ma mère ?

Pendant ce court dialogue Elisa prit congé de sa bonne amie Rachel, monta en voiture, et s'assit avec Henri sur les peaux de bison. On plaça la vieille à côté d'elle ; Georges et Jim se mirent devant elles, et Phinéas se campa au premier rang.

—Adieu, mes amis ! dit Siméon.

—Dieu vous garde ! répondirent tous les voyageurs.

La charrette roula sur le sol glacé, et le bruit des roues empêcha toute conversation. La route était bordée de grands bois, de plaines stériles, de vallées onduleuses. Le petit Henri ne tarda pas à s'endormir, et tomba pesamment sur le sein de sa mère. La pauvre vieille oublia ses frayeurs, et les yeux d'Elisa même se fermèrent. Phinéas était le plus alerte de la compagnie, et charmait les ennuis de sa longue conduite en sifflant des airs un peu profanes pour un quaker.

Vers trois heures, Georges entendit bien clairement le sabot d'un cheval qui arrivait derrière la charrette. Il donna un coup de coude à Phinéas, qui arrêta ses chevaux pour écouter.

—Ce doit être Michaël, dit-il ; il me semble reconnaître l'allure de sa jument.

Il se leva et allongea la tête du côté d'où partaient les sons. Il aperçut dans la pénombre, à la cime d'une colline lointaine, un homme qui accourait au galop.

—C'est lui, je le crois ! dit Phinéas.

Georges et Jim sautèrent à bas de la charrette avant de réfléchir à ce qu'ils avaient à faire. Tous les voyageurs, dans un profond silence, tournèrent les yeux vers le messager qu'ils attendaient. Il approchait, il disparut dans un fond ; mais on entendait de plus en plus distinctement les pas précipités de son cheval. Enfin on le vit surgir au sommet d'une éminence, à portée de la voix.

—Oui, c'est Michaël, dit Phinéas. Holà ! Michaël, par ici !

—Phinéas, est-ce toi ?

—Oui. Quelles nouvelles ? Est-ce qu'ils arrivent ?

—Ils sont derrière nous, au nombre de huit ou dix, échauffés par l'eau-de-vie, jurant et écumant comme des loups.

En ce moment même, la brise apporta le son lointain du galop de plusieurs chevaux.

—Remontez, mes amis, remontez vite, s'écria Phinéas. Si vous devez combattre, allons, un peu plus loin.

Georges et Jim rentrèrent dans la voiture ; Phinéas fouetta les chevaux ; la charrette courut rapidement sur le sol glacé ; mais le bruit des cavaliers qui arrivaient devenait plus distinct. Les femmes l'entendirent, mirent la tête en dehors, et virent sur le penchant d'une côte plusieurs individus dont la silhouette se détachait en noir sur le ciel rougeâtre de l'orient. Bientôt les persécuteurs signalèrent la charrette, que sa couverture de toile blanche faisait reconnaître de loin, et poussèrent de féroces cris de victoire. Elisa se sentit défaillir en serrant son enfant contre son sein. La vieille pria et sanglota. Georges et Jim étreignaient d'une main convulsive la crosse de leurs pistolets.

La troupe ennemie gagnait du terrain. La charrette tourna subitement et s'arrêta devant un rocher escarpé, qui s'élevait solitairement au milieu de la plaine. Ce bloc isolé, sorte de forteresse naturelle, était bien connu de Phinéas, qui s'y était souvent arrêté pendant ses chasses, et c'était pour l'atteindre qu'il avait fait diligence.

—Mettez pied à terre et gravissez avec moi ces rochers, dit Phinéas : Michaël, attache ton cheval à la charrette ; va trouver Amariah, et dis-lui d'accourir avec ses enfants pour parler à ces coquins.

En un clin d'œil tout le monde fut en route.

—Je me charge de l'enfant, reprit Phinéas en prenant Henri dans ses bras, veillez sur les femmes, et courez de toutes vos jambes.

On n'avait pas besoin d'exhortation. Les fugitifs escaladèrent une haie, et se dirigèrent en toute hâte vers le rocher. Les clartés mélangées des étoiles et de l'aurore leur firent voir les traces d'un sentier qui menait au sommet du bloc.

—Avançons ! cria Phinéas ; et tenant l'enfant dans ses bras, il grimpa avec l'agilité d'une chèvre. Jim monta le second, portant sur ses épaules sa vieille mère tremblante. Georges et Elisa formèrent l'arrière-garde.

Les persécuteurs s'arrêtèrent au pied de la haie, et descendirent de cheval en vociférant.

Les fugitifs étaient parvenus en haut du plateau, et marchaient un à un dans un étroit défilé. Tout à coup, ils trouvèrent le sentier barré par un ravin ou une crevasse profonde d'environ quatre pieds de largeur. Phinéas la franchit aisément. Il y avait au delà une masse rocheuse, dont les flancs droits et perpendiculaires, comme ceux d'un château, étaient séparés du reste du bloc. Elle était couronnée par une plate-forme couverte de mousses blanchâtres et de lichens crépus.

—Sautez, cria-t-il, il s'agit de la vie.

L'espace fut franchi ; et les fuyards s'empressèrent de construire avec des pierres un ouvrage avancé qui les dérobaux regards des assiégeants.

—Nous voilà tous réunis, dit Phinéas ; qu'ils nous attaquent s'ils le peuvent ! Il faudra qu'ils passent un à un entre ces deux rochers sous le feu de nos pistolets.

—Je le vois, dit Georges ; mais comme cette affaire est la nôtre ; laissez-nous en courir seuls les risques.

—Tu es libre de combattre, Georges, dit Phinéas en mâchant quelques feuilles de mûrier sauvage, mais tu permettras que je surveille les opérations. Nos ennemis délibèrent entre eux et lèvent la tête en l'air comme des poules

qui s'apprêtent à voler sur le juchoir. Ne ferais-tu pas bien de les haranguer avant qu'ils tentent leur ascension, pour les avertir qu'ils seraient canardés à bout portant ?

La bande assaillante se composait de nos vieilles connaissances Tom Loker et Marks, de deux constables, et de quelques chenapans recrutés à la taverne, qui, séduits par l'appât d'un peu d'eau-de-vie, avaient consenti volontiers à s'employer pour rattraper des nègres.

—Eh bien ! Tom, dit un des satellites, voilà vos lapins pris au gîte.

—Oui ; je les ai vus monter sur ce roc, et voici un sentier. Je vais les suivre ; ils ne peuvent m'échapper, et dans quelques minutes ils seront tous dépistés.

—Mais, dit Marks, s'ils tiraient sur nous du haut de leur forteresse, ce serait fâcheux.

—Comme ça vous ressemble ! s'écria Tom d'un ton railleur : vous êtes toujours d'avis de sauver votre peau ; mais ne craignez rien, ils sont morts de peur.

—Je ne vois pas pourquoi je ne penserais pas à sauver ma peau ; je n'ai que celle-là : et les nègres se battent quelquefois comme des diables.

En ce moment Georges parut sur le plateau, au-dessus de leur tête, et cria d'une voix assurée :

—Messieurs, qui êtes-vous, et que cherchez-vous ?

—Nous cherchons une bande de nègres marrons, répondit Tom Loker ; Georges Harris, sa femme et leur fils ; Jim Selden et une vieille femme. Nous avons contre eux un mandat d'arrêt, et des officiers de justice nous accompagnent. Êtes-vous Georges Harris, qui appartient à M. Harris, du comté de Shelby, dans l'Etat de Kentucky ?

—Je suis Georges Harris. Un certain Harris, du Kentucky, me réclamait comme sa propriété ; mais à présent je suis un homme libre ; je foule un sol libre ; ma femme et mon enfant, mon ami Jim et sa mère, sont ici : nous avons des armes et l'intention de nous défendre. Vous pouvez monter, si vous le voulez ; mais le premier qui vient à portée de nos balles est un homme mort, et ses compagnons auront successivement le même sort.

—Allons, allons, jeune homme, dit un personnage gros et poussif en se mettant en avant ; votre langage est inconsidéré. Nous sommes officiers de justice, nous avons de notre côté la loi et la force ; vous feriez donc mieux de vous rendre tranquillement sans attendre qu'on vous y contraigne.

—Je sais bien que vous avez de votre côté la loi et la force, reprit Georges avec amertume. Vous voulez emmener ma femme à la Nouvelle-Orléans pour la vendre, étaler mon fils comme un veau sur le marché, renvoyer la mère de Jim à la brute qui la rouait de coups parce qu'il ne pouvait pas maltraiter son fils. Vous voulez nous remettre, Jim et moi, sous le talon de ceux qui se disaient nos maîtres, et qui nous préparent le fouet et les tortures. Si vos lois vous soutiennent dans vos projets, c'est une honte pour vous et pour elle ! mais vous ne nous tenez pas encore. Nous ne reconnaissons pas vos lois, nous renions votre pays ; nous sommes libres, et, par le Dieu qui nous a créés, nous combattons pour notre liberté jusqu'à la mort.

En faisant sa déclaration d'indépendance, Georges était debout sur la cime du rocher. Des lueurs de l'aube coloraient ses joues basanées, l'indignation et le désespoir étincelaient dans ses yeux. Comme s'il en eût appelé de l'homme à la justice divine, il leva les mains vers le ciel. Sa hardiesse, son regard, sa voix, son attitude impressionnèrent les agresseurs, à l'exception de Marks. Celui-ci, armant résolument son pistolet, tira sur Georges,

pendant que ses compagnons demeuraient plongés dans le silence de la stupeur.

—Peu importe qu'on le ramène mort ou vif dans le Kentucky, dit-il froidement en essuyant son pistolet sur la manche de son habit.

Elisa poussa un cri. Georges recula involontairement ; la balle lui avait effleuré les cheveux, et passant à-peu de distance des joues d'Elisa, elle était allée se loger dans un tronc d'arbre.

—Ce n'est rien, dit Georges avec calme.

—Au lieu de discourir, tu devrais plutôt te mettre à l'abri, dit Phinéas, ce sont de francs coquins.

—Allois, Jim, reprit Georges, ayez en même temps que moi l'œil sur cette passe : le premier qui paraîtra, je m'en charge ; vous tirerez sur le second, et ainsi de suite. Il ne faut pas user deux balles pour un seul de ces misérables.

—Mais si vous ne touchez pas ?

—Je toucherai, répliqua Georges avec assurance.

—Il y a de l'étoffe dans ce garçon-là, murmura Phinéas entre ses dents.

Pendant les assiégeois manifestaient de l'indécision.

—Il faut que vous ayez blessé quelqu'un, dit un officier de justice : j'ai entendu un cri.

—Je vais m'assurer du fait, dit Tom Loker : je n'ai jamais eu peur des nègres, et je ne commencerai pas aujourd'hui. A l'assaut ! Qui veut me suivre ?

Georges entendit ces mots, et braqua son arme vers l'issue du défilé.

Un des plus courageux de la bande suivit Tom Loker ; et, l'avant-garde s'étant ainsi formée, tout le détachement entreprit l'ascension, les derniers poussant les premiers plus vite que ceux-ci ne l'auraient désiré. Au moment où la figure massive de Tom Loker se montra au bord de la ravine, Georges fit feu ; mais, quoique blessé au côté, Tom ne recula pas. Il fit entendre un mugissement de taureau en furie, et sauta sans hésitation pour tomber au milieu des assiégés ; mais Phinéas s'était avancé, et, le repoussant avec ses longs bras :—Ami ! lui dit-il, on a pas besoin de toi ici.

Tom tomba dans la ravine d'une hauteur de trente pieds, en roulant au milieu des pierres, des broissailles et des arbustes. Il se serait tué, si sa chute n'avait été amortie par les branches d'un gros arbre auxquelles ses habits s'accrochèrent.

—Miséricorde ! ce sont des démons ! s'écria Marks en dirigeant la retraite avec plus d'activité qu'il n'en avait mis à monter. Toute la bande se culbuta sur ses traces, et le gros officier de justice se distingua spécialement par une précipitation qui le mit hors d'haleine.

—Camarades, dit Marks, allez ramasser Tom Loker pendant que je vais chercher du renfort.

Et, sans prendre garde aux railleries ou même aux huées de ses complices, il remonta à cheval et s'éloigna.

—Quelle vermine ! dit un des auxiliaires recrutés dans la taverne : nous faire agir pour ses intérêts, et nous abandonner lâchement !

—En tout cas, reprit un autre, il faut relever son ami ; mais le diable m'emporte si je m'inquiète qu'il soit mort ou vivant !

Guidés par les gémissements de Tom Loker, les auxiliaires se frayèrent un passage à travers les buissons, les souches, les arbres abattus, jusqu'à l'endroit où le héros gisait tout éclopé, passant alternativement des plaintes aux jurons avec une égale véhémence.

—Vous criez bien fort, dit un d'eux : votre blessure est-elle grave ?

—Est-ce que je sais ? Emportez-moi... Au diable cet infernal quaker ! Sans lui je lesais dégringoler quelqu'un avec moi.

On aida le blessé à se lever, et on soutint sous les aisselles, et on parvint ainsi à le mener auprès des chevaux.

—Tout ce que je demanderais, ce serait de retourner à la taverne. Donnez-moi un mouchoir, un linge quelconque pour étancher le sang...

Georges était au guet, il vit les gens qui assistaient le blessé essayer de le mettre en selle ; mais, après d'inutiles tentatives pour s'y maintenir, il chancela, et tomba lourdement sur le sol.

—J'espère qu'il n'est pas tué ! dit Elisa.

—Pourquoi pas ? répartit Phinéas ; il n'aurait que ce qu'il mérite.

—Mais après la mort vient le jugement, reprit Elisa.

Oui, dit la vieille négresse, qui pendant cette rencontre n'avait cessé de prier suivant les rites des méthodistes, c'est une conjecture bien terrible pour l'âme d'un être humain.

—Sur ma parole, je crois qu'ils l'abandonnent ! reprit Phinéas.

C'était la vérité. Après s'être concertés entre eux, tous les hommes de la bande enfourchèrent leurs montures et partirent au galop. Dès qu'on les eut perdus de vue, Phinéas proposa de descendre.

—Nous allons, dit-il, être obligés de faire un bout de chemin à pied pour retrouver Michaël, qui nous attend plus loin avec la charrette. Nous le rejoindrons bientôt ; nous ne sommes pas à plus de deux milles de notre destination, où nous serions déjà si la route n'était pas mauvaise.

Après avoir escaladé la haie, les fugitifs aperçurent leur charrette qui revenait sous l'escorte de quelques cavaliers.

—Bravo ! s'écria joyeusement Phinéas, voilà Michaël, Stephen, Amariah ! Maintenant nous sommes aussi en sûreté que si nous avions atteint notre gîte.

—En ce cas, arrêtons-nous, dit Elisa, et tentons quelque chose pour ce pauvre homme ; il semble souffrir beaucoup.

—Notre devoir est de le secourir, dit Georges. Emmenons-le.

—Pour le faire panser par des quakers ! dit Phinéas ; soit, je ne m'y oppose nullement. Voyons comment il va.

A l'époque où le quaker avait mené la vie de chasseur dans les forêts, il avait acquis de grossières notions de chirurgie ; il s'agenouilla à côté du blessé pour examiner la plaie.

—Marks, est-ce vous ? demanda Tom Loker d'une voix faible.

—Tu l'appelleras vainement, ami ; Marks s'inquiète peu de toi, pourvu qu'il tire ses grègues sauvées. Il y a longtemps qu'il a décampé.

—Je crois que je suis flambé, dit Tom Loker ; la vile canaille me laissera mourir seul ! Ah... ma mère m'avait toujours prédit ce qui m'arrive !

—Entendez-vous ce pauvre homme ? dit la vieille négresse : il appelle sa mère. Je ne puis m'empêcher de le plaindre.

—Doucement, doucement, dit Phinéas au blessé, qui se débattait et le repoussait avec un reste d'énergie, ne fais pas le méchant. Tu es perdu si je ne réussis à arrêter le sang.

—C'est vous qui m'avez jeté du haut du rocher, répondit Tom Loker.

—Tu nous aurais jetés tous à bas si l'on ne t'avait prévenu. Point de récriminations ; laisse-moi t'appliquer un bandage ; nous n'avons pas de rancune ; nous voulons te transporter chez une personne qui te prodiguera des soins maternels.

Tom poussa un soupir et ferma les yeux ; la vigueur et la résolution des

hommes de son espèce tiennent essentiellement au physique, et s'écoulent avec le sang. L'abattement de ce colosse était vraiment digne de pitié.

La seconde troupe de quakers approcha. On dégarnit les bancs de la charrette ; les peaux de bison, pliées en quatre, furent disposées d'un côté, et quatre hommes, non sans peine, étendirent sur ce lit Tom Loker. Pendant qu'on le transportait, il perdit complètement connaissance. La vieille négresse, dans l'excès de sa compassion, lui appuya la tête contre son sein. Elisa, Georges et Jim s'arrangèrent comme ils purent de l'autre côté du véhicule, et l'on se remit en route.

—Que pensez-vous de lui ? dit Georges, qui était assis auprès de Phinéas sur le siège de son docteur.

—Les chairs seules sont entamées ; mais les contusions et les écorchures qu'il s'est faites en tombant ont aggravé son état. Il est épuisé par le sang qu'il a perdu ; mais il en reviendra, et la leçon lui sera peut-être salutaire.

—Je suis content de ce que vous me dites, répondit Georges ; il m'eût été pénible de l'avoir tué, même pour une cause juste.

—Oui, dit Phinéas, tuer un homme ou même une bête, c'est toujours une vilaine opération. J'ai été grand chasseur dans le temps, et je te dirai que j'ai vu des daims blessés et mourants me regarder avec des yeux qui me faisaient vraiment repentir de les avoir tués. S'il s'agit d'un homme, l'affaire est plus grave encore ; car, comme le disait ta femme, le jugement vient après la mort. Je ne trouve donc pas que les idées de notre secte soient trop sévères là-dessus.

—Que ferons-nous de ce pauvre diable ? demanda Georges.

—On va le porter chez Amariah. Sa vieille grand'mère, qu'on appelle Dorcas, est étonnante pour soigner les malades. C'est naturel chez elle, et elle n'est bien à sa place qu'au chevet d'un homme qu'il faut médicamenter. Grâce à cette bonne vieille, sois sûr que ton blessé sera sur pied dans une quinzaine.

Au bout d'une heure nos voyageurs fatigués s'arrêtèrent dans une ferme, où on leur offrit un déjeuner copieux. Tom Loker fut déposé avec soin sur une couche plus propre et plus moelleuse que celle qu'il avait coutume d'occuper. On mit un appareil sur sa blessure, et il resta couché sur le dos comme un enfant fatigué, ouvrant et fermant languissamment les yeux, les promenant sur les rideaux blancs et sur les figures qui glissaient sans bruit dans la chambre.

Nous le laisserons momentanément dans cette situation pour retourner auprès du père Tom.



CHAPITRE XVIII.

TRIBULATIONS DE MISS OPHELIA.

Notre ami Tom, dans ses naïves rêveries, comparait souvent sa destinée à celle de Joseph en Egypte. En effet, son sort s'améliorait de jour en jour, et l'analogie était par conséquent plus sensible.

Saint-Clare était indolent, et ne tenait pas à l'argent. Jusqu'alors l'achat des provisions avait été fait par Adolphe, qui était aussi négligent que son maître, et tous deux gaspillaient à l'envi. Accoutumé depuis longues années

à administrer les biens de M. Shelby, le père Tom remarqua avec une douleur réelle les folles dépenses qui se faisaient dans la maison de Saint-Clare, et il se permit quelques observations indirectes et timides.

D'abord Saint-Clare l'employa accidentellement ; puis, frappé de sa capacité, de la solidité de son esprit, il lui confia des affaires en plus grand nombre, et finit par le charger du marché. Adolphe se plaignit en vain d'être déposé.

— Laissez faire Tom, lui répondit le maître ; vous achetez à tort et à travers tout ce dont vous croyez avoir besoin, Tom calcule la dépense et m'empêche de me ruiner.

Investi de la confiance illimitée d'un maître insouciant qui lui remettait des billets sans les regarder, et qui empêchait la monnaie sans compter, Tom avait toute facilité pour être un malhonnête homme ; mais sa franchise et sa foi chrétienne le préservèrent des tentations. Il se croyait astreint à une fidélité d'autant plus scrupuleuse, qu'il avait la libre disposition des deniers.

Adolphe avait un caractère tout différent. Irréfléchi, personnel, gâté par un maître qui trouvait plus commode de tolérer que de diriger, il établissait entre le mien et le sien une confusion dont Saint-Clare lui-même s'inquiétait parfois. Son bon sens lui disait qu'il montrait à l'égard de ses esclaves une indulgence dangereuse. Il était poursuivi d'une espèce de remords chronique, qui n'était pas quelquefois assez fort pour amener une révolution dans l'économie domestique. Il excusait les fautes les plus graves, parce qu'il comprenait que ses serviteurs n'y seraient point tombés s'il eût rempli convenablement son rôle.

Tom éprouvait pour son jeune maître un étrange mélange de dévouement, de respect et de sollicitude paternelle. Saint-Clare ne lisait jamais de livres de piété, n'allait jamais à l'église, plaisantait librement sur tous les sujets qui se présentaient. Il passait les soirées du dimanche à l'Opéra, fréquentait les clubs, assistait à des soupers où l'on buvait outre mesure. De toutes ces circonstances, Tom avait conclu que son maître n'était pas chrétien ; aussi priait-il souvent Dieu de le convertir. Il osait même, avec le tact qu'on remarque chez les nègres, dire à l'occasion sa façon de penser.

Ainsi, huit jours après le dimanche dont nous avons parlé, Saint-Clare à la suite d'un festin prolongé, fut reporté chez lui vers deux heures du matin dans un état où la matière dominait évidemment l'intelligence. Tom et Adolphe l'aiderent à se coucher ; ce dernier trouvait l'aventure très-plaisante, et riait de la simplicité de son compagnon, qui manifestait une profonde horreur.

Le lendemain, Saint-Clare, en robe de chambre et en pantoufles, était assis dans son cabinet, il venait de charger Tom de diverses commissions, et le voyant immobile devant lui, il lui dit :

— Eh bien, Tom ? qu'attendez-vous encore ? Tout n'est-il pas en règle ?

— J'ai peur que non, mon maître.

Saint-Clare posa sa tasse de café sur la table, et regarda fixement l'esclave.

— Qu'y a-t-il, ami Tom ? vous êtes grave et solennel comme un tombeau.

— J'ai de la peine, mon maître ; j'avais toujours cru que vous étiez bon pour tout le monde.

— Ne le suis-je pas ? Allons, que voulez-vous ? vous avez quelque chose à me dire, et c'est la préface.

— Monsieur a toujours été bon pour moi : je n'ai pas à me plaindre sous ce rapport ; mais il y a quelqu'un pour lequel monsieur n'est pas bon.

—Qu'entendez-vous par là? Quelle lubie vous prend? Expliquez-vous.

Cette nuit, sur les deux heures, j'ai fait mes observations; j'y ai réfléchi depuis. Mon maître n'est pas bon pour lui-même.

En disant ces mots, Tom tourna le dos et mit la main sur le bouton de la porte. Saint-Clare rongit jusqu'aux oreilles, mais il se mit à rire en même temps.

—Est-ce là tout? dit-il gaiement.

—Tout! répondit Tom, et il se retourna brusquement pour tomber à genoux. —Oh! mon cher jeune maître, je crains que vous n'alliez à votre perte corps et âme. Le bon livre l'a dit: "Le péché mord comme un serpent et pique comme une couleuvre," mon cher jeune maître!

Les sanglots étouffèrent la voix de Tom.

—Pauvre insensé! dit Saint-Clare, qui avait lui-même les larmes aux yeux. Levez-vous, Tom! je ne vaudrais pas la peine qu'on pleure pour moi.

Mais Tom refusa de se lever, et prit un air suppliant.

—Je ne veux plus partager leurs folies, reprit Saint-Clare; je ne sais pourquoi j'en ai été si longtemps le complice. J'ai toujours méprisé ces débauches, et je m'en suis voulu d'y prendre part. Consolez-vous, Tom, et allez vous acquitter de vos commissions. Je vous donne ma parole d'honneur que vous ne me reverrez plus dans cet état.

Tom s'essuya les yeux et sortit enchanté.

—Je lui tiendrai parole, se dit Saint-Clare resté seul.

Jamais en effet Saint-Clare ne manqua à sa promesse; le sensualisme grossier n'était pas son défaut prédominant.

Occupons-nous maintenant des nombreuses tribulations de miss Ophélie, qui était entrée dans l'exercice de ses fonctions de gérante.

Il y a une différence sensible entre les esclaves des établissements du Sud, suivant le caractère et la capacité des maîtresses de maison. Dans les Etats du Midi comme dans ceux du Nord, certaines femmes, douées d'une aptitude extraordinaire, soumettent à leur volonté, sans rigueur, avec une facilité apparente, les divers membres de leur domesticité. Elles savent établir entre eux l'harmonie, utiliser leurs spécialités, compenser l'inexactitude des uns par le zèle des autres. Si elles ne sont pas communes dans les Etats du Sud, c'est qu'elles sont rares dans le monde entier; mais on les y rencontre aussi souvent que partout ailleurs, et l'organisation sociale particulière à ces Etats offre à ces maîtresses de maisons une occasion brillante de développer leurs talents domestiques.

Telle était madame Shelby; telle n'était pas Marie Saint-Clare. Indolente et puérile, sans esprit de conduite et de prévoyance, cette dernière ne pouvait avoir que des serviteurs semblables à elle. Le tableau qu'elle avait fait à Miss Ophélie de la confusion qui régnait au logis était de la plus complète exactitude, mais Marie s'était bien gardée de dire qu'elle était la cause première du désordre.

(La suite au prochain numéro.)

LES DEUX PROSCRITS AU NIAGARA. (*)

A MON AMI REGNIER, PEINTRE.

—Frère, vois-tu là bas, où le fleuve est immense
 Un rocher qui se dresse hardi dans sa puissance ;
 Il oppose au torrent sa poitrine de fer
 Et l'écume bondit impuissante dans l'air.
 On dirait un géant qui, pendant la tempête,
 Voit la foudre tomber sans détourner la tête
 Et repousse du pied le pan du vieux manoir
 Qui se déchire et jette un cri de désespoir :
 On dirait un gardien que Dieu placa lui-même
 Pour imposer aux flots sa volonté suprême.—
 —Frère, le bois frémit : Ce roc est orgueilleux
 Et semble attaché là comme une étoile aux cieux ;
 Vois-tu, sur les vieux pins, cette étoile qui brille
 Semblable au doux regard d'une innocente fille :
 Elle fuit, disparaît ; le ciel est toujours bleu
 Et demain, le soleil de son rayon de feu
 Aura du firmament chassé chaque étincelle.
 Eh bien ! ce roc durci, qui brisa la nacelle
 De l'Indien, enroulé dans la vague en courroux,
 Planté dans le granit, scellé jusqu'aux genoux,
 Est l'emblème pompeux des trônes de ce monde.
 C'est l'*empire* écrasant une soule qui gronde

.....
 Mais qu'importe le temps ? La vague montera,
 Et dans des soubresauts, rapide, emportera
 Le rocher insolent et l'*éternel* empire.
 Empereur insensé, n'est-ce pas du délire
 Que de vouloir aux flots opposer un rempart,
 Au lion affamé présenter une part,
 Aux révolutions décrire une barrière,
 Aux peuples haletants enlever la lumière ?
 Frère, écoute plutôt : Le bois a frissonné,
 Et le sapin du Nord au front découronné
 Se balance en criant sous le vent qui murmure ;
 Les arbres s'entrechoquent et roulent sur la terre,
 Le sol tremble et se crispe : entends-tu le tonnerre ?
 La nature a craqué, le ciel est en fureur,
 Le nuage s'entrouvre..... O frère, sois sans peur !
 Nous pouvons nous blottir derrière cette pierre,
 Et, recueillis tous deux dans la sainte prière,
 Contempler à genoux le monde bouleversé.
 Vois le fleuve à nos pieds écumant, courroucé,
 Se tordre dans son lit, bouillonner avec rage,
 Rouler comme la foudre, entraîner au passage
 Des quartiers de montagne et le chêne géant,
 Tomber avec fracas dans l'abîme béant,
 Et rejaillir soudain en des flots de poussière
 Comme un nuage blanc roulé dans l'atmosphère.

(*) Ces vers sont inédits. Ils nous furent envoyés, il y a un an, par leur auteur, pauvre proscrit que les vicissitudes de l'exil avaient conduit aux Chutes du Niagara. La beauté lyrique du morceau en justifie certainement l'insertion dans une publication littéraire.

Vois, le rocher n'est plus, le torrent a passé ;
 Le ciel redevient bleu, la tempête a cessé.
 Dormons sur cette mousse en pensant à la France
 Qui, le sein déchiré, s'endort dans la souffrance,
 A nos mères en deuil qui pleurent chaque jour
 Et des fils exilés attendent le retour.—
 Oh ! oui, pauvres enfants, dormez après l'orage.
 Le vent ne souffle plus, et la brise au feuillage
 Apporte des soupirs chastes, mélodieux,
 Et l'étoile paraît suave dans les cieux.
 Brodez de filés d'or un poétique rêve,
 Et qu'aux mêmes pensées votre âme se soulève,
 Vos mains serrent vos mains au moment du réveil.
 Rêver, c'est parfumer la vie et le sommeil ;
 C'est dorer l'horison et chanter l'espérance ;
 C'est croire à l'avenir ; c'est azurer la France.
 La France ! n'est-ce pas ? C'est le temple sacré
 Où votre cœur s'en va radieux, inspiré ;
 Où monte votre amour ardent, mélancolique.
 La France, mes enfants, c'est l'épouse mystique,
 Qui vous attend sans doute en voilant son front !

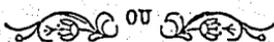
.....
 Enfants, rêvez toujours et, que le souvenir
 Comme une goutte d'eau, vienne vous rafraîchir.
 Là bas, c'est un beau nid où veillait votre mère ;
 La mère par des chants vous ferme la paupière,
 Sait essuyer vos pleurs et vous montrer le ciel.
 A votre lèvre rose elle donnait le miel,
 Et, bouclant vos cheveux avec sa main blanche,
 Elle vous murmurait, lorsque l'ombre se penche,
 La prière au Seigneur, un hymne à l'Éternel.
 Là bas, c'est le vieux père au regard solennel,
 Qui cherche un fils absent du foyer domestique.
 Plus loin, c'est le taillis où la Vierge pudique
 Serrée à votre bras vers le tomber du jour,
 Se promenait pensive et sans parler d'amour.
 C'est là, près du ruisseau, qu'à vos côtés assise,
 Ses cheveux dénoués au souffle de la brise,
 Elle vous regardait de son œil languissant
 Et jetait une fleur au limpide courant.
 Vous souvient-il qu'un soir elle s'enfuit légère
 Et de pleurs arrosa sa couche solitaire ?
 Elle a tout pardonné : mais bien seule aujourd'hui
 Elle s'en vient rêver à lui, toujours à lui :
 Vous souvient-il encore de cette blonde fille
 Qui pour vous visiter franchissait une grille,
 Celle de la prison humide et sans soleil,
 Et puis vous apportait un sourire vermeil ?
 Vous souvient-il ?.....

Ami, finissons notre rêve ;
 Lavons nos pieds poudreux à l'onde, sur la grève,
 Et reprenons gaiement notre bâton de houx.
 Le Mexique, mon frère, est encor loin de nous !—

(Chutes de Niagara.)

J. GENTIL.

UN QUART D'HEURE DE RABELAIS, (*)


 CONFSSION D'UNE CI-DEVANT GLACE-PSYCHE
 A UN EX-FAUTEUIL-VOLTAIRE TRIPÈDE.


CHAPITRE II.

(Suite)

—Ciel ! exclama l'actrice ; Ils arrivent ; ils vont vous arrêter !

—M'arrêter ! Allons donc, chère Marie, vous plaisantez.

Un rude coup de crosse ébranla la porte du boudoir.

—Entrez, dit froidement le jeune homme, qui venait d'apprêter une paire de pistolets et les avait déposés sur la table.

La porte s'ouvrit ; une dizaine de sans-culottes armés de piques et de fusils pénétrèrent dans l'appartement.

—Es-tu le citoyen Lucien Morlaix, dit, en s'avançant, celui qui paraissait le chef de la troupe.

—Oui.

—Moi, Cornélius Agrippa, j'ai contre toi un mandat d'amener.

—D'où émane-t-il ?

—Du club des Jacobins. Il est signé par le citoyen Brutus Scævola, ton accusateur.

—César d'Odessan ! s'écria Florida stupéfaite. César d'Odessan son accusateur ! Oh ! le misérable ! moi qui lui ai rendu les preuves de sa trahison !

—Allons, dit le commandant ; pas de résistance, dispose-toi à nous suivre.

—Je n'ai point à répondre aux inculpations mensongères d'un ci-devant, répondit M. Morlaix.

—Tu t'arrangeras là-bas.

—Je ne sortirai pas d'ici.

—Oh ! c'est ce que nous allons voir.

—Lucien ; je vous en supplie, s'écria la comédienne, rendez-vous, mon ami.

—Non, répliqua-t-il d'un air sombre ; retirez-vous, Marie.

—Empoignez-moi le récalcitrant, vous autres, fit le chef à ses hommes.

Ceux-ci se portèrent en avant ; mais Lucien, se retranchant dans un angle du boudoir, ses pistolets aux poings, se mit sur la défensive.

—Je brûle la cervelle, au premier qui bouge, cria-t-il d'un air déterminé.

Je frissonnais sur mes pieds.

Marie s'était précipitée entre Lucien et les sans-culottes.

—Écartez cette femme, écartez cette femme, hurla Cornélius Agrippa, plaçant sa main calleuse sur l'épaule de Florida.

Mais, à ce moment, Lucien pressa la détente d'un des pistolets et le commandant tomba mort, en proférant un épouvantable juron. Les sans-culottes se ruèrent sur l'adolescent, qui, de ses trois autres coups, abattit encore deux hommes. Quoique criblé de blessures, il allait s'élancer et se frayer un passage à travers les assaillants, quand il reçut, en pleine poitrine, une balle qui l'étendit sans vie sur le tapis.

(*) Voir les Numéros de la *Ruche Littéraire* des mois de mars et d'avril.

L'engagement avait été court et meurtrier. Il avait coûté l'existence à quatre individus. Qu'était-ce que cela pour le lâche qui songeait à ramener en France la monarchie à la pointe des baïonnettes étrangères !

Ma maîtresse s'était évanouie pendant la mêlée, et moi j'avais eu ma part d'afflictions, car la hampe d'une pique m'ayant, par hasard, atteinte, au milieu du conflit, une cicatrice transversale me labourait toute la partie supérieure de la face.

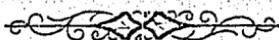
Ce fut ma deuxième, et malheureusement pas ma dernière infortune.

FIN DU DEUXIÈME CHAPITRE.

(La suite au prochain numéro.)

272

H. EMILE CHEVALIER.



DEVINEZ-VOUS ?

AIR :— *Vous vieillirez, ô ma belle maîtresse.*



Déjà l'automne a jauni le feuillage,
 Petits oiseaux vous cessez vos doux chants ;
 Triste et rêveur, je parcours le bocage
 Où je chantai le bonheur au printemps.
 Crédule enfant, dans l'amour de Lisette,
 J'avais tout mis, tout jusqu'à mon espoir.
 Arbres, témoins des jours que je regrette,
 Devinez-vous pourquoi je viens vous voir ?

Rien n'est changé dans ce bois solitaire :
 La brise encor fait frémir les rameaux.
 Sous ces tilleuls, la solâtre bergère
 Chante toujours en gardant ses troupeaux.
 Ici jadis, ma Lise était si belle,
 Pour la parer, quand je cueillais des fleurs.
 Arbres, je viens vous visiter sans elle :
 Devinez-vous pourquoi coulent mes pleurs ?

C'est que mon nom sur votre écorce grise
 Est mille fois inscrit auprès du sien :
 En les lisant, il me souvient de Lise,
 De notre amour, dont il ne reste rien ;
 Il me souvient de ces jours d'un autre âge,
 Dont mon cœur garde un pieux souvenir.
 Alors pleurant, arbres, sous votre ombrage,
 Devinez-vous pourquoi je veux mourir ?

V. BARON.

AGRONOMIE.

DE L'ÉDUCATION AGRICOLE DES FEMMES.

(Sous ce titre, nous recevons de M. Ossaye, Professeur d'Agriculture, et homme aussi versé dans la science des champs, qu'écrivain distingué, la communication suivante que nos lecteurs liront, sans doute, avec le plus vif intérêt. L'auteur nous fait espérer, qu'à ce premier article, ne se bornera pas la collaboration qu'il veut bien donner à la *Ruche Littéraire*; c'est une bonne fortune que nos populations rurales acceptent, nous en sommes sûrs, avec autant de bonheur que nous-mêmes.)

Une direction plus éclairée donnée à l'éducation des jeunes hommes de ce pays, leur fait maintenant envisager sous son véritable aspect la noble et utile profession d'agriculteur, qu'ils avaient d'abord inconsidérément méprisée; et, par la force des choses, l'avenir de la nouvelle génération se trouve dirigé vers les travaux des champs. Il est donc non seulement utile, mais absolument nécessaire de prédisposer les jeunes filles à devenir de bonnes ménagères de campagne et de les placer, par la similitude de l'éducation, à la hauteur des hommes dont elles sont appelées à partager un jour l'existence. Tel est le motif qui devrait déterminer toutes les personnes qui ont à cœur la prospérité du Canada et le bien-être de ses habitans à introduire dans l'éducation des femmes quelques connaissances nécessaires à la vie des champs.

Comme nous sommes de ceux qui font pour le bien de ce pays les vœux les plus ardens, (et nous en avons plusieurs fois donné des preuves non équivoques), on voudra bien nous permettre d'exprimer notre opinion sur cette matière délicate, et même de dire quelque chose des devoirs d'une fermière et des travaux auxquels elle doit prendre part.

Les devoirs d'une femme qui doit habiter la campagne, et qui est destinée à y jouer un rôle actif, sont bien autrement importans et plus étendus que ceux d'une femme qui habite la ville; celle-ci n'a que son ménage à diriger et peut éviter de se charger de l'éducation de ses enfans, parce qu'à la ville on a mille moyens de pourvoir à leur instruction; à la campagne, une femme ne doit pas seulement être mère et ménagère, il faut qu'elle joigne à ces titres celui d'institutrice primaire de ses enfans, et qu'elle ajoute à ces devoirs, la part qu'une femme doit prendre à la direction et aux travaux d'une ferme: cette part est loin d'être sans importance; elle est indispensable à la prospérité d'une exploitation agricole.

C'est de cette dernière partie de l'éducation des femmes que nous traiterons; quant à la première partie, elle est confiée à des mains trop habiles pour que nous croyions utile de nous en occuper: après tout, nous serions peut-être, quoique bien innocemment, fort mauvais conseiller.

On pensera sans doute que l'étude de l'agriculture et les soins qu'exige une ferme sont des objets bien sérieux pour une jeune fille; mais l'étude de la grammaire, de l'arithmétique, de l'histoire et de la géographie est-elle moins sérieuse? eh bien! si l'on considère l'instruction agricole comme aussi importante, qu'on l'aborde sans plus de crainte et qu'on la poursuive avec la même persévérance, je crois que les résultats de ce genre d'instruction l'emporteraient de beaucoup dans la balance des jouissances réelles de la vie.

Une ménagère de campagne a deux ménages à diriger: celui de sa famille et celui de la ferme; ils ne peuvent être communs; tous deux demandent les mêmes soins et une égale surveillance. Si la direction est quelquefois modifiée par les moyens de l'exécution, l'économie et l'ordre doivent présider à tout, dans les deux cas.

La basse-cour doit être entièrement sous la direction immédiate de la maîtresse de la maison, et cette basse-cour comprend la vacherie, la porcherie, l'éducation des volailles, les jardins et les vergers. La fermière doit être au courant de tous les travaux qui s'exécutent dans la ferme, afin de pouvoir les faire continuer en cas d'absence ou de

maladie de son mari et pour le seconder dans sa surveillance. Il est donc indispensable qu'elle connaisse toutes les pièces de terre et l'assolement auquel elles sont soumises. Les femmes de la ferme seront sous sa dépendance. Elle doit tenir un compte exact des recettes et dépenses de tout ce qu'elle dirige, afin de pouvoir facilement juger des pertes et des profits de la basse-cour et se rendre compte de la dépense du ménage.

DU JARDIN.

Pour cette partie de l'exploitation, une femme peut être, elle-même, son propre jardinier, pourvu toutefois que le terrain ne soit pas de trop grande étendue. Si sa position lui permet de se faire seconder par un *engagé*, elle aura soin de surveiller constamment toutes ses opérations pour empêcher qu'il ne tombe dans le péché de négligence, elle s'assurera que les semis et les plantations sont faites au temps opportun.

CHOIX DE L'EMPLACEMENT.

Le jardin doit être d'une étendue en rapport avec les besoins du ménage, et placé près de l'habitation pour que la surveillance soit possible à chaque instant. La partie du jardin la plus voisine de l'habitation sera le parterre. Un jardin sans fleurs n'est pas un jardin. Quelle est d'ailleurs la femme qui n'aime pas les fleurs, et qui, vivant loin des villes, ne se plairait pas à chercher dans la culture des fleurs son plus agréable délassement ?

Le jardin devra être soigneusement clos. On s'efforcera de l'abriter du côté du nord et de l'est, soit par un mur en bois ou en pierre, d'une hauteur de huit à neuf pieds, soit par une haie vive. Le *cénédier* fait de très bonnes haies ; nous dirons plus tard la manière de le cultiver.

LABOURS ET FAÇONS.

Il est rare que le terrain où l'on se propose d'établir un jardin soit naturellement assez riche pour recevoir cette destination, s'il n'est précisément amélioré. Les labours profonds, surtout ceux qui précèdent l'hiver, les fumures abondantes et les façons successives, renouvelées du printemps à l'hiver, finissent toujours par modifier essentiellement les qualités de la terre, mais c'est l'affaire du temps. Il faut sept à huit ans pour faire un bon jardin.

Les terres légères convenablement défoncées et épierrées, sont les plus favorables aux cultures potagères.

Les terres argileuses ont besoin, pour devenir terres à jardin, d'être amendées, selon leur degré de ténacité, avec le sable et la chaux.

Les terres argileuses veulent être défoncées à deux pieds au moins.

OSSAYE.

(La suite au prochain numéro.)



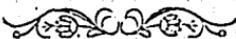
PENSÉE.

Le triomphe est la plus belle chose du monde : les *vive le Roi!* les chapeaux en l'air au bout d'une baïonnette ; les compliments du maître à ses guerriers ; la visite des retranchements, des villages et des redoutes ; la joie, la gloire, la tendresse..... Mais le plancher de tout cela est du sang humain, des lambeaux de chair humaine !

LES BRIGANDS ZERBINOS.

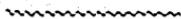


—LEONIDAS RODHOKANAI.—



FRAGMENTS D'UN VOYAGE

CHEZ LES MONTÉNÉGRINS.



.....
 —Ici, dis-je à Fernand, commence réellement pour nous notre voyage d'artistes. A toi l'album, à moi le carnet ; à tous deux le fusil.

Il ne me répondit qu'en ouvrant sa valise et en en retirant une boîte à couleurs, du papier et des pinceaux.

Je débourrai nos fusils, dont la charge était vieillie ; je glissai du gros plomb dans le canon droit et deux balles dans le canon gauche, et je fourrai dans les gibecières toutes ces petites choses si nécessaires en voyage et qu'avaient, jusque là, recélées les poches de nos paletots.

Mais pour nous aventurer dans les montagnes, il ne fallait plus songer au paletot et aux bottes fines : une vareuse à capuchon, un pantalon à blouse et fort large, un chapeau de feutre sans apprêt comme en portent les rapins, de gros souliers blancs ferrés et des guêtres montantes en peau de chèvre,—c'était notre nouveau costume. Cela fait, nous chargeâmes notre hôte de trouver le muletier monténégrin.

Il nous présenta une heure après, et tandis que nous déjeunions, un grand garçon de vingt-huit à trente ans, magnifiquement découplé, œil noir, barbe de jais, nez d'aigle et tournure lesté. Il savait quelques mots d'italien. Il nous dit qu'il était Monténégrin, de la tribu de Katounska, et qu'il faisait le commerce du miel qu'il apportait à Raguse ; qu'il retournait toujours à selle vide, et qu'il se chargerait de nos bagages et mettrait un mulet à notre disposition,—mais que nous serions forcés de séjourner à Cataro durant vingt-quatre heures, parce qu'il avait coutume de s'y arrêter chez un marchand grec qui lui vendait des étoffes.

—Qu'y a-t-il à voir à Cataro ? lui demandai-je.

—Le golfe.

—Et puis ?

—Rien.

—Alors, qu'y ferons-nous durant un jour ?

—Si vous ne craignez pas de vous aventurer dans les montagnes sans moi, je vous laisserai l'un des mulets et je vous rattraperai à Seldigaz.

—Qu'est-ce que Seldigaz ?

—Un petit village des Tcherniseka, à mi-chemin de Katounska mamahia's.

—Pourra-t-on nous y comprendre ?

—Oui, on y sait un peu de romain et d'italien.

Comme la perspective d'une excursion, sans guide, dans les gorges du Monte Negro, souriait assez à notre imagination, nous acceptâmes.

—Mais, continua le Monténégrin, prenez garde aux Zerbinos.

—Qu'est-ce que les Zerbinos ?

Il nous fit une peinture laconique, mais expressive des mœurs de ces Monténégrins sauvages.

—Diable ! grommelai-je.

—Au reste, continua-t-il, il vous suffit, pour que vous soyez en sureté, d'arriver à Seldigaz. Une fois là, vous demanderez l'hospitalité à un Monténégrin, et vous briserez avec lui un para ; vous en garderez une moitié chacun, et si, par la suite, les Zerbinos vous arrêtent, vous leur montrerez la vôtre, et ils vous laisseront aller. L'hôte d'un Monténégrin est sacré pour eux.

Je trouvai le moyen bon, et je le recommandai à ceux de mes lecteurs qui pourraient avoir un jour la fantaisie d'une excursion dans le Monte Negro.

—Mais, objectai-je, s'ils tombent sur nous avant notre arrivée à Seldigaz ?

—Dam ! fit le Monténégrin avec un geste de résignation : Dieu est grand.

—Ils nous dépouilleront donc ?

—Sans doute.

—Et si nous vous laissons nos bagages ?

—Alors ils ne vous prendront que ce que vous aurez sur vous.

—Eh bien ! vous nous donnerez un seul mulet, et vous garderez nos valises. Je demandai, tout bas, à l'hôte si l'on pouvait se fier à la probité du muletier.

—Comme à Dieu, répondit-il.

—Allons, dis-je à Fernand, procurons-nous deux ou trois livres de balles bien fondues, et à la grâce de Dieu ! Si les Zerbinos ont envie de nos fusils, ils les gagneront !

—J'emporte mes pinceaux, dit Fernand. Si les Zerbinos veulent me bien payer, je fais leur portrait à tous.

Le départ s'effectua dès le lendemain de notre arrivée à Raguse. Le Monténégrin chantait, en albanais, des chansons mélancoliques, cadencées au pas de son mulet, puis il nous faisait des questions sur notre révolution de France, se montrant enthousiaste de Napoléon.

Ce nom a pénétré partout, ainsi qu'un incendie colossal qui resplendirait sur le monde entier !

De Giardina au golfe de Cataro, notre voyage n'eut rien de bien extraordinaire ; nous cheminions alternativement Fernand et moi, et de temps à autre nous tirions un perdreau rouge qui s'enlevait du bord du sentier mal frayé que nous suivions.

Arrivés au lac, nous trouvâmes un grand bateau plat qui faisait le service habituel des voyageurs. Notre muletier rangea ses montures à l'avant, et nous dit que nous avions une heure pour nous promener :—le patron du bateau lui avait annoncé l'arrivée prochaine d'un négociant juif qui venait de Venise, et allait acheter des fourrures dans le Katounska. C'était lui qu'on attendait pour appareiller.

Nous profitâmes de la liberté pour dévorer un morceau de chèvre salée, une jatte de lait et quelques fruits. Le tout nous fut rendu par un pêcheur dont la cabane était au bord du golfe. Dans l'intervalle, l'Israélite arriva.

C'était un homme jeune et vigoureux, à l'œil hardi,—chose rare chez les juifs,—et portant en bandoulière une magnifique carabine de Béringer,—de l'air le plus martial du monde.

Deux domestiques italiens l'accompagnaient, montés sur des mulets, tandis qu'il avait, lui, un magnifique cheval barbe.

Il nous salua courtoisement, et, apprenant que nous allions au Monte Negro, il nous proposa de faire route avec lui.

—Cela tombe à merveille, lui répondis-je, car notre muletier s'arrête deux jours à Cataro, et nous eussions été fort embarrassés, ne connaissant aucunement la route des montagnes.

—Vous savez, fit-il avec un sourire où perçait une froide intrépidité, le danger qui menace ceux qui s'engagent dans la Zerbina sans un guide Monténégrin.

—Sans doute ; mais nous laisserons au nôtre tout notre bagage, et n'emporterons que nos fusils et de la menue monnaie.

—La précaution est bonne. Du reste, ajouta-t-il, mes domestiques sont armés, vous l'êtes, je le suis ; et nous pouvons à cinq, résister assez bien à quelque horde errante.

—Trouve-t-on des balles à Cataro ?

—J'en ai cinq ou six livres, —c'est plus qu'il ne nous en faut.

Comme nous causions, on coupa l'amarré, et le soir, quarante-huit heures après notre départ de Raguse, nous relâchions à Cataro.

Une méchante auberge dans le goût des locandas calabraises nous offrit un gîte et un souper.

Le lendemain, après avoir donné rendez-vous à notre muletier à Seldigaz, nous nous mettions en route dès le matin.

Vers midi, nous entrions dans les gorges sombres de la Zerbina.

Je n'oublierai de ma vie l'aspect imposant que produisirent sur moi ces rocs à pic, ces vallées étroites et noires, ces sentiers à peine tracés, où nous nous engageâmes.

Les Alpes, au pied desquelles je suis né, ne m'ont jamais paru si splendides d'horreur.

A chaque pas, des nuées de perdrix rouges et de ramiers sauvages s'enlevaient avec un bruit sourd que répétaient des échos multipliés ; et du bord du sentier qui longeait presque toujours un abîme perpendiculaire, les pierres qui roulaient sous les pieds de nos montures tombaient dans des précipices sans fond, avec un fracas étrange.

Fernand, qui avait passé son carton et sa boîte à couleur en bandoulière, s'arrêtait par moment pour esquisser un groupe de rochers et de sapins.

Tout à coup, à notre droite, un lièvre déboula d'une touffe de genévriers et se prit à gravir rapidement le talus. J'épaulai et j'allais faire feu, lorsque M. Viterbi, —c'était le nom du juif, —m'arrêta brusquement par le bras.

—Eh bien ! me dit-il, que faites-vous ?

—Vous le voyez, j'allais tuer ce lièvre.

—Gardez-vous-en, si vous ne voulez voir tomber en un quart d'heure deux cents Zerbinos sur nous, un coup de fusil tiré ici est répété par trois cents échos pour le moins.

Je rejetai mon fusil sur l'épaule et je souhaitai longue vie au pauvre animal qui venait de passer si près de la mort.

Mais la précaution de M. Viterbi fut inutile, car vers le soir, comme nous approchions de Seldigaz, un cri strident retentit près de nous, du milieu d'un bouquet de sapins. Je l'ai retenu, bien que je ne l'aie compris que plus tard. C'était une seule syllabe, *stach* ! prononcée d'une voix rauque et impérieuse.

Cela voulait dire : Arrête !

Et tout aussitôt, nous vîmes briller, aux derniers rayons du soleil, les canons des longs fusils albanais.

—Nous sommes pris, dit avec calme M. Viterbi, armez vos fusils, messieurs !

Il se fit alors ce bruit sec et métallique que produit le grand ressort en tournant sur la noix des platines ; —puis, un silence terrible d'une seconde...

Puis, un cri de colère sortit du bouquet, un éclair brilla, et une balle passa sur nos têtes en sifflant.

—Feu ! dit M. Viterbi.

Cinq éclairs pareils au premier illuminèrent la gorge, un nuage de fumée les suivit, —des imprécations se firent entendre... et lorsque, éclairs, cris et fumée se furent évanouis, nous pûmes voir simultanément trois vestes rouges rouler avec fracas dans l'abîme, tandis qu'une nuée de vestes pareilles sortait avec la rapidité de la foudre du bosquet de sapins, et tombait sur nous à portée de pistolets.

—Feu ! répéta M. Viterbi.

Mais à peine achevait-il, qu'un cri sourd s'échappait de sa poitrine, son fusil roulait à terre, —il ouvrait les bras, se renversait brusquement sur sa selle et glissait inerte au bord du sentier !...

Il avait été frappé au milieu du front.

Quant à nos quatre balles, une seule venait de renverser un Zerbino, —les autres avaient porté trop haut.

Alors avant que nous eussions eu le temps de recharger nos armes, nous nous vîmes entourés, cernés ; pressés par une trentaine de démons à face humaine avec des vestes rouges, des yeux sanglans et des dents blanches ; —trente poignards brillèrent sur nos poitrines, —un souffle de feu, —celui de leur haleine infernale, —passa sur nos visages, et j'avoue humblement que, bien que je ne me sois jamais cru un lâche, j'eus le vertige et le délire !

Je ne sais ce qu'éprouva Fernand ; —quant aux deux serviteurs du malheureux Viterbi, lâches comme les Italiens en général, ils s'étaient jetés à bas de leurs montures et demandaient grâce, agenouillés.

Mon grand-père paternel, officier, avant 89, de cette fameuse maison du roi (mousquetaires et gardes de corps), où la première condition d'admission était d'être brave comme Bayard, fut arrêté un soir, —comme il revenait à Paris, —par une bande de voleurs. Il avait une bonne épée, du fameux fournisseur Guillemain ; dans ses fontes, des pistolets chargés jusqu'à la gueule, —mais il donna tranquillement sa montre et les quelques louis qu'il avait sur lui, —pensant qu'il ne fallait pas, pour défendre un peu d'or, jouer une vie qui était à la France d'abord, au roi ensuite.

Bien que ma vie, à moi, fut parfaitement inutile à l'une et à l'autre, je suivis l'exemple de mon grand-père, et je rendis mon fusil. Fernand en fit autant, et les Zerbinos nous emmenèrent prisonniers.

Quand nous eûmes marché deux heures, pendant lesquelles la nuit était venue sombre et sans étoiles, —nous nous trouvâmes au milieu d'un carrefour de deux cents mètres carrés couvert de huttes en peaux de chèvre, illuminé par un ardent brasier où flambait un sapin colossal, et peuplé d'une centaine d'autres vestes rouges pareilles à celles qui nous conduisaient.

C'était un campement de Zerbinos.

Les brigands nous poussèrent vers le feu, firent cercle autour de nous, et alors on nous examina d'un air plus curieux que féroce.

Un vieillard à la mine farouche, malgré sa barbe blanche, et coiffé d'un bonnet grec, nous demanda alors, en mauvais italien, qui nous étions et d'où nous venions.

—*Francesci !* répondis-je à tout hasard.

A ce nom de Français, les brigands se regardèrent en souriant d'un air incrédule, ... nos mines parisiennes ne répondaient pas à cette réputation grandiose et terrible que Napoléon nous a faite en Orient.

—Donnez tout ce que vous avez, continua-t-il.

Nous vidâmes nos poches, qui pouvaient bien contenir 40 francs réunies ;

mais les Zerbinos n'étaient point satisfaits, ils s'emparèrent de nos fusils, de nos carnassières, et ils ouvrirent avec curiosité le carton et la boîte à couleurs de Fernand ; puis ils examinèrent les croquis, et l'un d'eux poussa un cri de surprise, en apercevant, à la lueur du foyer, un des sites de leurs montagnes, reproduit le matin sur un carré de papier par l'habile crayon de mon ami.

Ils le passèrent de main en main, regardant avec avidité, puis nous considérant avec un certain étonnement.

La fraîcheur de la nuit et deux heures de marche nous avaient rendu quelque calme ; aussi aux questions multipliées que le vieux brigand me fit en italien, répondis-je dans la même langue, en accrochant souvent la grammaire.

— Nous sommes des artistes français et non des hommes riches. Comme vous, nous vivons de nos mains, au jour le jour ; nous n'avons de biens réels qu'un peu de liberté, et si, vous, hommes libres, vous nous retenez prisonniers, que nous restera-t-il ?

— Est-il bien vrai que vous soyez Français ?

Je portai la main à mon cœur.

— Alors, continua le brigand, pourquoi voyagez-vous ?

— Pour nous instruire et voir des hommes braves.

Il se trouva flatté et me dit.

— Est-ce vous qui avez fait ce dessin ?

— C'est mon ami.

— Pourrait-il faire le mien comme celui de la forêt ?

— Sans doute.

— Eh bien ! s'il le fait, je vous rendrai vos fusils, votre argent et la liberté.

— Entends-tu, dis-je à Fernand en français, c'est à la peinture à dénouer un drame que la littérature n'a point commis.

Fernand ne répondit pas ; mais il ouvrit sa boîte, prépara sa palette, et s'assit sur une pierre le pinceau à la main.

Ces hommes sauvages et féroces semblèrent alors comprendre l'autorité du talent ; car ils se turent, se groupèrent autour du foyer, et deux d'entre eux vinrent se placer à côté de lui une torche à la main.

Par un hasard de roman, la lune se leva et mêla sa clarté pâle aux reflets rouges du brasier.

Ces brigands à vestes rouges, ce feu, cette forêt, — c'était un tableau qu'Horace Vernet ou Delaroche eussent payé cher... et nous l'avions à peu près gratis !

Fernand prit un plateau de noyer aminci, de la grandeur d'un tableau de genre ordinaire, puis ayant indiqué une pose à son modèle gratuit, il se mit à l'œuvre.

Il ne s'agissait point, en pareille circonstance, de faire de l'art correct et du fini, — mais bien de la peinture rapide à grands coups de pinceau.

Fernand, sans être un peintre hors ligne, avait pourtant un joli talent, — et s'il est vrai qu'à certaines heures de la vie, l'étrangeté d'une situation, l'imminence d'un danger ou toute autre émotion double les facultés intellectuelles, cela arriva pour lui en ce moment.

Sa main fébrile maniait le pinceau hardiment ; les tons brusques de la couleur se fondaient avec rapidité sous le blaireau et le brun du noyer disparaissait graduellement sous les diverses couches.

Je le regardai ; — il était calme et réellement inspiré.

Je ne sais le temps qui s'écoula durant qu'il travaillait, — mais j'avais les yeux fixés sur l'œuvre qui naissait, et ces hommes sauvages, ces brigands ignorans de tout frein, étaient là muets, immobiles, n'osant prononcer un mot ou faire un geste !

Quand ce fut fini, ils accoururent se grouper autour de lui, n'ayant point assez de leurs yeux, comme on dit.

J'avoue que le tableau était sublime de vérité. Au premier plan, le brasier rouge et fumant ; autour, une trentaine de Zerbinos avec leurs vestes rouges, leurs yeux flamboyans, appuyés sur leurs longs fusils, et la face illuminée du sanglant rayonnement du brasier.

Au milieu d'eux le chef, — le vieillard à barbe blanche, — la chibouque aux lèvres, la main gauche à son yatagan, la droite sur sa poitrine.

À gauche, au second plan, les deux Italiens agenouillés dans la posture de supplians ; à droite, votre serviteur, assis sur un tronc d'arbre et fumant son cigare, — près de lui, le peintre, la palette d'une main, son pinceau de l'autre, son tableau sur les genoux... À nos côtés, les deux Zerbinos tenant, impassibles, leur torche de résine, et ressemblant, avec leur costume pittoresque et terrible, à quelques démons échappés de l'enfer pour venir éclairer une ronde de fau-tômes.

Puis, dans le fond, un amalgame de roches nues, de sombres sapins, de sommets éloignés, de gorges arides, — tout cela revêtu d'une teinte clair de lune et coupé par des pénombres qui faisaient ressortir le groupe splendidement illuminé par les reflets rouges du foyer.

Les brigands poussèrent un cri d'admiration et s'inclinèrent devant l'artiste.

Le chef des vestes rouges s'avança alors vers nous et dit gravement à Ferdinand :

— Quand on a les mains aussi habiles que toi, on est digne de posséder tout l'argent de la terre, et l'on peut dormir sans crainte sous la tente du Zerbino.

Il prononça quelques paroles inintelligibles pour nous, et tout aussitôt on nous apporta nos fusils qu'on nous avait enlevés, et le chef, nous tendant une poire à poudre et des balles, ajouta :

— Chargez-les, afin que vous soyez sûrs de la liberté que nous vous rendons.

Puis il nous rendit l'argent et les quelques objets de peu de valeur dont il nous avait dépouillés, et il nous invita à prendre notre part de son repas du soir.

Ce mot de repas éveilla en nous un appétit féroce ; il y avait bien douze ou quinze heures que nous n'avions mangé.

Il nous emmena sous la tente de peaux de bêtes qui lui servait de demeure et nous présenta à deux femmes, belles toutes deux malgré la différence d'âge, — lesquelles, après qu'il leur eut parlé en albanais, s'inclinèrent profondément devant nous et portèrent leur main à leur front et à leur cœur.

Cette présentation achevée, il sortit, nous laissant avec elles, et il revint peu après avec un morceau de chevreuil rôti à la flamme du brasier et qu'il posa sur une pierre blanche et polie.

Alors les deux femmes retirèrent d'un coin de la tente une jatte grossière pleine de lait, des fruits, une cruche de vin de Scutari, et nous firent signe de nous accroupir en rond.

Le milieu de la tente servit de table ; nos couteaux remplacèrent les fourchettes, une galette de maïs et de blé noir mélangés figura le pain, et le chef commença par découper adroitement le quartier de chevreuil. Nous dévorâmes.

Après nous avoir versé force rasades et bu en conséquence, le vieux brigand devint loquace ; — il nous fit mille questions sur la France, sur son nouveau gouvernement, sur ses mœurs et sur Napoléon, c'est de l'empereur que j'entends parler ; le président était alors parfaitement inconnu.

Puis il nous parla de sa vie aventureuse, nous dit qu'il était, par son âge, l'un des chefs de la tribu, et que les deux femmes assises près de nous étaient sa femme et sa fille.

Le morceau de chevreuil, le lait et les fruits disparus, Hassan-Muley, — c'était

le nom du Zerbino,—demanda le café qu'on nous servit dans des tasses de buis et sans sucre, selon la mode orientale ; il nous offrit ensuite deux de ses pipes et étala devant nous une immense bourse de laine pleine de tabac jaune qui venait d'Orient. En échange, il nous témoigna le désir d'avoir deux ou trois de ces cigares qu'il nous avait vu fumer. Je m'empressai de lui donner tous ceux que nous avions, et je lui en promis une centaine aussitôt que notre muletier nous aurait rejoints.

Après avoir fumé et dégusté le café, Hassan nous pria d'excuser le gîte sauvage qu'il allait nous donner pour la nuit, et il nous conduisit hors de sa tente.

Pendant notre repas ; les Zerbinos nous avaient élevé une tente près du feu qui flambait toujours, y avaient étendu deux peaux d'ours et une couche de bruyère destinée à remplacer les matelas absens.

Les Zerbinos ne connaissent pas d'autre lit. Hassan nous laissa à la porte et nous souhaita une nuit remplie de songes.

Nous jetâmes un coup d'œil sur les tentes environnantes. Les Zerbinos dormaient profondément pour la plupart, quelques uns psalmodiaient un chant mélancolique qu'on nous dit être des prières aux divinités de la nuit ; une douzaine veillaient à l'entour du brasier et faisaient sentinelle.

Les événemens qui s'étaient succédé depuis quelques heures nous avaient si fort impressionnés, que nous poussâmes un cri de joie en nous retrouvant seuls ; —et nous nous serrâmes expansivement la main.

Nous causâmes plus d'une heure, et l'Orient commençait à s'illuminer des rayons blancs de l'aube, lorsque nous nous endormîmes, notre peau d'ours sur les épaules et nos fusils à la portée de la main.

Mais la précaution était inutile ; nous étions bien mieux en sûreté au milieu de ces bandits dont le chef s'était fait notre hôte, que si nous nous fussions trouvés à Paris sous la sauvegarde de la préfecture de police.

Aussi, quand nous nous éveillâmes, il était près de midi, et nul n'avait troublé notre sommeil. Le feu du brasier était éteint, les femmes et les enfans des Zerbinos jouaient, à peine vêtus, sur le seuil des huttes ; mais la plupart des brigands avaient disparu.

Une dizaine à peine se promenait gravement, leur chibouque aux lèvres et le fusil sur l'épaule. Hassan était parmi eux.—Il vint à nous, et nous salua cordialement, en portant, selon l'usage, la main à son front et à son cœur.

Il nous demanda si nous avions bien dormi et si nous voulions prendre le repas du matin ; puis, comme nous répondions affirmativement, il nous emmena sous sa tente, où ses femmes nous servirent des mets identiques à ceux de la veille.

Mais ce qui nous causa un agréable étonnement, ce fut le tableau de Fernand suspendu à une poutre au chevet du lit de bruyère du vieux bandit.

Une panoplie de poignards et de fusils artistement rangés à l'entour lui servait de cadre.

Nous le remerciâmes de son attention, et il nous dit alors qu'il le conserverait pieusement jusqu'à la mort et le léguerait à sa postérité.

—J'aime autant cela, dit Fernand, car le jury du Louvre le refuserait sans nul doute.

Il nous témoigna alors le désir de nous garder le reste du jour et la nuit suivante, ajoutant que, du reste, nous étions parfaitement libres. J'acceptai avec plaisir, sur la promesse qu'il me fit de nous donner un guide qui nous conduirait à Seldigaz, où nous retrouverions notre muletier.

Il nous offrit alors une partie de chasse dans les bois voisins et nous nous empressâmes de le suivre.

Quatre Zerbinos chargés de porter le gibier nous accompagnèrent.

Il faut avoir parcouru ces forêts épaisses, gravi ces rocs escarpés, pour se faire une idée de la quantité prodigieuse d'animaux de toute espèce qu'ils recèlent.

Les lièvres s'y montrent par troupeaux, et les perdrix y sont d'autant plus abondantes, que les superstitions des Zerbinos en font des oiseaux sacrés.

Aussi respectâmes-nous les croyances de nos hôtes.

Mais lièvres, daims, lapins, chevreuils, payèrent pour elles, et le soir nos quatre Albanais revenaient chargés et pliant sous le faix. Il est juste de dire que le vieux chef avait fait des prodiges et que nous n'avions suivi ses traces que de fort loin.

Quand nous arrivâmes au camp, les Zerbinos étaient de retour de leurs courses aventureuses. Nous ne fûmes pas peu étonnés de trouver parmi eux notre mulétier monténégrin. Il était allé à Seldigaz, et, ne nous y trouvant point, il avait présumé que nous étions prisonniers dans la Zerba. Il ajouta qu'il était attendu à Cettigne (chef-lieu du Monté Negro) dans la journée du lendemain, et que s'il nous plaisait partir sur l'heure et voyager de nuit, cela l'arrangerait fort. Nous étions acclimatés déjà parmi nos étranges hôtes, mais nous consentîmes à partir et nous fîmes nos adieux aux enfans de la Zerba.

Hassan-Muley témoigna un vif chagrin de nous voir le quitter ; il voulut nous donner un dernier festin. Notre gibier fut rôti au brasier qu'on avait rallumé avec la nuit, et cette fois, le chef invita à sa table toute sa peuplade. Le vin de Scutari coula à flots, les femmes chantèrent, les hommes fumèrent gravement, et quand vint l'heure de la séparation, Hassan-Muley prit un para, le brisa sous le manche de fer de son poignard et nous en remit la moitié.

—Gardez-la comme un talisman, dit-il ; et avec elle vous pourrez parcourir toutes les Zerbas. Partout vous serez accueilli avec vénération et respect, car cela voudra dire que vous avez bu dans la coupe et fumé dans la pipe de Lions. Quand vous reviendrez, ajouta-t-il, souvenez-vous que votre place est gardée au foyer, votre lit sous la tente, et que nul ne fumera plus dans la pipe que vos lèvres ont pressée.

Il nous serra dans ses bras, et quand nous fûmes à cheval, il ajouta :

—Que les âmes de mes pères planent sur vos têtes et veillent sur vous durant la route.

—Puis il nous donna une escorte qui ne devait nous quitter qu'à Seldigaz, et nous nous séparâmes.

Une fois en route, je demandai à notre guide ce qu'avait voulu dire le vieux Zerbino en souhaitant que l'âme de ses pères planât sur nos têtes.

—C'est qu'en effet, répondit-il, l'âme de nos ancêtres est toujours dans les airs, au-dessus de nous.

Je comprimai un éclat de rire.

—De quelle religion êtes-vous ?

—De l'église catholique grecque.

—Et vous croyez à cette superstition ?

Il parut blessé et reprit :

—Celui qui n'y croirait pas aurait le sort de Stéphanos le chasseur.

—Bon ! dit Fernand, voici une légende.

C'était une légende, en effet, que nous conta le Monténégrin à l'appui de sa croyance.—La voici :—

Stéphanos était le plus vaillant chasseur de la Zerba du nord. Son coup d'œil était infailible, sa balle inévitable, et son pied se posait ferme et sûr au sommet le plus étroit des rocs escarpés. Sa course effleurait les abîmes ;—il vivait une moitié de sa vie entre la terre et le ciel.

Stéphanos était vain de son adresse, de son audace et de sa légèreté; aussi était-il impie et blasphémait-il sans cesse contre les croyances de ses pères.

Un soir, sa vieille mère se trouva aux portes du monde des âmes, et lui dit :
 Mon Stéphanos adoré, demain je serai morte, et mon âme remplacera celle de ton père qui plane sur toi. Il ira se reposer dans le paradis, et moi j'accomplirai ma tâche avec amour.

Mais Stéphanos répondit :

—Est-ce que tu crois à ces bêtises-là, mère ?

—Si j'y crois ! s'écria-t-elle.

—Eh bien ! je te dis que cela n'est pas.

—Malheureux, crois-tu que tu me serais revenu sain et sauf chaque soir ; si l'âme de ton père n'avait veillé sur toi ?

—Certainement, répondit l'impie.

—Et crois-tu que si la mienne ne s'acquitte de ce devoir après lui, tu continueras à braver impunément le danger et à te balancer, le sourire aux lèvres, au bord d'un abîme ?

—Certainement, continua le chasseur.

—Stephanos, tu es un impie !

—Et toi une vieille sorcière ! s'écria-t-il furieux.

La mourante se souleva indignée et lui dit :

—Malheur à toi ! car tu viens d'insulter ta mère ! Stephanos, si tu oses retourner au Zerba et franchir les gouffres d'un saut, tu mourras, car l'âme de ton père sera retournée au Paradis, et la mienne ne veillera pas sur le fils qui outrage celle qui lui a donné sa mamelle, après l'avoir porté dans ses flancs.

Stephanos éclata d'un rire sceptique. Mais à ce rire répondit un sourd ricanelement qui s'exhala des lèvres de la mourante avec son dernier soupir.

Stephanos enterra sa mère au milieu de son champ, selon l'usage, puis il prit son fusil et s'en alla courir les ravins et les sommets arides.

Mais un brouillard épais enveloppait le front de la Zerba et le chasseur arriva au bord d'un précipice, qu'il franchissait d'habitude en un lieu plus droit que partout ailleurs.

La brume roulait autour de lui, et il n'y voyait pas à dix pas. Cependant il crut trouver son passage ordinaire, et il s'avancait lestement en avant, sûr de son agilité surnaturelle. Mais il était encore en l'air, qu'une voix qu'il reconnut pour celle de sa mère défunte lui cria :

—Stephanos, tu l'as voulu, mon âme ne t'a point guidé !

Le chasseur poussa un cri terrible ; son pied, au lieu de la rive opposée, ne heurta que le vide, et il arriva broyé au fond du gouffre. Il avait franchi la crevasse à l'endroit le plus large, trompé qu'il était par le brouillard.

CETTICINE.

Nous cheminâmes à travers des sentiers à peu près pareils à ceux qui nous avaient conduits de Cataro au camp Zerbino, jusqu'à quatre heures du matin ; et c'est alors que nous nous trouvâmes au sommet d'un plateau assez élevé autour duquel se groupaient une vingtaine de mamelons tourmentés et affectant les formes les plus étranges.

Les uns étaient couverts de sapins, les autres formés d'une seule roche, à pic, quelques uns d'une terre rouge, sablonneuse ; le plus grand nombre d'un gris foncé coupé de crevasses, et tous surplombant des précipices incommensurables.

Quant au plateau, dont la superficie ne dépassait guère un quart de lieue carré,

il était complètement nu et d'une seule roche. C'était la limite suprême de la Zerba occidentale, le dieu Terme qui séparait les Monténégrins travailleurs des Monténégrins indomptés.

De là, un panorama splendide se déroulait, comme un rêve, au regard ébloui, et la plume est impuissante à décrire un tel spectacle.

Au moment où il nous fut donné d'en jouir, le ciel était d'une pureté parfaite, l'aurore commençait à teindre d'un reflet orange l'horizon du levant, et une brume légère rampait à plusieurs centaines de toises sous nos pieds.

Nous avions devant nous (notez que nous allions du couchant au levant) une chaîne de montagnes semblables à celles que nous venions de gravir ; entre elle et nous une vallée gigantesque, couverte d'une gaze blanche qui accusait des formes inégales et brusques, sans les dessiner correctement.

Derrière nous, les flancs escarpés de la Zerba occidentale, les gorges sombres où nous avions cheminé pendant la nuit et le jour de l'avant-veille, puis, au loin les plaines vagues de Dalmatie ; sous nos pieds, le golfe de Cataro et les maisons qui bordent ses rives ; au-delà, la mer, bleue, transparente, prête à refléter l'or et la pourpre du soleil, son royal amant.

L'admiration nous cloua immobiles sur le roc que soulaient nos montures, et nous voulûmes attendre le lever du soleil.

Notre attente fut courte. L'orange clair du ciel oriental passa d'abord à des teintes plus sombres, puis ces teintes s'éclaircirent graduellement, un disque rouge et sans rayons d'abord apparut au sommet de la Zerba opposée, un jet de lumière le suivit,—cette lumière grandit... les neiges éternelles renvoyèrent au firmament mille paillettes d'or, et l'astre s'éleva majestueux dans le ciel. Alors ses rayons tombèrent comme une pluie de feu sur la vallée brumeuse, le voile se déchira soudain, et à travers la transparence du brouillard qui remontait aux cieux, nous vîmes comme un amalgame étrange de lacs, de pics, de collines, de forêts noires, de torrens échevelés dans leur cours, de prairies et de hameaux épars dont l'ensemble figurait admirablement ce chaos sublime d'où Jehovah tira le monde !

Cette vallée réunissait les quatre cantons du Monte Negro régulier.

A mi-côte du talus rapide que nous allions descendre était Seldigaz ; au milieu de la vallée, un reflet d'argent accusait le lac où se mire Cettigne, le village principal ; à gauche, adossé à un mamelon brûlé, s'élevait Genecussy, et, dans le lointain, au nord, les roches calcinées, les abîmes bruyans au milieu desquels roule la Moraca, avant de se jeter dans le lac de Scutari.

Autant notre ascension avait été lente, pénible, autant la descente s'effectua rapidement. Un sentier peu large, mais assez bien frayé, courait en mille rampes aux flancs inégaux de la Zerba. Mais nos mulets avaient ce jarret de fer, agile et sûr des chevaux de montagnes, et ils prirent le trot d'eux-mêmes.

Le muletier nous invita à laisser flotter la bride et à nous abandonner complètement à leur instinct.

Une heure après nous étions à Seldigaz.

C'était moins qu'un village, et la qualification de hameau me semble presque ambitieuse. Une douzaine de huttes en bois, couvertes de feuilles mortes et de paille, quatre ou cinq habitans dans chacune,—voilà Seldigaz.

Au bruit de nos mulets, quelques enfans charbonnés, les cheveux en brousaille, accoururent sur notre passage, tandis que de gros chiens jappaient avec fureur et que trois ou quatre femmes se montraient sur le seuil de leur porte entrebâillée.

Le muletier apaisa les chiens par quelques mots de douceur et nous demanda si nous voulions nous arrêter pour déjeuner.

Sur notre réponse affirmative, il fit halte devant l'une des huttes et dit quel-

ques mots en albanais à la femme qui était sur le seuil, tenant son nourrisson dans ses bras.

Elle nous fit une révérence assez européenne et nous pria par gestes d'entrer.

La hutte était composée d'une seule pièce bizarrement meublée.

Dans un angle, trois pierres, un trou au toit figuraient la cheminée.

A l'angle opposé, un grand bahut, chargé de vaisselle de buis et de pots d'un grès grossier.

Entre les deux, une sorte de caisse pleine de fougère, recouverte de peaux de loups et de daims, servant de lit.

Au-dessus, deux longs fusils albanais posés horizontalement sur des cornes de taureau fixées dans le mur. Une poire à poudre, des pipes, quelques instrumens de jardinage, tels qu'une serpe et un râteau, des poignards à manches bruts et taillés dans les branches pendus ou accrochés à l'entour des fusils, avec un certain art qui rappelait assez bien nos trophées et nos panoplies de Paris. Adossés au mur opposé, quelques escabeaux faits d'un bloc de sapin, percé de quatre chevilles figurant les pieds ;—une sorte de divan de peau de chèvre, et au milieu de la place un berceau d'osier.—C'était tout. C'était là du reste l'ameublement des Monténégrins en général.

La jeune femme,—car elle était jeune et d'une beauté mâle et hardie,—nous invita à quitter nos fusils, nos carnassières et le reste du bagage dont nous étions embarrassés, puis elle nous désigna un escabeau, poussa près de nous une table longue et très basse et la couvrit aussitôt d'une jatte de lait, d'un morceau de chèvre et d'une corbeille de fruits ; puis elle apporta une galette de blé noir et de maïs, alluma son feu pour nous préparer le café et sembla nous dire : Mangez ! ce dont nous nous acquittâmes sur-le-champ et de la meilleure grâce du monde, tandis que notre guide débridait ses mulets et les faisait entrer dans une petite prairie où ils pouvaient paître de l'herbe toute fraîche.

L'air vif que nous avions respiré durant la route avait excité notre appétit au point que nous engloutîmes le frugal repas de notre hôtesse ; mais, tout en mangeant, j'examinais attentivement son costume et sa démarche.

Elle portait de grandes braies en toile écru serrées à la cheville par un anneau de cuivre ; une sorte de casaque, mi-partie laine et fourrure de renard, dessinait sa taille souple et hardie ; ses cheveux, nattés et lissés en gros bandeaux sur le front, ruisselaient en nattes de jais sur ses épaules demi-nues, et un morceau d'étoffe rouge était enroulé autour de sa nuque. Sa démarche était vive, alerte, pleine de grâce ; dans son œil noir se peignait l'amour maternel, chaque fois que ses longs cils s'abaissaient sur son enfant.

Quant nous eûmes achevé notre repas, elle nous apporta des pipes et du café ; puis, avec cette noble confiance du montagnard, elle nous salua et sortit, nous laissant seuls chez elle.

Je me levai alors et, mu par une curiosité banale, j'allai lorgner les armes qui décoraient le mur. Les fusils étaient très ordinaires et montés comme tous les fusils tures ; mais mes regards s'arrêtèrent sur les armes blanches,—qui sont ordinairement, en Orient, d'une trempe admirable,—malgré la gaine grossière qui les renfermait.

J'en pris une, et quelle ne fut pas ma surprise en découvrant sur la lame ces simples mots : LEONIDAS RODHOKANAÏ !

Pour peu, cher lecteur, que cette grande et sublime épopée de la guerre de l'Indépendance soit parvenue jusqu'à vous, un tel nom ne saurait vous être complètement inconnu. Moins célèbre que ceux des Canaris, des Paleopulo et des Botzaris, ce nom est cependant populaire parmi les Grecs régénérés. Voici ce qu'était Léonidas :

Il avait quatorze ans lorsque sonna l'heure de la révolte chez les esclaves martyrs. C'était un pauvre pâtre du Monte Negro, ne sachant autre chose que charger un fusil et donner un coup de couteau. Au bruit de l'insurrection, il quitta son troupeau, et, son fusil sur l'épaule, il alla se placer dans les rangs héroïques des soldats de la liberté, disant : Me voilà !

Canaris le regarda en face, lut une rare énergie, un courage féroce, une hardiesse d'aigle dans son œil bleu et profond, et lui répondit : Viens avec moi !

Léonidas sauta dans le brûlot du terrible corsaire et en huit jours,—lui qui n'avait jamais vu la mer,—il devint un vaillant matelot, luttant, le sourire aux lèvres, avec les tempêtes.

Son coup d'essai fut celui d'un héros. Une frégate turque croisant devant Missolonghi :—Canaris attend une nuit sombre sans lune et sans étoiles, puis son brûlot s'avance silencieux et terrible comme le vaisseau fantôme, il glisse sur l'eau que la rame effleure à peine, il rampe vers la frégate... quelques brasses encore, quelques coups d'aviron, et le navire est mordu aux flancs par les grappins de fer... Mais un éclair brille soudain, un coup de tonnerre, un nuage de fumée le suivent, et les corsaires se courbent sous le souffle embrasé du boulet qui passe au-dessus de leurs têtes...

On a vu le brûlot à bord de la frégate, et le brûlot est perdu. Canaris commande la retraite, mais un second éclair suit le premier ; un boulet vient ricocher sur la lame et siffle dans les agrès !

Alors un bruit sourd,—celui d'un homme tombant à la mer,—retentit, puis le silence et l'obscurité recommencent,—puis encore un cri part à bord de la frégate, et, à la lueur d'un troisième coup de canon, les corsaires qui fuient aperçoivent un enfant demi-nu qui balance, au-dessus du bastingage, le corps sanglant d'un officier ture et le rejette inanimé à la mer. En même temps il arrache une torche à ceux que le cri du capitaine a fait accourir ; et le poignard aux dents, le pistolet au poing, il traverse le pont de l'avant à l'arrière, comme une ombre infernale, passe sur le corps de cent marins étourdis, disparaît par un panneau, reparait une minute après par un sabord, toujours sa torche à la main, et se précipite à la mer où elle s'éteint.

Tout cela s'accomplit avec la fantastique rapidité d'un rêve.—Un silence de stupeur règne à bord de la frégate ; l'obscurité se fait de nouveau opaque et profonde, et Léonidas regagne le brûlot à la nage.

Mais au moment où il touche le bord, une horrible détonation ébranle l'air, une clarté sinistre illumine la mer et le ciel, et la frégate turque, dont l'héroïque enfant a incendié la sainte-barbe, saute avec son équipage et retombe sur le dos des lames en informes débris.

Ce seul trait ne peint-il pas l'homme ?

Eh bien ! Léonidas a été le héros de cent expéditions pareilles avant qu'il eût vingt ans ! et je retrouvais dans cette pauvre hutte le poignard qui lui avait appartenu !

Notre muletier entraît prendre nos ordres :

—Où sommes-nous ici ? lui demandai-je brusquement.

—Chez un muletier de mes amis.

—Comment se nomme-t-il ?

—Léonidas Rodhokanaï, fit-il simplement et comme on prononcerait le nom du premier notaire venu.

—Léonidas ! m'écriai-je, nous sommes ici chez lui, et il est muletier ?

—Il est pauvre dit notre guide.

Je portai le poignard à mes lèvres, et je le baisai avec respect.

Comme j'accomplissais cet acte, la jeune femme entra... Je ccurus à elle, et oubliant qu'elle n'entendait point l'italien, je lui demandai :

—Où est votre mari ?

Heureusement notre muletier traduisit mes paroles, et elle me répondit :

—Aux champs, il va revenir pour le repas du matin.

Elle achevait à peine, qu'un homme de trente-six à trente-huit-ans, grand et brun, au regard d'aigle et à la bouche souriante et franche, parut sur le seuil.

C'était Léonidas Rodhokanaï ! un héros déguisé en muletier.

Léonidas entra, nous salua d'un geste plein d'une noble simplicité, et nous dit en italien corrompu :

—Salut aux voyageurs fraues qui sont venus se reposer sous le toit hospitalier du muletier.

J'ai rarement éprouvé une émotion aussi profonde que celle qui m'agitait en ce moment. Je m'avançai vers le héros et je lui tendis la main en tremblant. Il me semblait que je n'étais pas digne d'un tel honneur.

Mais il la saisit et la serra avec cordialité,—comme si c'eût été lui qui se trouvât l'honoré.

Il prit un escabeau, s'assit près de nous, et baisa sur le front son jeune fils que sa femme lui apporta dans ses bras. Puis il prit sa pipe, puisa, pour la bourrer, dans un petit sac de cuir graissé et noirci par l'usage, et adressa en albanais quelques questions à notre guide, qui fumait tranquillement au bout de la table.

Alors, dominant un peu mon émotion, je lui dis :

—Vous êtes Léonidas ?

Il fit de la tête un signe affirmatif.

—Léonidas Rodhokanaï ?

Même signe ; et il ajouta :

—Est-ce que vous me connaissez ?... Qui a pu vous parler de moi ?

Ces paroles étaient sublimes.

Il était étonné, lui le héros, qu'on eût retenu son nom ! Et il y a chez nous de vilains procureurs, de méchans avocats, de honteux et obscurs tribuns de carrefours qui s'indigneraient si le leur n'éveillait un souvenir ou un mouvement de curiosité chez ceux qui l'entendent prononcer ! La civilisation proscrit toutes les modesties,—même celles qu'on aimerait à retrouver au Palais-de-Justice.

—Si je vous connais ? m'écriai-je ; vous me demandez si je vous connais ? N'avez-vous point été l'ami, le frère d'armes de Canaris ?

Il sourit d'un sourire simple et fier.

—Il y a si longtemps, dit-il.

—La gloire ne vieillit pas.

—Peuh ! fit-il en lançant au plafond une spirale de fumée, qui s'occupe de nous maintenant ?

—C'est juste, pensai-je. L'Europe a prêté un instant l'oreille au fracas du canon des Grecs, elle a tressailli à leur cri, elle s'est émue de leurs exploits, puis elle les a oubliés, comme nous oublions tout ce qui vieillit pour nous occuper de ce qui naît.

Et comme Léonidas semblait rêver, à travers le brouillard de sa pipe, à ces jours étincelants que le passé enveloppait déjà d'un autre brouillard, tandis qu'il songeait sans doute à quelque drame sanglant joué à la sinistre lueur de l'incendie,—cette rampe sans verres à quinquets et sans allumeurs,—histoires d'une heure commençant par un cri strident d'enthousiasme et la hache de Canaris qui fondait l'air, et finissant par un rugissement de désespoir et le saut d'un navire tûre ;—pendant ce temps, dis-je, je pris mon couteau, et, de la pointe, j'écrivis sur le mur, au-dessous du trophée d'armes, quelques vers que je transcrivis ici, malgré leur faiblesse, comme un hommage de plus offert à la modeste simplicité de ce moderne Cincinnatus :

À LÉONIDAS RODHOKANAÏ.

Lorsque du haut des monts, au fond de la vallée
 S'étend le manteau de la nuit ;—
 L'œil rêveur et plongeant à la voûte étoilée,
 Quand tu fumes au seuil de ta hutte isolée—
 Quel éclair fulgurant dans ton souvenir luit ?

Revois-tu ton brulôt, par une nuit bien noire,
 Rasant les sabords ennemis,—
 Ou bien, dans les feuilletts épars de ta mémoire,
 Relis-tu quelques mots de cette grande histoire,—
 Qu'écrite avec du fer,—vous nous avez transmis ?

A quoi songes-tu donc, et quelle est ta pensée ?
 Lion vomé par la Zerba !
 Ton âme par l'espoir est-elle caressée ?
 Ou, sous l'aère baiser d'un regret, oppressée,
 Maudit-elle le sort que Dieu te réserva ?

Trouves-tu l'existence amère et prosaïque,
 Quand ton corps est brisé par son humble labeur ?
 Et regretterais-tu,—Léonidas antique,
 Le linceul de fumée et la mort héroïque
 Des tigres albanais tombés frappés au cœur ?

Mais non ! regrets amers, ambition, fumée,
 Gloire, souci de l'avenir,—
 Rien de cela ne vibre en ton âme alarmée,
 Et tu penses, qu'après avoir fait ta journée,—
 Tu peux bien, le sourire aux lèvres, t'endormir...

Le passé ?—c'est pour toi, la Grèce gémissante
 Sous le lourd bâton des sultans ;
 Le présent ? —c'est la Grèce heureuse, indépendante ;
 Et l'avenir riant...—cette tête charmante,
 Ce fils aux cheveux blonds,—l'espoir de tes vieux ans !

Et je signai, pensant que la modestie de l'anonyme ressemble fort à l'orgueil déguisé, et que ce n'était pas la peine de ressentir un orgueil quelconque pour trente vers médiocres que personne, excepté un pauvre touriste comme nous, n'aurait le désagrément de lire.

Néanmoins, s'il est parmi mes lecteurs quelque voyageur aventureux, et qu'il passe jamais à Seldigaz, et s'arrête chez Léonidas, il trouvera l'original desdits vers sur le mur qui fait face à la porte, entre une paire de pistolets français et un cimetière ottoman. Je tiens également à sa disposition la moitié du para que je brisai avec Hassan Muley, le vieux chef des Zerbins.

Léonidas m'avait examiné d'un air curieux, et quand j'eus fini, il me demanda ce que je venais de faire. Je lui traduisis de mon mieux, en italien, le sens de ma prose rimée, et il me remercia avec effusion, ajoutant que je disais vrai, et que la seule ambition, la seule pensée qui troublât ses rêves, était l'avenir de son fils, que, dans son orgueil, il voulait voir brave et hardi comme lui.

—Et vous n'avez rien demandé, lui dis-je, quand la paix a été faite ?

—Que pouvais-je demander ? je m'étais battu pour la liberté de la Grèce, — la Grèce était libre. Et puis, ajouta-t-il, Canaris a-t-il demandé quelque chose ?

Il me vint à ces mots un profond dégoût pour quelques-unes de nos demi-célébrités qui étalent complaisamment leurs hauts faits à la tribune et disent volontiers : “ J'ai gagné telle ou telle bataille avec l'aide de l'empereur Napoléon. ” Je ne pouvais me lasser d'admirer cette simplicité antique, cette bonhomie chevaleresque ; je fis encore quelques questions à Léonidas, je l'interrogeai sur les principaux événements de son aventureuse vie de corsaire, et, bien certainement, nous eussions oublié que le temps s'écoulait et que nous devions coucher à Celligne, si notre muletier ne nous eût avertis qu'il était près d'une heure après-midi et qu'il nous en fallait cinq pour nous y rendre.

Nous nous levâmes, et j'éprouvai un certain embarras au sujet du repas que nous avions pris chez le pauvre muletier et que je n'osais payer au héros. Je le témoignai à notre guide à demi-voix et il me répondit qu'il se chargeait d'arranger les choses.

—Léonidas, lui dit-il, les voyageurs francs ont traité avec moi pour que je les conduise de Raguse à Scutari et que je les nourrisse en route. C'est moi qui te dois leur repas.

Mais Léonidas répondit :

—Ils ne doivent rien, car ils ont payé mon hospitalité en nobles paroles qui demeureront sur le mur de ma maison tant que ma maison restera debout, resteront gravées dans mon cœur tant que mon cœur vibrera dans ma poitrine, et que mon fils transmettra à sa race comme je les lui aurai transmises.

—Eh bien ! répondis-je, saisissant au vol le prétexte, voulez-vous me permettre de laisser à votre fils un souvenir ?

—Oui, fit-il, si ce n'est point de l'or.

Je retirai de ma carnassière une paire de pistolets de combat qui n'avaient pas une grande valeur réelle, — mais qui m'avaient servi un matin où j'atteignais dix-huit ans, et la première fois que je me livrais à cette distraction sérieuse qu'on nomme un duel.

Je les présentai à Léonidas, disant :

—Ils portent loin et juste ; et comme l'enfant sera fils de son père et aura son coup-d'œil infallible, ils frapperont toujours le but.

Il les prit avec émotion, et répliqua :

—Ils valent plus que le lait et les fruits que je vous ai donnés. Mais acceptez en échange ce poignard. Il y a du sang ture sur la lame.

Il décrocha l'arme sur laquelle j'avais lu son nom et que j'avais baisée. Je m'en saisis avidement, et je lui répondis :

—Je la placerai à la droite de l'épée de mon père et jamais elle ne me quittera.

J'ai tenu ma parole, et l'an dernier il me prit une forte démangeaison de cracher un employé de ministère qui osa m'en offrir dix francs, ajoutant que cela ne valait pas d'avantage.

Quand à Fernand, il emportait, lui aussi, un souvenir durable du héros, — son portrait qu'il avait rapidement ébauché au crayon, et qu'il a, au retour, orgueilleusement placé dans son atelier, rue de Laval, 21.

Nous brisâmes le para d'usage, pressâmes la rude et loyale main de notre hôte, baisâmes le front de l'enfant, nous nous inclinâmes devant la jeune femme et parlâmes...

COMMENT PARIS S'ÉTABLIT.

INDUSTRIE PARISIENNE.



On a souvent parlé de la jalousie dont la plupart des provinciaux sont animés contre la capitale ; cela nous avait semblé tellement absurde que jusqu'ici nous avons refusé d'y croire. Cette prétendue jalousie n'était à nos yeux qu'un honnête prétexte inventé par les esprit forts de quelques localités, désireux de se livrer à de pompeuses déclamations sur l'insatiabilité parisienne, sur les prétentions exorbitantes de Paris, le tout pour arriver à la députation un jour ou l'autre.

Cela était tout au plus pardonnable au bon vieux temps du régime parlementaire, mais nous pensions que, sous le régime actuel, cette bouffonnerie devait disparaître. Il n'en est rien cependant : pas plus tard qu'hier encore, en pleine rue de Rivoli, un instant après le passage du cortège impérial, nous rencontrâmes quelques vieux amis, provinciaux endiablés, et nos premières paroles furent pour les féliciter d'être venus, avec un si louable empressement, saluer les splendeurs impériales.

—Eh ! morbleu ! répondit l'un d'eux d'assez mauvaise humeur, il faut bien y venir, dans votre satané Paris, puisque tout est pour lui ! Fêtes, révolutions, changemens de régnens, mariages, baptêmes, coups d'Etat, couronnemens, anniversaires, tout est pour Paris : à lui toutes les primeurs, tous les plaisirs, tous les spectacles. La province rongé les os, s'il en reste ! Je trouve cela odieux, souverainement injuste, et nous en sommes tous indignés là-bas !

Cette expression *là-bas* désignait un honnête chef-lieu de département qu'il est inutile de nommer.

Il ne faut pas heurter de front les passions locales : nous convînmes donc tout d'abord que Philippe-Auguste avait commis une insigne maladresse en faisant construire Notre-Dame dans la Cité, tandis que ce monument eût parfaitement décoré la place publique de Brives-la-Gaillarde : que le Louvre et les Tuileries seraient beaucoup mieux situés dans un chef-lieu de canton quelconque qu'aux deux extrémités de la place du Carrousel, etc., etc. Puis, après de longues circonvolutions, nous parvînmes à reprendre l'offensive, et nous tînmes à peu près ce langage :

« Vous en voulez beaucoup à Paris ; mais pourquoi n'en voulez-vous pas à ce tambour-major, qui passe là-bas, de ce qu'il a six pouces de plus que vous ? Cet homme a le droit, que vous n'aurez jamais, de porter un habit galonné, un bonnet à poil avec des panaches, une canne à pomme d'argent ; jamais, au grand jamais, fîssiez-vous dix révolutions dans ce but, vous ne marcherez comme lui à la tête d'un régiment ; et cependant vous lui pardonnez tous ces avantages, vous ne songez même pas à les lui envier. Pourquoi donc tous les chefs-lieux de France jalouseraient-ils Paris ? Comment ! vous êtes encore assez simples, *là-bas* ! pour croire que Paris a des privilèges, des fêtes, des solennités merveilleuses ? Oui, quand il y a une révolution, la capitale a un privilège, mais c'est celui d'être rouée de coups, déparvée, barricadée, soumise à un régime insupportable. Quant aux fêtes, c'est une plaisanterie : Paris n'a pas de fêtes ; il est assez adroit pour vous persuader qu'il fait merveille sous ce rapport, et alors vous arriverez en foule de tous les points du territoire ; mais c'est vous qui créez la fête en venant ici apporter votre argent et montrer vos physiologies étonnées. Sans vous, Paris en serait pour ses réclames et ne ferait pas ses frais. Paris a un culte pour les badauds, et il a raison, car sans eux, il ne serait autre chose qu'un immense Carpentras.

“ Si vous reprochez à Paris son étendue, nous reprenons la comparaison du tambour-major ; mais si vous parlez de ses réjouissances, de ses plaisirs, de ses fêtes et surtout si vous les enviez, c'est qu'alors vous êtes bien de votre pays. Regardez ces mâts plus ou moins vénitiens, ces banderoles, ces lampions, ces draperies, ces guirlandes, ces écussons ; tout cela, sauf quelques changemens exigés pour les circonstances, est un invariable fonds de magasin qui a servi à toutes les solennités officielles dont vous devriez au contraire déplorer la monotonie.

“ Ah ! Paris a un privilège incontestable, c'est celui de travailler plus que personne, de concevoir, d'imaginer, de créer sans cesse non pas seulement pour vous, mais pour le monde entier. Paris est l'oncle Tom de l'humanité. En revanche, il paie ses loyers, son vin, sa viande, tout ce qui lui est indispensable, beaucoup plus cher qu'on ne le paie partout ailleurs ; si là-bas, dans votre chef-lieu, vous aviez à supporter le quart des charges que Paris supporte sans murmurer, comme les grognards du Gymnase, vous crieriez comme des blaireaux.

“ Soyez de bonne foi, sauriez-vous seulement comment vous habiller si Paris ne vous l'apprenait ? Vos femmes oseraient-elles faire tailler une robe, couper un corset, tourner un chapeau et les mille chiffons de leur toilette avant d'avoir consulté les gravures des modes parisiennes ?

“ Et pour ne parler que de cette grande industrie du vêtement, savez-vous ce qu'elle occupe d'intelligences et de bras, dans ce Paris que vous jalousez si sottement ? Trente mille patrons ou chefs d'établissements, tailleurs, couturières, lingères, modistes, fabricans de confections, etc., etc. sont, jour et nuit, occupés à créer des modèles, des types originaux, des coupes nouvelles. Ils ont sous leurs ordres une armée de 92,000 ouvriers, ouvrières et apprentis des deux sexes. Ils font ensemble pour 245 millions de francs environ chaque année de transactions et d'affaires, c'est-à-dire beaucoup plus que tous les chefs-lieux de département réunis. Les tailleurs d'habits entrent à eux seuls dans ce chiffre pour 81 millions de francs : les cordonniers de Paris, qui expédient leurs brodequins et leurs souliers de bal à toutes les belles dames du globe, participent au chiffre total des affaires pour 34 millions de francs. La lingerie parisienne, dont vos femmes raffolent à juste titre, car il n'y a de lingerie élégante qu'à Paris, la lingerie, qui ne doit son prix qu'à la main-d'œuvre, produit 25 à 30 millions. Les modistes, ces intelligentes souveraines du royaume des chiffons, devant lesquelles s'inclinent toutes les coquetteries féminines, produisent, bon an mal an, de 12 à 14 millions de francs, et tout cela à la pointe de l'aiguille et des ciseaux ; la main-d'œuvre des couturières s'élève à plus de dix millions, parce que vos dames n'oseraient pas se présenter au bal de M. le préfet ou de M. le receveur général sans une robe façonnée à Paris, et vous seriez stupéfaits si je vous disais le nombre de femmes qui nourrissent leurs enfans grâce à cet attrait universel qui fait de Paris non pas la capitale politique, ce qui n'en est pas grand'chose, mais la capitale du bon goût, de l'imagination et de l'élégance.

“ Et parmi les couturières, nous ne comprenons pas les confectionneuses de vêtemens pour femmes, de ces mantelets, manteaux, etc., auxquels la mode donne mille noms divers. C'est là un corps d'armée spécial dont la production s'élève à huit millions. Nous n'y comprenons pas non plus les fabricans de corsets, ces possesseurs des plus intimes secrets de la toilette, ces confesseurs de toutes les perfections et de toutes les imperfections de vos femmes, qui à eux seuls produisent aussi cinq à six millions de francs. Nous n'en finissons pas, si nous voulions pénétrer dans tous les détails de cette production infinie.

“ Voilà ce que fait Paris ; il travaille, il est jour et nuit courbé sur sa tâche, il dépense tout ce qu'il y a de verve, d'esprit et de goût, de souffle créateur pour vous plaire, pour plaire au monde entier, qui ne soupçonne pas au prix de quelles souffrances, de quelles privations, de quel rude labeur Paris conquiert et maintient sa supériorité. Es-

sayez d'en faire autant à Quimper-Corentin, et dans quelques siècles d'ici, Quimper-Corentin sera la vraie capitale du monde.

“ Nous avons dit quelques mots de cette prodigieuse industrie du vêtement, et nous vous avons parlé d'une production totale de 245 millions. Mais, en dehors de ce chiffre, Paris possède une foule de fabrications qui, quoique se rattachant à la toilette et au vêtement des hommes et des femmes, sont classés dans d'autres groupes, et dont il faut cependant tenir compte, si l'on veut se faire une idée à peu près exacte de la puissance de la production parisienne.

“ Ainsi, la fabrication des châles porte à Paris seulement sur une valeur de 10 à 12 millions, sans parler des valeurs plus considérables encore que le commerce y fait affluer en châles de Lyon et de Nîmes, en cachemires de l'Inde. La broderie, qui forme à elle seule un groupe spécial, entre dans le chiffre de la production parisienne pour plus de six millions de francs, et Dieu sait comment ces broderies sont recherchées. Les chapeaux de paille, auxquels le génie parisien a donné des formes, des combinaisons de couleur, des dessins si ravissans forment aussi un article séparé qui n'est point compris dans le chiffre total que je vous donnais plus haut, et qui produit à lui seul six à sept millions de francs. En tenant compte de tous ces affluens, ce n'est pas à 245 millions, c'est à plus de 300 millions qu'il faudrait évaluer la production des industries du vêtement. Et vous croyez qu'une cité qui a conquis à travers les siècles, au prix du labour incessant de générations innombrables, cette situation exceptionnelle que vous lui enviez, vous croyez qu'une cité pareille peut être destituée par un décret ? Décentralisez l'administration, nous ne demanderions pas mieux ; administrez en toute liberté vos biens et vos revenus communaux ; mais, quoi qu'on fasse, vous aurez sans cesse l'œil tourné vers Paris pour écouter les battemens de ses artères, pour deviner sa pensée, pour savoir comment il s'habille, comment il marche, comment il s'amuse, comment il souffre.

“ Vous admirez cette rue de Rivoli à peine ouverte, et vous trouvez qu'on fait beaucoup pour Paris, n'est-ce pas ? Vous voudriez bien avoir dans votre bicoque une voie de communication aussi large. Demandez-vous combien de pauvres familles, de pauvres petits enfans sont morts étiolés, privés d'air, empestés dans ces vieux quartiers étroits et infects que la rue de Rivoli vient d'éventrer. Il y a dix siècles que Paris attendait cette justice. Croyez-vous qu'elle soit venue trop tôt ?

Les provinciaux auxquels s'adressaient cette tirade parurent comprendre qu'en effet Paris a chèrement payé sa suprématie, et qu'il n'est pas facile de détrôner ce vieux roi, même au profit de Forcalquier ou de toute autre ville de cette importance.

LOUIS JOURDAN.



La conscience morale est une faculté vraiment primitive ; c'est une manière particulière de sentir qui correspond à la bonté morale des actions, comme le goût est une manière de sentir qui correspond à la beauté.



L'utilité et la vertu sont tellement liées, qu'il n'est peut-être pas une seule action généralement reconnue pour vertueuse, que tous les hommes ne doivent imiter dans l'intérêt commun en des circonstances semblables.

TABLETTES EDITORIALES.

SOMMAIRE.—Où l'on voit que les Editeurs de la Ruche Littéraire ne sont pas la modestie incarnée.—Où les sus-dits Editeurs se donnent un doigt de faux col.—Piège à-Dames.—Péride apologie du beau sexe.—Traquenard à-Messieurs.—Conseil fallacieux aux jeunes gens.—Nous nous brûlons quatre grains d'encens.—Longues et surprenantes aventures d'un parapluie-Ste.-Beuve et de son propriétaire.—Moralité de la chose.—Le Supplément au Directory du Canada.—Le Maple Leaf.—Post-scriptum qu'il est inutile de lire.

L'extrême bienveillance que le public éclairé du Canada a déjà témoigné à cette publication nous fait un devoir d'exprimer notre gratitude aux personnes indulgentes qui soutiennent nos efforts. Le concours qu'elles nous prêtent si généreusement ne sera point perdu, nous ne craignons pas de le dire, car il nous impose l'obligation de répondre, d'une manière digne à leur attente, et nous ne négligerons rien pour que cette espérance ne soit pas déçue. De toutes parts et sous toutes les formes, il nous arrive des encouragements : c'est la preuve irrécusable du légitime amour que nos chers compatriotes entretiennent pour les lettres ; aussi nous félicitons-nous, chaque jour, d'avoir tenté une entreprise qui semble être une source de plaisir pour tout le monde. Sans cette inappréciable faveur, que pourrions-nous ?—Hélas ! rien.—Esclaves du public, il a sur nous droit de vie et de mort. En saluant notre apparition, il s'est montré bon prince ; en facilitant nos premiers pas, il nous a imposé les charmes d'une reconnaissance sans bornes, et certes nous n'y faillirons pas. Tâcher de plaire et d'instruire, tout à la fois, amuser autant que nous le pourrons, ennuyer le moins possible, être légers, sans gravure ; caustiques, sans aigreur ; piquants, sans méchanceté ; tel est le programme que nous avons adopté. Nous le savons :

... Le lecteur français veut être respecté
Du moindre sens impur la liberté l'outrage,
Si la pudeur des mots n'en adoucit l'image.

Plusieurs femmes d'esprit, et elles sont nombreuses en Canada, ont daigné nous écrire pour nous indiquer le genre de littérature qui leur paraît le plus propre à assurer la réussite de notre œuvre ; nous remercions bien sincèrement ces dames de la part qu'elles veulent prendre à nos succès futurs, et nous leur promettons fidèle observance à des conseils dictés avec le désintéressement habituel du beau sexe. Cependant nous ne serions pas fâchés non plus qu'elles ne s'en tinsent pas uniquement à des avis et qu'elles nous fissent l'honneur de nous adresser de ces délicieuses bluettes, dont elles seules possèdent le secret. Dans les publications anglaises, nous voyons, fréquemment, figurer le nom d'une charmante Miss ou d'une ravissante Mrs. ; pourquoi donc n'en serait-il pas de même dans les publications françaises ? Est-ce que, d'aventure, nos dames ou demoiselles auraient plus profonde aversion de l'encre que leurs rivales d'Amérique ou de la Grande-Bretagne ? Il est vrai qu'un doigt blanc, maculé de noir, peut déguster le vulgaire : mais l'homme de génie, remarquant le cachet de sa nature, s'incline et maudit le savon chargé d'effacer ce signe de l'intelligence. Une femme auteur, c'est un trésor pour le public. Qui mieux qu'une femme sait broder de vers enchanteurs un sujet gracieux ! qui mieux qu'elle sait colorer de nuances harmonieuses une scène de la nature ! qui mieux qu'elle connaît le langage du cœur humain ! Sans parler des Georges Sand, Mélanie Walmore, Delphine Gay, Sophie Gay, la baronne d'Ash, &c., est-il une femme qui ne répande cent fois plus de parfums dans ses compositions qu'un homme ? Et puis les femmes ne sont-elles pas nos maîtresses en toutes choses ? Lord Byron a écrit quel que part :

The very first
Of human life must spring from woman's breast.
Your first small words are taught from her lips :
Your first tears quench'd by her, and your last sighs
Too often breathed out in a woman's hearing ;
When men have shrunk from the ignoble care
Of watching the last hour of him who led them.

Quelques messieurs nous ont aussi fait l'amitié de nous adresser leur opinion sur la *Ruche*. Quoique cette opinion soit plus favorable que nous n'osions l'espérer, à eux aussi nous disons : encouragez-nous par des communications littéraires. En contribuant à la distraction de vos concitoyens, vous vous formerez le goût et le jugement. Jeunes gens occupez vos loisirs, étudiez, écrivez, et, tôt ou tard, vous recueillerez les fruits des labours passés. Si nul travail n'est inutile, en est-il un plus noble et plus productif que la culture des arts et des lettres ? Il épure l'instruction, pétrit l'éducation, étend ou ressert les limites de l'imagination : en un mot, il est l'âme de la vie intellectuelle. Lisez, lisez beaucoup, mes amis, mais lisez surtout de bons livres, bien qu'il n'y ait pas de livre si mauvais qu'il soit, d'où l'on ne puisse tirer profit. L'amour de la lecture fut toujours la première passion qui se développa chez les grands hommes. A cinq ans, Rousseau faisait, chaque soir, la lecture à son père. Franklin ne vivait que de figures sèches, afin de pouvoir acheter des livres ; Byron lisait Shakspeare ; à l'âge de huit ans, Hugo avait dévoré tous les classiques anciens et modernes, quand, à peine âgé de seize ans, il composa Bug-Jargal ; tous ces gens d'élite enfin, qui ont marqué et marquent de leurs noms les pages de l'histoire, ne sont arrivés à la renommée que par la lecture.

Laissons-là et répondons à nos correspondants.

UN REVERS DE FORTUNE.—Accepté.

M. R. B. DE QUÉBEC.—Votre anecdote paraîtra dans notre prochain numéro.

UN MILICIEN.—Depuis la découverte de Galilée, les ivrognes eux-mêmes se plaisent à reconnaître que la terre tourne autour du soleil.

LE VIEUX RENARD DE ST. JEAN.—Nous vous enverrons ce que vous demandez.

UN PLAISANT.—Un plaisant n'a quelquefois pas l'esprit d'être un mauvais plaisant.

ARTHUR C. DE MONTRÉAL.—Nous faisons de la littérature et pas de la politique.

L'HOMME DES BOIS.—Sous réserve.

LE DERNIER CASTOR, PAR M. S. DES TROIS-RIVIÈRES.—La langue des Castors peut être fort curieuse à apprendre, malheureusement nous n'en possédons pas l'alphabet.

VICTOR BARON, DE NEW-YORK.—Les poésies de notre ami Victor Baron seront toujours les bienvenues dans la *Ruche*.

UN FRANÇAIS.—Malgré notre affection pour les français, nous estimons et aimons trop les Canadiens pour oublier que nous sommes parmi eux.

Pour clore la litanie de nos actions de grâces, offrons les remerciements des Éditeurs de la *Ruche Littéraire* à la presse canadienne et des États-Unis. Nos confrères, sans exception aucune, nous ont appuyés avec un enthousiasme qui souvent nous a confusés. La modestie nous empêche de reproduire ici leurs éloges, mais ces louanges n'auront pas été prodiguées en pure perte, car nous nous rappellerons constamment que "panégyrique oblige," et nous confessons humblement posséder trop d'amour-propre pour ne point essayer, par tous les moyens, de réaliser les promesses que les journalistes font pour nous à leurs abonnés.

—Enfin nous en avons fini ! Ouf ! respirons un tantinet !

Vous causer politique après cette longue tartine serait hors de saison, n'est-ce pas chères et adorables lectrices. Cependant j'aperçois encore quatre mortelles pages à gribouiller ; de quoi donc vais-je vous entretenir ?—Jaser des douceurs du printemps,—c'est plus vieux qu'Hérode,—babiller des chants amoureux des oiseaux,—cela sent son ornithologue d'une lieue à la ronde,—caqueter des arômes des fleurs naissantes,—mieux vaudrait vous proposer un tour dans le jardin de M. Guilbault.—Si je vous racontais une anecdote que je tiens d'un ancien compagnon... Ah ! oui, cancaner, cela me va comme un gant Jouvain, et à vous, mesdames ?—Hum ! vous ne répliquez pas. Or, comme qui ne dit rien consent, je commence :

Donc hier, Dimanche, cet excellent père Baptiste, s'écria en me rencontrant dans la rue Notre-Dame :

—Où vas-t-on de ce pas ?

—A la garde de Dieu !

—C'est-à-dire que vous flânez.

—J'essaye.

—Flâner ! O le doux, le délicieux, l'incomparable passe-temps pour le galérien rivé au boulet de la presse ! Mais c'est qu'il n'est pas donné à tout le monde de savoir flâner au moins ; vous souvenez-vous de cette profonde pensée d'un psychologue :

“ Le vulgaire piétine ; le commun marche ; l'homme d'affaire chemine : le fat et le sot se dandinent ; la femme trottime ; l'homme d'esprit flâne. ”

Flâner c'est vivre, a dit l'inimitable Balzac ; essayons donc de flâner ; car, modestement, nous ne pouvons prétendre à une initiation complète à cet art. D'abord, que je vous offre un cigare : le cigare est le compagnon, l'ami, le caractère distinctif du flâneur de bon ton. La pipe jouit des mêmes avantages à l'égard du flâneur, assez essentiellement imbu de l'esprit de sa profession, pour ne point sacrifier aux futiles considérations du respect humain. Ceci accepté ou non sous forme de parenthèse, nos manilles allumées, le *stick* sous le bras, les deux mains dans les poches de derrière de nos paletots-surtouts, et en avant !

Mais où diable aller ! Ma parole d'honneur, j'avais oublié que le septième jour de la semaine... on ose à peine se promener ! Flâner en ce saint jour, quelle irrévérence ! Oh ! voici venir... Attendez donc... si je me trompais... Non... pourtant... Oui, ma foi ! c'est bien lui. Je le croyais en France.

—Qu'est-ce ?

—Ce que c'est ? Comment, comment ! Vous ignorez ?

—Je vous avoue...

—Pardon ; je ne songeais plus que vous étiez étranger.

—Expliquez-vous.

—Volontiers. Eh bien ! ce monsieur, ce monsieur ! Oh ! laissez-moi rire.

—Quand vous aurez fini ?

—C'est fait.

—Alors ?

—Ce monsieur ! hi, hi, hi ! ce monsieur—j'étouffe— ce monsieur qui nous a croisés a été la victime d'une méprise... Oh ! d'une méprise... Imaginez-vous qu'il est fort galant, ce monsieur ! Il a un faible très prononcé pour le petit sexe : et, quoiqu'en puissance d'épouse, il ne dédaigne pas de fourrager sur le territoire étranger. C'est sur le tard qu'il aime principalement—ce respectable mari—à balancer sa taille conquérante le long des trottoirs de la Métropole. Les boues de Notre-Dame se sont gagnés son estime. Quand Orion plane sur la grande cité, notre personnage s'arme d'un vaste rislard-Ste.-Beuve, s'élançe, preste et gaillard, hors du logis conjugal, et, chevalier sans peur—mais peut-être pas sans reproche—court étendre les secours de son bangard portatif au-dessus des beautés que l'inclémence du ciel inonde de ses flots diluviens.

Cela est grand, généreux, magnanime ; cela est digne de tous éloges. Cependant l'ingratitude—elle n'en fait jamais d'autres, la polissonne !—fut le prix de tant de chapeaux conservés dans leur fraîcheur, de tant de robes arrachées aux souillures de l'onde céleste, de tant de pauvrettes préservées des catarrhes, rhumatismes, toux, fluxions, bronchites, engines, amygdalites, etc., etc., etc... Enfin ! “ Y'a des gens qu'a pas d'chance, ” se serait écrit mon Maréchal-de-Logis chef—prononcez Mar'chef—en s'étayant sur la poignée de sa latte.

Certain soir—c'était un néfaste vendredi, si j'ai bonne mémoire—notre officieux, après avoir honnêtement pris le thé avec sa petite femme, jette, par mégarde, entre deux voluptueux bâillements, les yeux sur un baromètre appendu vis-à-vis de lui.

Variable, répondit le Mercure.

—Quel horrible temps depuis le commencement du mois, dit le mari à demi satisfait de la réplique.

—Lequel ne vous empêche pas de sortir, Charles, fait la moitié, d'un air rêveur.

—Nos intérêts avant tout, ma chère.

—Jadis vous pensiez plus à moi...

Et un long soupir achève cette mélancolique réflexion.

—Oui, il va pleuvoir encore, dit M. Charles, en interrogeant de nouveau l'instrument augure.

—Tant mieux ; vous resterez avec moi, mon ami.

— Que vous êtes aimable, mon ange ! Je serais si heureux ! mais...

— Mais quoi ?

— C'est impossible.

Un profond gémissement traduit le désespoir du pauvre homme.

— Impossible, dites-vous, Charles. Ah ! autrefois ce mot vous était inconnu, lorsque votre *beloved* souhaitait quelque chose.

— Je vous jure, Eugénie...

— Ne jurez pas, Charles, dit la timide créature en secouant, avec incrédulité, sa blonde tête.

En ce moment, un clapotement, lent et monotone, bruit contre les vitres de la croisée.

M. Charles tressaillit. Ses regards se portèrent rapidement sur le baromètre.

Il marquait : *Pluie*.

— Allons, ne faites pas l'enfant, Eugénie, dit l'époux tout joyeux. Il faut que je m'absente une demi-heure.

— Vous me rendez bien malheureuse, monsieur !

— Moi, madame !

— Oh ! je sais !

— Et que savez-vous ?

— Non, je ne veux pas vous le dire.

— Parlez, parlez, madame ; je vous l'ordonne.

— Non, Charles, je vous en conjure, ne me forcez pas à un aveu... pénible.

— Si, je vous y forcerai, je vous y contraindrai. Vous avez dit, madame, que je vous rendais malheureuse ; vous avez insinué contre moi une accusation inqualifiable, je vous commande de vous expliquer plus clairement... Entendez-vous ?

Sur ce, le mari se lève, écarlate de fureur, et arpente, à grands pas, l'appartement.

— Je vous l'enjoins, madame, hurle-t-il, en s'arrêtant devant sa femme, après cinq ou six tours, et en se croisant superbement les bras sur la poitrine.

— Vous ne m'aimez plus, Charles, sanglotte Eugénie.

— Des larmes ! une scène ! je ne vous aime plus ! C'est donc là où vous vouliez en venir ?

— Hélas !

— Et la preuve de ce que vous avancez, madame ?

— Mes pressentiments seuls, Charles ! Le cœur d'une femme ne la trompe pas.

— Les pressentiments ! le cœur ! Voilà des termes que vous assaisonnez à toutes les sauces. Peste soit des romanciers qui, avec leurs idées échevelées, pervertissent ainsi les faibles esprits de ces maudites filles d'Ève !

— Vous m'insultez, Monsieur !

— Le grand mal !

— Ignorez-vous que nous sommes en Canada, que mes droits sont ici au moins égaux aux vôtres, que je vous ai apporté *cinq mille louis* en dot, que vous ne possédez pas un sou VAILLANT, que je puis, moi, réclamer et obtenir le divorce ?

— Eugénie ! balbutie Charles légèrement radouci.

— Je n'écoute rien.

— Ma bonne amie !

— Laissez-moi, monsieur !

— *My sweet dove*.....

Deux lignes de points ne sont pas trop pour sous-entendre un raccommodement suivi d'une excursion dans le pays de Tendre.

On roucoulait bien bas les souvenirs de la lune de miel, les félicités du présent et les espérances de l'avenir, en égrenant le chapelot des sempiternelles caresses légitimes, lorsqu'un pétitement, sec et pressé, retentit entre les carreaux de la croisée.

Il grêlait !

D'un clignement d'œil, rapide comme l'éclair, M. Charles a lu, sur son infallible indicateur, le mot *Tempête*, placé au niveau du liquide argenté.

Tempête ! Je vous laisse à juger de l'émotion du bonhomme !

Une tempête fondant sur Montréal, et il était stupidement étendu aux pieds de sa femme dans une chambre bien close, bien chaude ! Une tempête à neuf heures de relevée, avec accompagnement de grêle ! O infortuné Charles, mange-toi les ongles jusqu'à la racine, arrache-toi les cheveux, pends-toi ou précipite-toi sur le bitume futur, sinon ta réputation, ta gloire, ton honneur, sont à jamais inhumés dans le cercueil du matrimonium !

Plus promptes que la foudre ces pensées traversèrent son cerveau ;

—Nini veut-elle accorder à Bibi la permission de sortir un instant, soupira-t-il au milieu d'un baiser.

Or, Nini, qui sans doute était contente de la victoire qu'elle avait remportée, Nini ne se fit pas beaucoup prier.

—Couvrez-vous soigneusement, mon chéri, lui dit-elle, en lui présentant un douillet pardessus, et prenez bien garde de vous enrhummer.

En deux bonds M. Charles était dans la rue, son rislard-Ste.-Beuve, d'un mètre de rayon, à la main.

Il grêle, il pleut, il vente, il neige. Quelle occasion !

Nombreux sont les cabs qui ébranlent la voie pavée, mais maigres les allants et venants qui se hâtent sur les voies d'allées.

De temps à autre le frou-frou de la soie annonce une femme. M. Charles et son parapluie hâtent leur course, mais l'inconnue est vieille ou laide, et M. Charles et son parapluie qui ont en aversion la vieillesse et la laideur, s'arrêtent ou retournent pour attendre meilleure fortune. Après bien des déboires, bien des déceptions, bien des rebuffades, M. Charles et son parapluie, mouillés, crottés, fatigués, exténués, se disposaient à se retirer, quand, au coin de la rue McGill, sur le trottoir en face, le corps intelligent voit déboucher une sorte d'ombre féminine, dont la silhouette, même à distance, parlait de précieux trésors cachés.

Les cataractes du ciel la faisaient ployer comme un jonc, et elle glissait, sans autre protection qu'un chapeau informe, le long des magasins.

Déjà M. Charles et son parapluie, ranimés par cet aspect, ont bravement patiné au milieu de la fange et des flaques d'eau et abordé à l'autre quai de la rue. Ils allongent le pas, s'approchent de la Naïade.

—Madame serait-elle assez aimable pour accepter mon parapluie ?

—Merci, monsieur, répond, de dessous un voile, une voix douce comme tous les accords de toutes les harpes d'Éolie.

—Madame m'obligerait.

—Mais vous, monsieur ?

—Moi ! je m'en passerai facilement. Je suis un homme.

—Il ne serait pas juste de vous en priver.

(Notez que, durant ce dialogue, le rislard déployait fièrement sa couverture de coton sur les deux têtes.)

—Madame en a plus besoin que moi.

—Non, monsieur, je me reprocherais toujours de vous avoir dépouillé en un moment où il vous est si utile.

—Si j'osais offrir une voiture à madame ?

—Vraiment, monsieur, ce serait pousser trop loin la complaisance, d'autant plus que je crois qu'il vous serait difficile de trouver un cab.

—Si je ne craignais alors que l'offre de mon bras ne fut indiscret ?

—Puisque c'est le seul moyen de trancher le différend. . .

Que vous dirais-je de plus ? sauf le jupon, notre couple renouçla une des nombreuses scènes de l'histoire de Paul et Virginie, ou plutôt un des multiples épisodes de la vie parisienne. Si la dame restait invisible derrière son voile, l'opulente richesse de ses formes aurait suffi à séduire un Caton, et certes M. Charles ne se piquait pas de puritanisme. Puis elle avait un organe vocal si frais, si suave, si harmonieux ! Le diable s'y fut laissé prendre.

Au premier bloc, Don Juan pressait significativement le bras passé sous le sien ; au deuxième il se hasardait à saisir une main qu'on ne cherchait pas à retirer ; au troisième

il brûlait d'un baiser passionné le gant qui recouvrait cette main ; au quatrième, de ses lèvres jaillissaient des paroles d'amour éternel, des promesses, des serments ; entre le cinquième et le sixième, son cœur devenait un volcan, sa bouche un cratère ; au septième l'éruption éclatait, la lave refluaient bouillante de ses entrailles ; au neuvième, sa compagne tournait brusquement à gauche, s'arrêtait, au bout de cinq secondes, devant une porte surmontée d'une plaque en cuivre sur laquelle on pouvait lire *Boarding House* à la lueur d'un bec de gaz, et disait d'un ton plein de reconnaissance à son inflammable cavalier ;

—Mille remerciements, monsieur, je suis chez moi. Si vous daigniez me rendre une visite, j'aurai l'honneur de vous présenter à mon mari qui sera enchanté de faire votre connaissance.

Cette apostrophe opéra comme un réfrigérant sur l'organisme en ébullition de son auditeur :

Coupé court au milieu d'une période incendiaire, il lève ses yeux, se les frotte, les écarquille, les dirige autour de soi et sur sa partenaire avec égarement.

Celle-ci introduisait un passe-partout dans la serrure de la porte.

—Mais est-ce réel ? fit M. Charles ; vous demeurez ici, madame !

—Oui monsieur.

—Place Jacques Cartier ?

—Place Jacques Cartier.

—N^o... ?

—N^o...

—Place Jacques Cartier N^o... ? répéta le céladon médusé.

—Place Jacques Cartier N^o... , répéta la dame, sans sourciller.

—Et vous... vous... appelez ?

—Madame Charles D... , pour vous servir, monsieur.

—Ma femme, Ah !

Quelle tuile, hein !

Encore si cette aventure eût été ensevelie sous le manteau de la cheminée, mais les cheminées sont indiscretes et l'anecdote transpira, si bien que les stores en ricanèrent, les clubs en glosèrent, les salons en jabotèrent et les journaux en plaisantèrent, si bien, enfin que, tout dernièrement, la Cour supérieure a prononcé une séparation de corps et de biens entre le sieur Charles D... et la dame Eugénie F... , femme D... , et qu'on prétendait que le volage époux était aller cacher sa douleur ou son dépit au fond de la Bretagne.

Jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

La Fontaine est la consolation de tous les corbeaux ; ils semblent le trouver si efficace qu'aussitôt qu'ils l'ont invoqué, ils s'en vont donner tête baissée dans une mystification du même genre.

Cela dit, le père Baptiste me quitta et je rentrai chez moi en méditant profondément sur les tribulations qui escortent cette pauvre humaine engeance ici bas.

Lecteurs, méditez aussi ce thème ; lectrices, gardez-vous de suivre l'exemple de Madame Eugénie F... , femme D... . Ce serait mettre le divorce à l'ordre du jour.

A SUPPLEMENT TO THE CANADA DIRECTORY.—Personne n'ignore quel service Mr. Robert W. S. Mackay a rendu au commerce et à l'industrie canadiens en dotant le pays d'un *Directory* où chacun peut, en toutes circonstances, puiser les renseignements nécessaires à ses moindres spéculations ; mais quelle que fut l'exactitude de cette œuvre, éditée en 1851 sous la direction de M. Lovell, imprimeur à Montréal, les divers changements survenus dans les *addresses* des négociants, depuis la publication du volume, nécessitaient l'apparition d'un nouvel ouvrage supplémentaire, renfermant toutes les additions ou variantes que le temps et l'accroissement de la population avaient déterminées en Canada. Cela, M. Mackay l'a compris et exécuté avec une habileté que nous ne saurions trop louer. Son livre, qu'il a intitulé *A supplement to the Canada Directory*, ne peut manquer d'obtenir l'approbation de tous les gens sérieux, qui lui devront l'avantage de ne

pas perdre un temps considérable dans les recherches ennuyeuses et fatigantes. Nous occupant d'un vaste travail du même genre qui embrassera toute l'Amérique, nous sommes plus que tout autre, obligés de recourir aux productions individuelles de nos devanciers, c'est donc à titre de reconnaissance et d'estime que nous remercions publiquement l'auteur, des *The Canada Directory* et *A supplement to the Canada Directory* des labeurs qu'il nous a épargnés, et que nous invitons tous les commerçants à se procurer ces deux ouvrages.

MAPLE LEAF.—*La Feuille d'Erable*.—Voilà certes un titre tout national. Le Castor et l'Erable sont les premiers emblèmes Canadiens, et nous aimons tant les bonnes vieilles coutumes que nous nous sentons presque toujours un faible pour ce qui peut les rappeler. Aujourd'hui, dans ce siècle athée, le scepticisme myope nie tout—le pénitencier excepté ! aussi nos croyances se sont-elles rafraîchies chaque fois qu'elles trouvent une riante oasis où elles peuvent se reposer à l'aise. Le *Maple Leaf* nous la fournit, trop rarement il est vrai, mais, enfin, il nous permet, de temps en temps, de goûter un repos délicieux sous la fraîcheur de ses ombrages.

Nous avons reçu le numéro de mai de cette publication. Elle est émaillée de fort jolis morceaux, et nous constatons, avec plaisir, que, sous la direction de Mrs. Lay, *La Feuille d'Erable* n'a rien perdu de l'intérêt qu'avait su lui donner son fondateur, Mr. Robert Lay, mort dernièrement d'une attaque d'apoplexie.

X. Y. Z.

P. S. L'auteur d'un *Quart d'heure de Rabelais* ayant eu la niaiserie de tomber malade et de garder le lit pendant plusieurs jours, nos lecteurs voudront bien l'excuser et attendre au mois de Juin pour la publication du troisième chapitre des Confessions de la ci-devant Glace-Psyché.



PENSIÈRES D'UN EMBALLEUR.

L'absence est le cuir à repasser de l'amitié.

Le plus grave des animaux est un âne ; le plus grave des oiseaux est un hibou ; le plus grave des poissons est une huître ; le plus grave des hommes est un sot.

Je crois que le cœur d'une femme est tout simplement un salon ; on finit par y pénétrer à force de faire antichambre.

La réalité est la limonade purgative du sentiment.

Une maladie chronique est une hypothèque sur l'existence : il n'y a pas de purge légale.

Je comparerais les caractères faibles à des citrons ; pressez-les bien, vous en obtiendrez quelque chose.

Il est plus facile de remonter le Saint Laurent qu'une vieille paire de bottes.

J'ai connu un perruquier qui était en même temps peintre d'enseignes. Il peignait toute la journée.

Les rats de la Bibliothèque nationale ne se refusent rien ; ils vivent en rats qui ont quinze cent mille LIVRES à manger par an.

M. Lepaute, le célèbre horloger, a été soldat dans sa jeunesse. Au siège d'Anvers, toute l'armée a vu *Lepaute* au feu.



ATTENTION!!

Le plus grand Journal Français du Canada.

POUR UNE PIASTRE PAR ANNÉE!

LE MONITEUR CANADIEN,

Politique Littéraire JOURNAL DU PEUPLE, Commercial et Agricole

Nous sommes les premiers en Canada, qui aient fourni à toutes les classes du peuple, le moyen de lire et de s'instruire à aussi bon marché. On conçoit aisément qu'il n'y a qu'une grande circulation, que le grand nombre de souscripteurs qui pourrout nous rémunérer suffisamment. Nous prions donc instamment tous ceux qui ont à cœur l'éducation du peuple—éducation qui devient de plus en plus indispensable—de recommander le Journal à leurs amis.

Le *Moniteur Canadien* est publié comme par le passé, dans l'intérêt de toutes les classes de la société. Politique locale et étrangère, littérature, sciences, commerce, agriculture, etc., nous ferons en sorte de ne rien négliger, afin que tous les goûts soient satisfaits. Quand à ce qui regarde l'étranger, nous vous offrirons des extraits tirés des meilleures publications de l'Europe et des Etats-Unis. Nous vous prions de remarquer que le *Moniteur* publie chaque fois CINQ grandes colonnes de littérature; jusqu'à présent aucun Journal n'en a autant donné. Notre littérature est toujours de la plume des meilleurs écrivains européens et très souvent canadienne.

Nous consacrons toujours une ample part de notre feuille à l'agriculture. Les cultivateurs ont toujours leur feuilleton où ils peuvent puiser foule de connaissances.

PRIME: Celui qui nous enverra six abonnemens à la fois, payés d'avance, recevra cinq chelins en argent, ou une copie du *Moniteur* pour un an.

Toute lettre pour abonnement doit être adressée (franche de port), à

C. J. N. De Montigny & Cie.,
79½ Rue St.-Paul, Montréal.



IMPRIMERIE DE MONTIGNY & C^{IE}.

No. 79½, Rue St. Paul, Montreal.

LES Soussignés ont monté leur IMPRIMERIE sur un pied, tel qu'ils sont à même d'accepter tous les JOBS possibles, en Français et en Anglais, tels que :

Circulaires, Cheques, Pamphlets, Affiches, Factures, Brochures, Placards, Livres, Journaux, Catalogues, Etiquettes, Lettres de change, Lettres Funeraires, Cartes de commerce, Cartes de visites.

La netteté des caractères, l'élégance des entourages, assurent aux ouvrages qui sortent de cette imprimerie, une grande supériorité sur les autres ouvrages du même genre.

Les soussignés appellent l'attention des Marchands sur leur établissement; ils verront quels avantages résulteront pour eux, d'avoir leurs Cartes et Annonces en deux langues.

De Montigny & Cie., Imprimeurs, 79½, Rue St.-Paul.

Cartes de Visites, etc., de Paris,

Glacées, à bords illuminés, en Or, en Argent et autres couleurs unies, etc., à vendre à ce bureau, et imprimées à ordre dans le plus bref délai.

LA RUCHE LITTÉRAIRE paraîtra désormais régulièrement dans la première huitaine de chaque mois.

Le prix de l'abonnement est fixé :—

Pour le Canada et les États-Unis à.....7s 6d.
Pour l'Angleterre à..... 12s 6d.
Pour la France à..... 12 francs.

Toutes les communications littéraires et toutes les lettres pour abonnement devront être adressées FRANCO, au bureau de la *Ruche Littéraire*, rue Ste. Thérèse, à Montréal.

Les manuscrits ne seront point rendus.

Des annonces seront reçues dans la *Ruche Littéraire*, à des prix très raisonnables. Cette publication est d'un très grand avantage pour ceux qui veulent insérer des annonces-adresses.

CONDITIONS.—5s. par ligne, pour l'année.

On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an, et invariablement PAYABLE D'AVANCE.

AGENTS POUR LA RUCHE LITTÉRAIRE.

THOS.-ET. ROY.....	Québec.
J. GASPARD DUMOULIN.....	Trois-Rivières.
CHARLES GIBOUX.....	Nicolet.
J. F. G. COUTU, N. P.....	Berthier.
LOUIS G. DE LORIMIER.....	L'Assomption.
ISAIE MELANCON.....	Industrie.
ROMUALD ST. JACQUES.....	St. Denis.
GUILLAUME ST. JACQUES.....	St. Hilaire et Belœil.
E. PAGES.....	Longueuil.
ANTOINE MASSE.....	St. Philippe.
DR. A. DECOUAGNE.....	Lachine.
F. X. GIBARD.....	Varennes et Boucherville.
J. B. E. DORION.....	Durham, E. T.
P. GUITTÉ.....	St. Hyacinthe.
TOUSSAINT LEFEBVRE.....	Laprairie.
MÉCHIN ET CIE., LIBRAIRES.....	New-York.

CHARLES GUERIN.

ROMAN DE MŒURS CANADIENNES,

PAR

P. J. O. CHAUVÉAU.

Prix 7s. 6d. broché.

A vendre à la librairie ecclésiastique de J. M. Lamothe, rue Notre Dame; chez John Armour, Grande rue St. Jacques; D. et J. Sadlier, coin des rues Notre Dame et St. François Xavier; B. Dawson, Place d'Armes; E. R. Fabre et Cie., rue St. Vincent; J. B. Rolland, rue St. Vincent; Z. Chapeleau, rue Notre Dame, et Beauchemin et Payette, rue St. Paul, libraires.

On peut également se procurer chez les personnes ci-dessus nommées, *La Ruche Littéraire Illustrée*. Prix 15 sols par livraison, ou 7s. 6d. par année.